Daniel RICHARD-MAUPILLIER
Branche M.V.M

HISTOIRE DU 137ème RÉGIMENT D'INFANTERIE, RÉGIMENT VENDÉEN

Additif au n°84 du bulletin **NOS TROIS BRANCHES**_Décembre 2017

Je ne voulais pas laisser passer le centenaire de la Grande Guerre, sans vous parler d'un régiment vendéen, implanté à Fontenay le Comte, je veux parler du 137ème Régiment d'infanterie. C'est dans cette unité que mon grand-père paternel Maupillier Auguste est parti à la guerre. Il a été blessé à la tête le 03 novembre 1914, près de la ferme de Toutvent (ou Touvent), près d'Hébuterne (Pas de Calais).

Je ne reviendrai pas sur l'étude des « *Maupillier* » cités dans l'article de Frédéric « *Sous l'uniforme bleu horizon* » paru dans le bulletin numéro 64 et rappelé par Jean-Yves Mainguet dans le bulletin numéro 79 de juin 2014.

Je dédie cet article à la mémoire de tous les vendéens qui ont subi les affres du service militaire au sein de ce régiment, qui ont participé à la Grande Guerre et dont beaucoup y ont versé leur sang, ou sont revenus blessés (comme mon aïeul).

Construite à partir de 1875, après que les propriétaires aient été expropriés de leurs terres, la caserne d'infanterie du Chaffault[1], actuel centre militaire de formation professionnel, est un ouvrage de l'architecte du génie, Jean Baptiste Bouffier, et de l'entrepreneur originaire de Niort, Philippe Couillaud. Les militaires entrèrent dans leur caserne le 7 juin 1876. Un terrain fut acheté en 1894, l'infirmerie fut construite en 1895, la caserne sera agrandie au fil des années jusqu'à l'acquisition du manoir de Jéricho, en 1974, et détruit en 1981, le pigeonnier et des cheminées ont été conservés.

La caserne est composée de 3 bâtiments principaux, avec toit à longs pans brisés et croupes brisées, le bâtiment qui abrite les locaux de l'infirmerie, est couvert d'un toit à longs pans brisés et d'un toit en pavillon. C'est le plus ancien régiment implanté en Vendée.

[1] Louis-Charles de Besné, comte du Chaffault, seigneur de Chambreton, Meslay, la Goyére, et autres terres, né le 29 février 1708 à Nantes[1], mort en cette même ville le 27 juin 1794 à la prison de Lusançay (manoir de la Hautière), est un lieutenant général des armées navales français. Originaire d'une famille noble nantaise.

La maison DU CHAFFAULT tire son nom de la terre du Chaffault, dans la paroisse de Bouguenais, près Nantes ; c'est une branche cadette des anciens vicomtes de Rezay, qui eux-mêmes paraissent être issus en juveigneurie des comtes de Nantes. Elle remonte par filiation suivie à l'an 1271. Pierre du Chaffault fut sacré évêque de Nantes en 1477. Marie, héritière de la branche aînée, porta la plupart des terres de sa maison dans celle de Lespinay en 1516. Cette maison, qui vient de s'éteindre, portait : de sinople au lion d'or, armé, couronné et lampassé de gueules.

Insigne régimentaire du 137ème Régiment d'Infanterie

Insigne de béret d'infanterie

Le **137ème régiment d'infanterie** (ou 137ème RI) est un régiment constitué sous le Premier Empire. Il se distingua particulièrement lors de la Première Guerre mondiale.

Historique des garnisons, combats et batailles du 137ème RI

Premier Empire (1804-1814 ; 1815)

1813-1814 – La naissance du 137ème R.I. dans l'épopée napoléonienne.

La campagne d'Italie : L'Italie du début du XIXème siècle n'est pas encore unifiée. Elle est constituée de multiples états indépendants dont beaucoup sont sous domination autrichienne. En mars 1805, l'Empereur des français Napoléon Ier, à la suite des premières défaites autrichiennes face aux armées de la révolution et du début de l'Empire, crée le premier état pré-unitaire italien dont il se fait couronner roi. L'empire français et ce nouveau royaume d'Italie « *Il Regno Italico* » avec comme capitale Milan, s'étendent sur toute la moitié nord de l'actuelle République Italienne. Ils s'étendent de Rome et des Marches au centre de l'actuelle Italie, jusqu'aux Alpes au nord. Ils sont constitués grâce à une succession d'annexions de divers états libres ou pontificaux. Appelé sous d'autres cieux, Napoléon Ier nomme comme vice-roi son propre beau-fils et fils adoptif, le prince Eugène de Beauharnais envers qui il a toute confiance pour diriger le royaume d'Italie.

Deux ans avant la chute de l'Empire, en août 1813, alors que la Grande Armée amoindrie traverse les états allemands à la suite de la terrible campagne de Russie, l'Autriche organise une armée commandée par le Feld-maréchal Hiller pour envahir l'Italie et reconquérir ses anciennes possessions. Napoléon ayant anticipé cette situation, avait donné instruction à Eugène de Beauharnais de reconstituer une armée franco-italienne de 45 000 hommes afin de s'opposer à une nouvelle coalition européenne anti-française.

C'est dans ce contexte qu'est créé, le 12 janvier 1813 à Vérone, le 137ème régiment d'infanterie. Il est constitué à partir de contingents italiens issus de quatre cohortes de la Garde nationale. Une scission va alors avoir lieu : La majorité du 137ème rejoint la Grande armée en Saxe (Allemagne). Un bataillon de dépôt reste à Vérone (Italie) et constitue de son côté un régiment de 1220 hommes. Il prend lui aussi l'appellation de 137ème régiment d'infanterie. Ces éléments restés en Italie, participent activement sur place à toute la campagne italienne de 1813 -1814 contre les troupes autrichiennes. Le régiment combattra en ralliant Torino, Alessandria dans le Piémont au début de l'année 1814 et en atteignant Piacenza-en-Romagne à la fin de la même année. La campagne d'Italie durera jusqu'à la chute de l'Empire. Les autrichiens doivent faire face aux réelles qualités militaires d'Eugène de Beauharnais et du roi de Naples qui n'est autre que Joachim Murat, beau-frère de Napoléon, le plus grand chef de cavalerie de son temps. À l'affrontement direct, les autrichiens vont préférer bientôt semer la discorde en essayant d'acheter leurs adversaires. La chute inexorable de l'Empire est entamée. La situation en Italie s'aggrave alors que la campagne de France a commencé. Les austro-prussiens occupent Paris fin mars 1814. L'Empereur abdique le 6 avril. Le 137ème R.I. « *italien* » est versé au 24ème R.I. de Besançon puis est dissous en juillet 1814 (1ère dissolution).

La campagne d'Allemagne : En mars 1813, deux mois après leur création, cinq des six bataillons du 137ème R.I. partent donc sur le chemin des états allemands afin de se joindre aux débris de la Grande Armée revenant de Russie.

L'armée française est poursuivie à travers l'Europe de l'Est. C'est en Saxe, que le 137ème R.I. va participer à la bataille de Lützen le 2 mai 1813. L'enjeu est la possession de la ville de Leipzig, les armées russes et prussiennes sont mises en déroute. Cette victoire reste incomplète et quinze jours plus tard, le 137ème R.I. se lance à nouveau dans la bataille.

LUTZEN 1813 sera inscrite sur le drapeau.[2]

Du 19 au 21 mai 1813, toujours dans le cadre de la « *guerre de la 6ème coalition* », les armées françaises affrontent à nouveau les armées russes et prussiennes lors de la marche sur Berlin. C'est l'épisode de la bataille de Bautzen. Là encore une victoire incomplète où le 137ème R.I. va cependant se couvrir de gloire face à la garde impériale russe. Un mois plus tard, le 137ème R.I. reçoit enfin son « *Aigle* » (emblème) des mains de l'Empereur Napoléon Ier. À cette occasion, plusieurs officiers et sous-officiers sont décorés de la Légion d'Honneur.

BAUTZEN 1813 sera inscrite sur le drapeau.[3]

Poursuivant la marche sur Berlin, le 137ème R.I. participe aux combats de Groos-Beeren (23 août), Tragan (5 septembre), Juterbock Dennewitz (6 septembre) et de Wartenburg (du 24 septembre au 3 octobre). Renonçant à la conquête de Berlin, l'Empereur regroupe ses forces à Leipzig. Le 137ème R.I. participera alors à la plus grande confrontation des guerres napoléoniennes que l'on appellera la «*bataille des Nations*». Cette bataille de Leipzig (16 au 19 octobre 1813) où s'affrontent 190 000 franco-saxons et 330 000 coalisés prussiens, autrichiens, russes et suédois, sera une défaite décisive pour la France.

Napoléon fait retraite, mais il remporte quelques succès notables. Les corps autrichiens et bavarois des forces coalisées entrent alors en Franconie (Est de l'actuelle Bavière) en longeant le Danube. Ils veulent couper la route de Francfort aux français. Les 30 et 31 octobre 1813, ils affrontent les troupes de Napoléon à Hanau. Le 137ème R.I. participe à cette victoire qui permettra à la Grande Armée de poursuivre son mouvement vers Francfort et Mayence, sa base arrière.

HANAU 1813 sera inscrite sur le drapeau.[4]

Réduit à 444 hommes, le 137ème R.I. défend ensuite Mayence et se rend seulement le 4 mai 1814, après la chute du Ier Empire. Le régiment rejoint alors Verdun où il est versé au 32ème régiment d'infanterie de ligne avant d'être dissous en juillet 1814 (2ème dissolution).

Second Empire (1852 - 1870)

1870-1871 – La chute du IIème Empire et le 137ème R.I. dans la défense de Paris.

En 1870, le Royaume de Prusse de Guillaume Ier, sous l'impulsion du Ministre-Président Otto Von Bismarck est en train de rassembler les états de culture germanique au sein d'un empire allemand unifié (Kaiser Reich). Cette unification se constitue autour de guerres successives contre les états voisins : le Danemark en 1864, puis l'Autriche en 1866. Il reste une puissance continentale à affronter pour parachever l'unité allemande : la France de l'Empereur Napoléon III. Ce sera chose faite quatre ans plus tard en 1870. Bismarck va pousser Napoléon III à déclarer la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870. La France passe ainsi pour l'agresseur, ce qui soude définitivement l'unité allemande autour de la Prusse.

Moins d'un mois et demi plus tard, le 2 septembre 1870, devant la supériorité tant numérique que technique des armées allemandes, l'Empereur Napoléon III abdique lors de la défaite de Sedan. C'est la fin du Second Empire. Cependant, les députés de l'ancienne opposition républicaine à Paris, sous l'impulsion de Léon Gambetta, Jules Favre et du général Trochu, forment un gouvernement de « *Défense Nationale* », proclament la IIIème République le 4 septembre 1870 et réorganisent l'armée (Armée de la Loire). La guerre durera encore quatre mois pendant lesquels, les prussiens vont assiéger Paris.

Le 28 octobre 1870, le 37ème Régiment de Marche de la ville de Paris devient le 137ème Régiment d'Infanterie de ligne. Il renaît à cette occasion et participe aussitôt à la défense de la place sur le front Est de la Capitale. C'est alors que commence la bataille de Champigny dont l'objectif est de briser l'encerclement allemand et de faire une

[2, 3, 4,] Voir en fin de texte.

jonction avec l'armée de la Loire. Le 25 novembre, le 1er Bataillon prend position en premières lignes (fort de Charenton, fort de Nogent, redoutes de Gravelle et de la Faisanderie), tandis que les 2ème et 3ème bataillons participent à l'attaque et à la prise du plateau d'Avron à partir duquel les français peuvent bombarder nombre de positions allemandes. Dans le froid particulièrement terrible du mois de décembre 1870, le 137ème RI s'accroche et participe aux combats de Maison Blanche et Ville-Evrard. À la fin du mois, les prussiens assènent de terribles bombardements d'artillerie pendant plusieurs jours sur les défenses françaises. Le 137ème occupe sans relâche le plateau d'Avron, les redoutes des Hautes Bruyères et de Moulin Saquet jusqu'à la fin du siège le 29 janvier 1871. Au cours de cette campagne, le 137ème R.I. gagne sa devise :

«TENACE DANS LA DEFENSE, REDOUTABLE DANS L'ATTAQUE».

Le 18 janvier 1871, l'Empire allemand est proclamé au château de Versailles. Guillaume Ier, Roi de Prusse devient Empereur d'Allemagne. L'armistice est signé le 28 janvier 1871. La France a perdu l'Alsace et la Moselle. Le 28 mars 1871, transférés à Saint-Étienne, les effectifs du régiment sont versés au 93ème Régiment d'Infanterie de ligne, le 137ème cesse pour la seconde fois d'exister.

Troisième République (1870 - 1940)

1873-1881 – Renaissance du 137ème R.I.

Le 16 octobre 1873, le 137ème Régiment d'Infanterie est recréé à Nantes. Les différents bataillons tiennent garnison à Nantes, Belle-Isle, Fontenay-le-Comte et l'Isle d'Yeu. Le 7 mai 1877, la totalité du régiment est regroupée à Fontenay-le-Comte et s'installe en 1878 dans le nouveau quartier du Chaffault. Après cent ans de troubles et de bouleversements ; après la révolution, l'empire, les restaurations puis à nouveau l'empire, c'est à cette époque (1875-1880), que la République va s'affirmer comme régime pérenne. Le 14 juillet 1880, lors du premier 14 juillet officiel et de la revue de l'Armée à Longchamp, le colonel Bonnot de Mably, chef de Corps, reçoit des mains du Président de la République Jules Grévy, à l'instar de tous les régiments de l'armée française, le drapeau du régiment aux armes de la république. Celui-ci porte dans ses plis, les noms des batailles du 1er Empire où il s'est couvert de gloire : LUTZEN, BAUTZEN et HANAU.

L'expansion coloniale - 1881-1883

Campagne de Tunisie : En 1881, l'interventionnisme et les antagonismes commerciaux des puissances européennes sur le continent africain font rage. Chacun cherche à affirmer ses zones d'influence. Après l'Algérie où elle est présente depuis 1830, la France vise certains intérêts miniers et ferroviaires ainsi que l'intérêt stratégique que représente la Tunisie en Méditerranée avec l'ouverture récente du canal de Suez.

En avril 1881, le chef du gouvernement français Jules Ferry prenant prétexte des montagnards kroumirs qui sèment le trouble dans le sud algérien à partir de la Tunisie, envoie sur place un corps expéditionnaire de 35 000 hommes venant d'Algérie et de France.

Le 12 mai 1881, le traité du Bardo consacre le protectorat français sur la Tunisie. Un résident général de France, Paul Cambon, est mis en place au côté du souverain tunisien Mohammed-es-Sadok, le Bey de Tunis, à qui la France garantit la pérennité du régime beylical mais confisque la presque totalité des pouvoirs, en particulier de politique financière, économique et étrangère. Devant la perte quasi totale des pouvoirs du Bey, les tribus du centre et du sud de la Tunisie se révoltent contre Sadok qu'elles considèrent comme un traitre. Le corps expéditionnaire français va alors engager la lutte contre les dissidents.

Le 30 avril 1881, le 3ème bataillon du 137ème R.I. est désigné pour servir au sein du corps expéditionnaire en Tunisie. Il rejoint Toulon et embarque sur « *l'Intrépide* » le 8 juillet. Le 16, il débarque à Sfax après le bombardement maritime de la ville portuaire et participe à sa prise. Le 29 juillet, poursuivant les insurgés, il fait route vers Gabès dont il participe également à la prise. Pendant deux ans et demi, le bataillon fait partie des différentes colonnes mises sur pied pour pacifier le protectorat. Il prendra part aux combats de Djera, Menzel, Djebel Amor et Zeraoua.

Le 24 décembre 1883, le bataillon embarque sur le bateau « *Ville de Bône* » pour Marseille et retrouve enfin Fontenay-le-Comte le 5 janvier 1884.

Première Guerre mondiale

Depuis la fin du XIXème siècle, les antagonismes et les rivalités commerciales et coloniales grandissantes entre grandes puissances, conduisent à une situation de plus en plus tendue. L'instabilité en Europe due aux guerres balkaniques de 1912 et 1913 et l'attentat de Sarajevo contre le trône Austro-hongrois (28 juin 1914), seront les éléments déclencheurs, par le jeu des alliances entre grandes puissances européennes, du plus grand conflit que le monde ait connu jusqu'alors.

La guerre étant devenue inévitable, la mobilisation générale est décrétée en France le 2 août 1914 et l'Allemagne déclare la guerre à la France le 3 août. Le recrutement des régiments et le système de conscription sont à cette époque, exclusivement locaux. À Fontenay-le-Comte, les vendéens sont donc appelés à rejoindre les rangs du 137ème RI, régiment d'active mais aussi du 337ème RIR, régiment de réserve du 137ème et du 84ème RIT, régiment de réserve territoriale dérivé des deux autres. À la Roche-sur-Yon, ce sont les 93ème RI, 293ème RIR et 83ème RIT qui sont levés dans les mêmes conditions. Ce sont, pour l'ensemble de la France, 25 classes d'âge qui sont rappelées en même temps sous les drapeaux (1889 - 1914), les hommes nés entre 1869 et 1894 soit 1 français sur 10. Le 137ème RI compte environ 3500 hommes et le 337ème RIR, 2500. Cette situation explique au regard des énormes sacrifices consentis au cours des quatre années à venir, la proximité et l'attachement indéfectible des villes à leurs régiments à l'instar de Fontenay avec le 137ème RI.

Guerre de mouvement.

Bataille des frontières (août 1914) : Le 6 août 1914, les régiments quittent Fontenay pour le front. Ils rejoignent les Ardennes où ils sont débarqués le 7 et traversent la Meuse à pied afin de rejoindre la Belgique. C'est en Belgique, à Maissin dans la région de Givet, que le 137ème RI connait le baptême du feu et ses premiers tués le 21 août. Devant la poussée allemande, l'armée française se replie et le 137ème revient sur la Meuse. C'est à la ferme de Saint-Quentin, au bois de la Marfée au sud de Sedan, que le 137ème va accomplir l'exploit de capturer le colonel commandant le 24ème régiment d'infanterie allemande ainsi que le drapeau du 68ème régiment de réserve de la Landwher dont le 24ème est dépositaire.

Cette action d'éclat vaudra au 137ème RI d'être décoré de la Légion d'Honneur.

Cependant, au cours de ces opérations sur la Meuse, le colonel de Marolles, chef de Corps du 137ème sera tué comme beaucoup de ses hommes.

LA MEUSE 1914 sera inscrite sur le drapeau.

Le repli des armées françaises continue jusque sur la Marne.

Bataille de la Marne (septembre 1914) : Le plan d'attaque de la France par l'Allemagne s'appuie sur le plan « *Schlieffen* » qui consiste à déborder l'armée française par le nord et à l'envelopper dans un vaste mouvement tournant vers le sud. Les allemands comptent sur la rapidité du mouvement pour anéantir l'armée française et en finir à l'Ouest en six semaines avant d'affronter les russes sur un deuxième front à l'Est. Cette première bataille de la Marne va voir les franco-britanniques stopper puis repousser les allemands sur le fleuve à une dizaine de kilomètres de Paris. Le plan Schlieffen est mis en échec. C'est le célèbre épisode des « *taxis de la Marne* ». C'est dans ce contexte que le 137ème RI, après la bataille des frontières, se retrouve sur la Marne à Normée. Il contribue à l'arrêt de l'armée allemande dans la région de Fère Champenoise et le poursuit au-delà de Chalons.

Le plan Schlieffen stoppé, le front se stabilise et les belligérants vont chercher à se déborder vers le Nord lors de la phase appelée la « *course à la mer* ». Fin septembre, le 137ème se retrouve dans la Somme dans la région d'Albert et combat au village de la Boisselle. À partir de cette période, le front va se stabiliser durablement et transformer radicalement la physionomie des combats. Elle devient une guerre de position et d'usure. Le visage et le caractère emblématiques de la première guerre mondiale sur le front de l'Ouest apparaissent à travers la « guerre des tranchées ». Cette situation ne sera débloquée que lors des offensives allemandes de juillet 1918.

Guerre de position :

La Somme (1914 – 1915): Le 137ème va passer tout l'hiver 1914-15 dans les conditions terribles des tranchées devant la ferme de Toutvent, au Sud d'Albert. À partir de ses positions en juin 1915, le 137ème va participer à l'attaque d'Hébuterne où les allemands ont installé de puissantes lignes de tranchées fortifiées depuis la fin de l'année 1914. Le 137ème RI va enlever successivement deux lignes de tranchées ennemies et faire de nombreux prisonniers sous des tirs d'artillerie particulièrement violents.

Pour l'attaque d'Hébuterne, le 137ème RI va gagner sa première citation.

Champagne (1915) : À l'automne 1915, les français vont déclencher la seconde bataille de Champagne, parallèlement à une opération franco-britannique en Artois. Les objectifs principaux sont de soulager le front russe en mobilisant des troupes allemandes à l'Ouest et de relancer la guerre de mouvement. Le 137ème RI quitte la Somme en août 1915 pour la Champagne. Fin septembre il est dans la Marne et participe aux opérations sur Tahure. Cette opération qui dure du 25 septembre au 9 octobre sera un échec et ne réussira pas à relancer l'offensive bien quelle ait couté aux français 140 000 morts ou blessés. Le 137ème perd quant à lui 1200 hommes dont, pour la seconde fois, son chef de Corps le lieutenant-colonel BONNE.

CHAMPAGNE 1915 sera inscrite sur le drapeau.

Après remise sur pied et complètements dans la région de Chalons-sur-Marne, le régiment reprend ses positions sur Tahure – la Savate, où il passera son deuxième hiver de guerre 1915-16. Toute cette période sera entrecoupée d'escarmouches, d'attaques et de coups de main plus ou moins intenses. Début 1916, commence en

Lorraine, la bataille la plus emblématique et la plus célèbre de la 1ère guerre mondiale : Verdun. Bientôt en avril et mai, le bruit court dans les rangs du 137ème qu'il va falloir aller s'y battre. Les vendéens du 137ème RI ne savent pas encore que cette bataille immortalisera leur mémoire.

Verdun (1916) : Le 21 février 1916, l'armée allemande déclenche son attaque sur Verdun. L'objectif est de *« saigner à blanc l'Armée française, tant physiquement que moralement avant d'en venir définitivement à bout »*. De plus, cette place forte ceinturée de quarante fortifications, organisées suivant les plans du général Séré de Rivière, constitue le verrou ouvrant la route et les portes de Paris. Verdun est hautement symbolique au regard de son histoire et les allemands ont décidé de mettre dans cette bataille des moyens et une puissance de feu jamais vus jusque là. Les allemands amassent au Nord de la ville plus de 1 200 pièces d'artillerie dont 1 mortier de 210 mm tous les 150 m, des obusiers Skoda de 305, des pièces de marine de 380, des canons Krupp de 420. 2 500 000 obus sont en place et 72 bataillons d'infanterie prêts à passer à l'attaque. En face, 270 pièces d'artillerie françaises et au bois des Caures, juste dans l'axe de progression, 1300 soldats dont 110 seulement survivront aux 2 premiers jours de combat. Les français qui n'estimaient pas ce secteur comme l'un des plus sensibles, avaient pratiquement désarmé les forts et les défenses de la ville au profit d'autres zones de combat. Le 21 février à 7h 00, le premier feu d'artillerie commence. Il va durer 9 heures sans interruption, concentré sur un front de 9 kilomètres de large et autant de profondeur. Ce tir d'artillerie sera ressenti jusqu'à 150 kilomètres. Il s'agit de créer un corridor dans lequel, à 16h00, 60 000 fantassins allemands doivent pénétrer sans rencontrer aucune résistance, tout ayant été « *nettoyé* » au préalable.

Cependant, le « *miracle du biffin de Verdun* » va avoir lieu. Malgré la perte de 20 000 hommes dans les premières 48 heures, les survivants français vont tenir et résister. L'avance allemande va être enraillée et dès le 24, deux divisions françaises sont envoyées en renfort suivi de la IIème armée de Pétain le 25 février. Malgré les moyens faramineux mis en place, le plan allemand est un échec. Le commandant en chef Falkenhayn, dira après guerre dans ses mémoires qu'il pouvait s'attendre à tous sauf à cette résistance des français et qu'il comprit dès le premier jour que Verdun ne tomberait jamais. La bataille va durer 10 mois jusqu'au 2 novembre 1916 date de l'évacuation par les allemands du fort de Vaux, pour un gain territorial nul. On estime à peut-être 30 000 000 le nombre d'obus tirés (environ 6 obus par m2). En décembre 1916, les français ont perdu à Verdun 216 000 blessés et 162 000 tués. Les allemands dénombrent 200 000 blessés et 140 000 tués. Les combats continueront sur la Meuse et le front de Verdun jusqu'en 1918 et la deuxième bataille de la Somme, déclenchée à quelques mois d'intervalle, présentera un bilan bien pire encore…

Thiaumont : Début juin 1916, le 137ème est transféré sur le front de Verdun et va participer aux combats de Thiaumont entre le village de Fleury et le fort de Douaumont. Le 137ème va connaître immédiatement les conditions terribles de l'enfer de Verdun. Cet endroit est directement placé au plein cœur de la bataille. C'est en ces lieux que va se dérouler l'épisode célèbre de la tranchée des baïonnettes. Le 12 juin, un tir d'artillerie particulièrement violent enterre des soldats français du 137ème l'arme à la main dans leur tranchée. Les historiens et les anciens combattants du 137ème se sont beaucoup disputés sur la part de « légende » et de vérité autour de cet épisode. À la suite de divers témoignages parfois contradictoires, plusieurs hypothèses existent quant à l'origine de cette « *tranchée aux fusils* » comme elle fut désignée initialement car sans baïonnettes. Parmi de nombreuses hypothèses, toutes assez vraisemblables, la plus probable est celle-ci : la pratique courante après un combat, consistait à entasser les corps dispersés dans un boyau de tranchée et à les ensevelir rapidement dans cette tombe collective.

Les fusils placés debout, marquaient la position des cadavres. On espérait ainsi retrouver les corps plus tard afin de leur donner une sépulture décente. Quoi qu'il en soit, la renommée de ce site est due sans équivoque à l'écho que va donner à cette histoire un banquier américain, Georges T. Rand, qui visite le champ de bataille en 1919 alors que se développe dès la fin des hostilités un véritable tourisme de guerre. Il est bouleversé par l'histoire des soldats enterrés debout le fusil en main. De retour aux États-Unis, il offre 500 000 FRF afin de construire un mémorial en souvenir des soldats de la tranchée des baïonnettes, « *au nom des frères d'Amérique* ». La légende vaudra bien le sacrifice consenti en ces lieux. Les premiers combats du 137ème sur Thiaumont dureront jusqu'à la fin du mois de juillet et coûteront au régiment pratiquement 1500 hommes. À la fin du mois, le 137ème est mis au repos afin d'être reconstitué, puis il retourne au combat fin août.

La Laufée : Du mois d'août à début novembre, le 137ème rejoint le secteur de la Laufée. Cette zone est un terrain complètement bouleversée, soumis parfois à de violents tirs d'artillerie et particulièrement insalubre à cause de la présence de nombreux marécages. C'est un secteur isolé, loin de toute habitation dans lequel le 137ème va connaître des pertes mais sans combats majeurs. Mis au repos au mois de novembre, le 137ème retourne à Verdun dès la fin du mois.

Secteur de Douaumont - Bataille de Douaumont et Bezonvaux : Les mois de novembre et décembre sont passés une nouvelle fois dans les conditions terribles des tranchées. Humidité, boue, pas d'abris, de nombreux soldats souffrent de pieds gelés. Fin 1916, les allemands sont de plus en plus détournés de Verdun par la bataille de la Somme. Le général Nivelle réaménage les positions françaises avec l'objectif de reconquérir le fort de

Douaumont, de relancer une contre-offensive et de maintenir la pression sur les allemands sur le front de Verdun pour soulager le front de la Somme. Le fort de Douaumont est repris le 24 et 25 octobre 1916. Le fort de Vaux est repris entre le 28 octobre et le 2 novembre 1916. À présent, afin d'assurer ces positions, il est nécessaire de chasser les allemands qui tiennent encore tous les accès et tous les observatoires à proximité des forts.

C'est l'objectif des attaques du 15 décembre 1916 confiées au général Mangin. La bataille de Douaumont et de Bezonvaux va être un succès et permettre de réoccuper la côte de Poivre, Louvemont et Bezonvaux et assurer ainsi la position des forts. Vues les conditions de combat et le climat, cette période restera pour les survivants, une des plus pénibles de toute la campagne. Le régiment est retiré du front pour reconstitution du 26 décembre au 13 janvier 1917.

Côte de Poivre : Du 15 janvier et jusqu'au 15 février, le 137ème est positionné sur la côte de Poivre au Nord du fort de Douaumont. Le régiment est en ligne et souffre des nombreux bombardements ennemis ainsi que d'un froid exceptionnel. La terre gèle sur 50 cm de profondeur rendant les travaux d'aménagement particulièrement pénibles. Le vin arrive gelé. La situation climatique est tellement rude qu'elle limite les opérations militaires. Le 137ème va alors quitter le secteur de Verdun pour rejoindre le camp de Mailly où le régiment va suivre une instruction intense dans la perspective des opérations prévues au printemps. Puis il rejoint l'Aisne où se prépare une offensive majeure commandée par le général Nivelle.

VERDUN 1916 sera inscrite sur le drapeau.

Seconde bataille de l'Aisne (1917) : en avril 1917 va avoir lieu la seconde bataille de l'Aisne plus connue sous le nom de « *bataille du Chemin des Dames* ». L'offensive Nivelle est une tentative de rupture du front allemand entre Soissons et Reims vers Laon, afin de relancer la guerre de mouvement. Elle doit être une action décisive. Le général Nivelle veut réitérer le plan qu'il avait adopté avec succès à Verdun en 1916 : concentrer l'attaque sur 30 kilomètres de front, préparer le terrain par un bombardement d'artillerie massif puis lancer des vagues d'assaut de fantassins protégées par un feu roulant d'artillerie. Une fois les premières lignes allemandes enlevées, une armée de réserve s'élance afin d'exploiter la percée dans la profondeur.

Bataille de Vauxaillon : Début avril, le 137ème participe à la bataille de Vauxaillon qui consiste à réorganiser et affirmer les positions françaises pour l'attaque majeure prévue pour le 16 avril. Il conquiert à cette occasion 2 kilomètres de terrain en faisant des prisonniers.

Opérations du 16 avril – Secteur de Troyon : L'offensive Nivelle ne devait durer au plus que 72 heures. Mais, les allemands ont eu vent des préparatifs et ont opéré très discrètement un retrait conséquent de leur troupes jusque sur la ligne « *Hindenburg* » ou ils renforcent leurs positions. De plus, le terrain est extrêmement défavorable aux français qui doivent attaquer en contrebas et s'élancer vers des pentes fortifiées. Le climat est très rude entre le froid et la pluie qui tombe sans discontinuer lors de l'attaque initiale. À cela s'ajoute l'efficacité très limitée des tirs d'artillerie dispersés sur un front de 30 kilomètres et qui ne peuvent de ce fait concentrer leurs efforts. La bataille va s'enliser et se poursuivre durant des semaines jusqu'à la fin octobre 1917. Au soir du 16 avril l'avance n'est que de 500 m et à coûté 30 000 hommes. Le 30 avril, les français déplorent 147 000 pertes contre 21 000 chez les allemands. Après guerre, les pertes françaises sur le Chemin des Dames seront estimées pour l'ensemble de la bataille à 200 000 hommes. Lors de cette bataille, à partir du 28 avril, le 137ème RI participe aux attaques contre l'ennemi qui riposte par de très violents tirs d'artillerie et des contre-attaques virulentes.

Bataille de la Bovelle : Le 4 mai, il prépare une action contre le plateau de la Bovelle. Il s'agit pour les français de rejeter les allemands du plateau du Chemin des Dames et de prendre possession des observatoires et des crêtes alentours. La bataille du plateau de la Bovelle se déroule au cours de la journée du 5 mai 1917. Elle dure toute la journée du lever du soleil jusqu'à la nuit tombée et voit le 137ème RI conquérir son objectif au prix de lourdes pertes. De nombreux allemands sont faits prisonniers au cours de cette attaque.

Pour la prise du plateau de la Bovelle, le 137ème se verra attribuer sa deuxième citation.

La croix de guerre est remise au drapeau du 137ème RI.

Pour sa vaillance et sa bravoure, le 137ème est mis au repos pendant un mois jusqu'au 23 juin, période pendant laquelle il est reconstitué. Il rejoint ensuite les environs de Saint-Quentin où il demeure dans un secteur relativement calme malgré quelques attaques ennemies. Déplacé ensuite sur plusieurs zones jusqu'au mois d'octobre, il ne va pas connaître, lors de cette période, d'opération majeure.

Bataille de la Malmaison - Secteur de Rouge-Maison : Après l'échec de la bataille du Chemin des Dames, une grave crise entraine des mutineries. Le général Pétain prend alors le commandement. Après des mesures d'apaisement, il prépare une offensive qu'il veut limitée, à l'Ouest du Chemin des Dames, autour du secteur de la Malmaison. Il s'agit de mettre fin aux offensives de grande envergure, coûteuses en homme et de remonter le moral des troupes en assurant une victoire aux armées alliées. Les 9 et 10 octobre 1917, le 137ème est placé avec la 66ème Division de chasseurs. Le régiment va participer à l'organisation et aux préparatifs en vue de la bataille de la Malmaison. Ces travaux pénibles s'effectuent dans des conditions très difficiles sous le feu intermittent de l'artillerie

ennemie. Pour leur action et leur comportement aux cours de ces journées, les trois bataillons du 137ème seront cités à l'ordre de la 66ème division. Le régiment est ensuite placé en arrière de la 66ème division, en mesure de l'appuyer et de la relever lors de l'attaque. Le 23 octobre la bataille est déclenchée. Trois jours plus tard, c'est une réussite, le massif et le fort de la Malmaison sont enlevés. Les allemands évacuent le Chemin des Dames. Tous les objectifs sont atteints et sur trois jours, les pertes allemandes sont considérables : 8 000 tués et 30 000 blessés, 11 500 prisonniers. Les pertes françaises, blessés compris, s'élèvent à 14 000 hommes. Le régiment reste en ligne et réorganise son secteur de Pargny-Filain dans des conditions difficiles. Remis au repos de mi-novembre à mi-décembre, le 137ème reprend assidument l'instruction.

L'AISNE 1917 sera inscrite sur le drapeau.

Chemin des Dames (décembre 1917 - mai 1918) : Le régiment revient en ligne fin décembre et va occuper de façon ininterrompue le secteur du Chemin des Dames dans la région de Chavignon et du fort de la Malmaison. Début janvier, il rejoint le secteur de Froidmont-la-Royère. Cette période est une fois de plus très pénible du fait des conditions climatiques extrêmement dures et du terrain particulièrement impraticable. Au cours de cette période, les bataillons du régiment participeront à de nombreux coups de main, patrouilles et reconnaissances offensives dont certaines donneront lieu à de violents engagements. C'est à cette époque également que pour la première fois, les soldats du 137ème RI côtoieront des soldats américains positionnés dans le même secteur. Les États-Unis sont entrés en guerre en 1917 et feront basculer le sort de la guerre par l'apport considérable de leurs effectifs. D'emblée, les rapports avec les troupes américaines sont excellents. Jusqu'à la fin du mois de mai 1918, les positions du 137ème vont être renforcées. Le régiment subira en particulier un coup de main sérieux des allemands fin février puis des attaques d'artillerie aux gaz chimiques en mars. Le 27 mai, le 137ème renforce ses premières lignes. Depuis plusieurs jours, les activités allemandes sont de plus en plus intenses et laissent présager une action d'envergure.

Troisième bataille de l'Aisne (mai 1918) : Le 27 mai 1918, les allemands lancent une troisième offensive de masse sur le front occidental. Celle-ci doit être décisive. L'attaque sur le Chemin-des-Dames, dans l'Aisne, est une diversion visant à empêcher les français d'envoyer des renforts aux franco-britanniques dans le Nord où une deuxième attaque d'égale ampleur est prévue. L'objectif principal des allemands est de prendre les ports du Nord de la France, ce qui stratégiquement pourrait faire pencher la balance et l'issue de la guerre en leur faveur. À cette date, le 137ème est toujours dans la région de Chavignon. Il va subir de plein fouet l'attaque des allemands sur le Chemin des Dames. L'ennemi aligne ici sept divisions et 4 600 pièces d'artillerie sur un front de 15 kilomètres de large. La percée allemande va être fulgurante et irrésistible, appuyée de tirs chimiques intenses. Les unités allemandes prennent immédiatement le Chemin des Dames et franchissent l'Aisne. Le soir du 27 mai, le 137ème RI est décimé. Il est réduit à 200 hommes dont 18 rescapés en lignes. Il va battre en retraite dans des conditions effroyables devant la poussée ennemie, jusque dans la région de Villers-Cotterêts. Il n'est plus en mesure de poursuivre la bataille en l'état. Au deuxième jour de la bataille, surpris eux-mêmes de l'ampleur de leur succès dans l'Aisne, les allemands modifient leurs plans et veulent pousser leur avantage. Ils entrevoient la possibilité de prendre Paris qui n'est plus qu'à 130 kilomètres. Ils entrevoient enfin la possibilité d'une victoire. Ils sont en passe de franchir la Marne en marchant sur Paris lorsque du 30 mai au 2 juin, les franco-américains dont 3 divisions US, lancent une contre attaque et stoppent leur avancée. À ce jour, on dénombre 125 000 morts de chaque côté. Les allemands ont avancé sur un front de 30 kilomètres de profondeur et 50 de large. À partir du 9 juin, les allemands vont tenter de relancer des offensives pour consolider et réaligner leur front afin de reprendre la main. Ils reprennent leurs attaques à la fois contre les franco-britanniques au Nord et contre les franco-américains en Champagne et sur la Marne. Du 15 au 17 juin, leurs tentatives sont définitivement enrayées par les contre-attaques alliées. Les allemands renoncent à leurs objectifs. Au cours de ces vingt jours pendant lesquels ils ont vraiment cru à la victoire, ils ont perdu le chiffre ahurissant de 500 000 hommes. Ils n'auront jamais plus la capacité de combler ces pertes. Pendant ce temps, les américains débarquent dans les ports de l'Atlantique à raison de 300 000 hommes par mois. Les allemands se replient sur une ligne de front réduite entre Soissons et Reims où à partir du 18 juillet, alors qu'ils n'ont pas terminé leurs mouvements, ils vont subir à leur tour les assauts alliés lors de ce qui deviendra la deuxième bataille de la Marne. Le 137ème RI n'aura malheureusement pas vécu la deuxième phase de cette bataille et son retournement de situation extraordinaire. Arrivé de l'enfer de Verdun depuis avril 1917, il aura passé un an sur le front de l'Aisne où il aura vécu tous les combats du Chemin des Dames et de la Malmaison.

Front des Vosges (juin - septembre 1918) : Le 5 juin 1918, retiré du front, le 137ème RI est reconstitué et simultanément, il est transféré sur le front des Vosges. Il se retrouve dans le secteur de la tête de Faux, l'un des plus sensibles du front d'Alsace. La physionomie du terrain change. Les tranchées sont toujours présentes mais parfois au sein de secteurs boisés où, cependant, les tirs d'artillerie sont souvent violents et incessants. Les jours sont rythmés par les coups de mains nombreux dont un particulièrement sérieux en juin. Le 137ème continuera à déplorer de nombreuses pertes durant cette période. Début juillet, le régiment est déplacé dans le secteur de Raon l'étape et du secteur Plaine. Il y restera pendant trois mois avant d'être transféré à nouveau vers… La Champagne.

Bataille de Champagne - Argonne (septembre - octobre 1918) : Le 18 septembre 1918, le 137ème RI est renvoyé en Champagne. Il est intégré au sein de l'armée du général Gouraud. Celui-ci prépare une offensive menée à la fois en Champagne et en Argonne qui doit être déclenchée le 26 septembre. Le 137ème est placé dans le secteur de Saint-Étienne du Temple et de Cuperly. Les défenses allemandes sont bien assurées par des lignes de tranchées successives installées sur une profondeur de 8 kilomètres.

La préparation et la défense de ces tranchées entretenues depuis 1914, sont réputées pour leur solidité et leur efficacité. Lorsque les français déclenchent l'offensive le 26 septembre, ils sont extrêmement bien renseignés et parfaitement au fait des positions et de la situation tant physique que morale des troupes allemandes. L'opération a été très minutieusement préparée dans les moindres détails. L'aspect de cette bataille est un combat en profondeur, où il faut emporter les lignes successives de haute main par un combat où les feux d'artillerie, comme les unités, combattent « *en roulan*t ». Les conditions de combat sont très éprouvantes, les nettoyages des boyaux de tranchée se succèdent encore et encore, souvent au prix de duels à la grenade et au corps à corps. Le 3 octobre, le 137ème connait sa première coopération avec des chars FT 17 Renault[5]. Les combats vont durer sans discontinuer du 26 septembre au 6 octobre. Le 7 octobre, le régiment est relevé. Il a perdu dans cette bataille plus de 700 hommes hors de combat. La lutte a été très rude, l'ennemi s'est défendu âprement sur des positions défensives de premier ordre. Le 137ème RI a dû aborder des nids de mitrailleuses et des bastions redoutables. Il a réussi à récupérer de nombreux matériels et a fait plus de 150 prisonniers. Mais par-dessus tout, ce qui exalte la fierté de tous, c'est la prise des crêtes légendaires de Champagne où l'ennemi était installé depuis 1914. Cette fameuse ligne de défense allemande, désormais à terre et en morceaux, constitue un pas fondamental vers la victoire.

Secteur de Rethel : Retraite et poursuite des allemands (octobre – novembre 1918)

À la suite de cette offensive victorieuse de Champagne, le 137ème RI est déplacé le 20 octobre dans le secteur de Rethel. D'emblée, la zone est très agitée. Les allemands procèdent à de très nombreuses destructions à l'explosif des voies de communication. Tout semble indiquer qu'ils préparent très activement une retraite de grande ampleur. Les français s'organisent pour l'éventualité de cette retraite et la poursuite de l'ennemi. Le 5 novembre, c'est chose faite, les allemands entament leur mouvement avec organisation et rapidité, en conduisant des opérations de destruction retardatrices. Ils franchissent l'Aisne et se replient vers la Meuse avec les français à leur poursuite. Au cours de ce mouvement, le 137ème RI est arrivé à Touligny dans la région de Mézières, lorsque le téléphone sonne à 6h 30 le 11 novembre 1918.

Après l'Armistice: L'armistice a été signé à Rethondes, le cessez le feu devant être effectif à 11h 00 le jour même. Cet arrêt des combats n'est que provisoire. Les clauses de l'armistice imposent aux allemands d'évacuer dans les quinze jours les territoires occupés de Belgique, du Luxembourg et de France, y compris l'Alsace et la Moselle perdues depuis 1871. La rive gauche du Rhin, en territoire allemand, doit être évacuée par l'armée allemande, administrée sous surveillance des alliés avec la mise en place de troupes d'occupation alliées.

Dans ce contexte, le 137ème RI participe à la marche en avant des troupes alliés à partir du 21 novembre. Il se dirige en direction du Luxembourg. Le 23, il traverse Sedan où flotte le souvenir de la défaite de 1870. Le 24, il entre en Belgique. Là, c'est le souvenir de Maissin et des premiers morts de 14. Le 26 novembre, le régiment est désigné pour assurer la surveillance des soldats russes, anciens prisonniers des allemands et qui attendent d'être rapatriés. À partir de janvier 1919, le 137ème est envoyé à Verdun où il continue d'encadrer 7000 travailleurs russes. Il doit assurer le service de place de la citadelle, des forts de Vaux et de Douaumont. Il est ensuite envoyé à Montmédy puis dans la vallée de la Meuse. Jusqu'à l'été, il est affecté à la surveillance des frontières et à la garde de matériels militaires récupérés aux allemands.

Insigne honneur pour le régiment, le drapeau du 137ème RI participe au défilé de la Victoire sous l'Arc de triomphe, gardé par les soldats les plus anciens et les plus décorés.

Le retour à Fontenay le Comte : La démobilisation continuant, le 137ème RI rentre à Fontenay le Comte où il arrive le 22 août 1919. Il fait une entrée solennelle en présence des autorités locales. La démobilisation se termine le 24 août. Le 28 septembre 1919, d'énormes festivités seront organisées à Fontenay avec un défilé, un banquet impressionnant de plusieurs centaines de couverts et des réjouissances nombreuses, Tout le pays de Vendée est réuni à cette occasion autour de ses anciens combattants, blessés, mutilés, à la gloire du 137ème RI et en souvenirs de tous ses morts.

Le 5 octobre 1919, Fontenay-le-Comte remet au 137ème RI un fanion d'honneur confectionné grâce à une souscription. Le fanion est remis sur la place du champ de foire récemment rebaptisée « *Place de Verdun*. »

En 1928, à la suite de la grande réorganisation de l'Armée française des années 1920, le 137ème RI est à nouveau dissous (pour la troisième fois).

[5] Voir l'explication de ces termes en fin de texte, page 73.

Cependant sa disparition va être de courte durée. Il est recréé dès l'année suivante en 1929 mais sera stationné à Quimper. Il ne retournera à Fontenay-le-Comte qu'en 1967.

Entre-deux-guerres

À partir de 1928 il est en garnison à Quimper.

Seconde Guerre mondiale

En mars 1940 le 65ème R.I, le 48ème R.I et le 137ème RI composaient la 21ème division d'infanterie. (Colonels De Rosmorduc, Couturier et Menon). Division d'active originaire de la XIème région militaire (Nantes). Elle est commandée par le général de brigade Pigeaud, puis, à partir du 13 octobre 1939, par le général de brigade Lanquetot. D'abord affectée aux 20ème et 5ème corps d'armée (4ème armée) en Lorraine, elle quitte l'est de la France à partir du début du mois de novembre 1939. Le 13 novembre elle est rattachée au 1er corps de la 7ème armée et établit son PC à Dunkerque puis, à partir du 21 novembre à Samer.

En mai 1940 le régiment relevait de la 21ème division d'infanterie (général de brigade Lanquetot, division d'active type nord-est) le régiment disparaît avec la débâcle.

Le régiment est recréé en 1944 et participe à la Libération.

Algérie (1956-1963)

Le 2ème Bataillon (2/137ème RI) débarque en Algérie le 22 juin 1956 et y reste jusqu'en 1963. Il stationne tout d'abord dans le secteur de Berrouaghia (Algérois) avant de rejoindre la Kabylie, dans le secteur de Beni Amran (aujourd'hui Beni Amrane), en février 1957. Sa mission principale est de surveiller le débouché des gorges de Palestro (qui se trouve au sud), traversées par la nationale 5, ponctuée de tours gardées, et la voie ferrée qui relient Alger à Constantine. Le bataillon se répartit à Beni Amran (PC), la 4ème compagnie s'implantant au sud de ce village et la 2ème à l'entrée ouest des gorges de Palestro (à la gare). La 3ème prend position à Bou Hadadda, et la 1re à Tizi-Ouzou. L'unité est devenue le 137ème Bataillon d'infanterie, quand elle se déplace dans la région de Koléa, à la fin de 1961.

Elle est amenée à intervenir dans l'Atlas blidéen, le Takitount et le Mouzaia. En 1962, le bataillon reste en Algérie après les accords d'Évian comme « *force d'apaisement* », jusqu'au 31 mars 1963. Rapatrié en France, il est dissous au camp de Sissonne (Aisne), le 15 mai suivant. Le bilan humain du 2/137ème RI est lourd : 30 tués, 80 blessés. Son action a valu 450 citations. Il a été commandé successivement par les chefs de bataillon Bodeman (1956-1957), Claverie (1957-1959), Lacroix (1959-1962) et Pélicier (1962-1963).

La 2ème compagnie fut chargée, après l'affaire de la « *maison forestière* », de la mise en place et de l'occupation des tours de surveillance des gorges de Palestro qu'elle conservera jusqu'à la fin. Pendant son séjour en Kabylie, ce bataillon créa de nombreux centres d'AMG (assistance médicale gratuite) et plusieurs écoles primaires.

Un 3ème Bataillon a été créé dans le contexte de la guerre d'Algérie. Commandé par le chef d'escadron Lyssensoone, il débarque le 20 juin 1956 et rejoint le secteur de Médéa. Il est dissous le 1er septembre 1956 pour devenir le 1er Bataillon du 50ème Régiment d'artillerie.

De 1963 à nos jours

Le Centre militaire de formation professionnelle, basé à Fontenay-le-Comte, en Vendée, est le gardien des traditions et du drapeau du régiment.

Drapeau

Il porte, cousues en lettres d'or dans ses plis, les inscriptions suivantes:

LUTZEN 1813 – BAUYZEN 1813 – HANAU 1813 – LA MEUSE 1914 – CHAMPAGNE 1914 – VERDUN 1916 – DEFENSE DE DUNKERQUE 1940 – AFN 1952-1962

Décorations décernées au régiment

Il reçoit la Légion d'honneur, la Croix de guerre 1914-1918 avec deux palmes, la Croix de guerre 1939-1945 avec une palme.

Le port de la fourragère aux couleurs du ruban de Croix de Guerre 1914-1918.

Devise

«TENACE DANS LA DEFENSE, REDOUTABLE DANS L'ATTAQUE».

Insigne

L'insigne représente un écu rectangulaire tête de soldat champ de baïonnettes Légion d'Honneur. Le personnel du CMFP ne porte pas cet insigne mais celui du centre.

Divers

La fête du régiment se célébrait le 27 août pour célébrer l'épisode de Bulson. L'une des garnisons de ce régiment fut à Quimper où il laissa son nom à un parc.

Son tombés au champ d'honneur durant la guerre 1914-1918 au sein du 137ème RI : un colonel, un lieutenant-colonel, 6 chefs de bataillon, 16 capitaines, 20 lieutenants, 39 sous-lieutenants, 2 médecins aide-major, au total : 85 officiers ; 206 sous-officiers et 2767 soldats (page 329 du 137ème RI pendant la Guerre 1914-1918).

Sources et bibliographie

● Douguet (Jean-François) et Glorennec (Hervé), Quimper. Des rues et des noms au fil du temps, cercle culturel quimpérois, 2003, article « 137ème »

● Astoul (Henri), « Historique du 137ème RI dans la Grande Guerre », dans La Grande Guerre Magazine, Numéro 39 - Eté 2003.

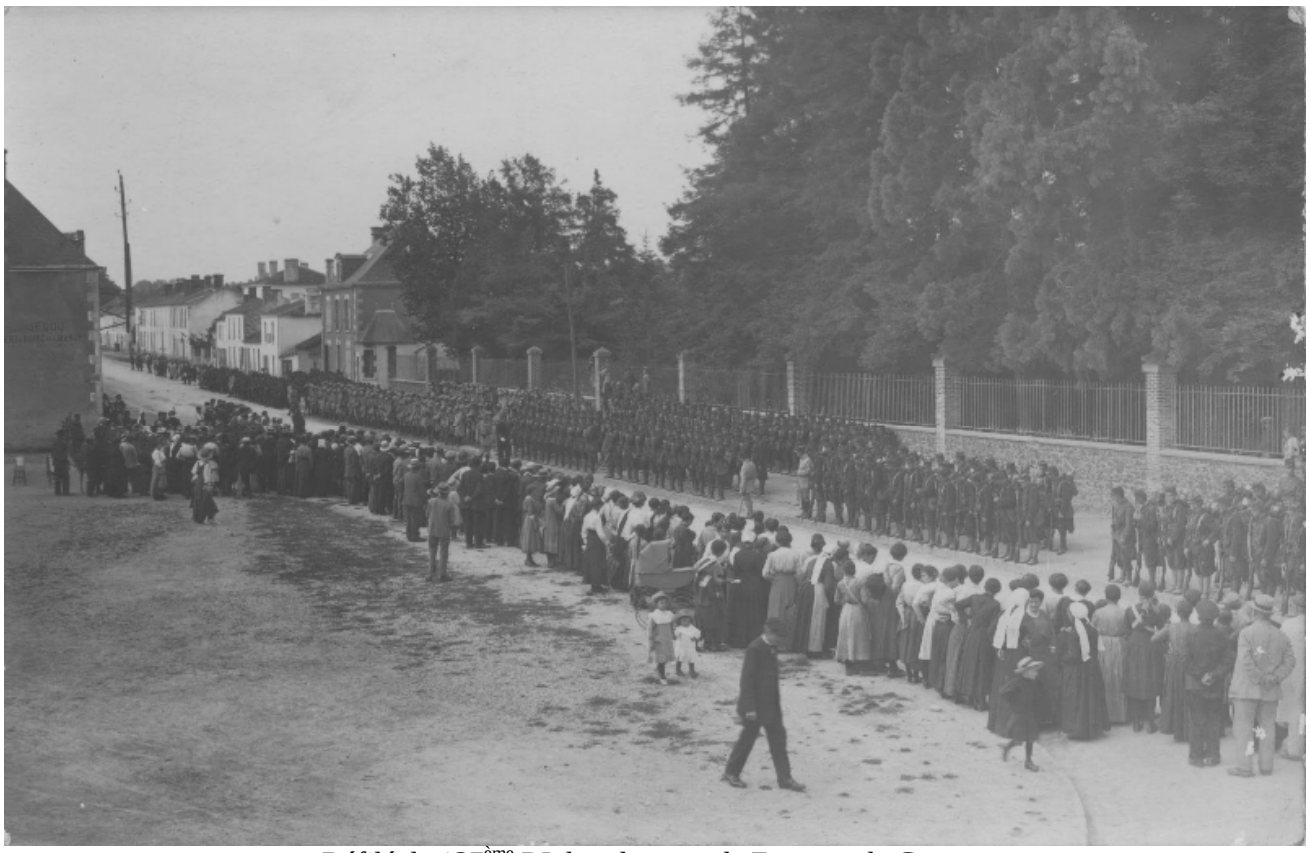
● Le Barillec (Bertrand), Cette nuit nous entrons en Allemagne. 8 septembre 1939, Impr. régionale, 223 p.

● Lieutenants-colonels Olivaud, Rondet, Meinvielle et al., Soldats de Vendée, soldats en Vendée, 1813-1993, rééd. A.I.A.T. [établissement d'impression de l'Armée de Terre], Saint-Maixent-l'École, no 2, 1993-1993, 150 p., ill.

● Historique du 137ème RI pendant la Grande Guerre du Lieutenant Besset. Amicale des Régiments Fontenaisiens. Imprimerie P&O Lussaud Frères - Fontenay le Comte. novembre 1956.

● Le 137ème RI pendant la guerre par un Soldat –imprimerie moderne de Fontenay le Comte de 1936, 382 p.

● Documents tirés d'Internet.



Défilé du 137ème RI dans les rues de Fontenay le Comte.

Manœuvres du 137ème Régiment d'Infanterie de Fontenay le Comte (Vendée) dans la « Grande Allée de Saint Mars des Prés », en août 1908.

La Musique du 137ème Régiment d'Infanterie de Fontenay le Comte (Vendée), le 30 mars 1907.

137ème RI - 14ème compagnie - 2ème section le 27 mars 1907.

Une action d'éclat du 137ème RI : la prise du drapeau au 68ème Landwehr le 27 août 1914

En ce qui concerne la prise du drapeau du 68ème Landwehr le 27 août 1914 par les caporaux Yves Broussard et son compagnon Turcaud du 137ème régiment d'infanterie de Fontenay le Comte, voici la version du Sergent Broussard tel que rapporté par le M. le Maire de Bourgneuf en Retz à son conseil municipal, probablement en cette fin d'année 1914.

Il n'est ici évidemment nullement question de polémique mais de donner la version que je pense être la plus authentique relative à ce haut fait d'armes.

Voici le récit de M. le maire de Bourgneuf en Retz : « *Lorsque nous apprîmes par les journaux que les caporaux Broussard et Turcaud du 137ème de ligne avaient enlevé un drapeau à l'ennemi, nous en fûmes doublement heureux, comme français et comme habitant de Bourgneuf.Le conseil municipal (de Bourgneuf) entend perpétuer parmi les générations futures le souvenir de votre héroïsme, et c'est pourquoi il vous accorde les honneurs de cette séance dont le procès-verbal contiendra le récit de votre belle action ».*

Le 26 août 1914, le 137ème s'était battu avec acharnement toute la journée, et le soir il campait près du petit bourg de Bulson dans les Ardennes à l'orée d'un grand bois qui était occupé par les allemands. Le matin du 27, vers 4 heures, le capitaine de la Faille de la 4ème compagnie demande des volontaires pour faire une reconnaissance dans le bois. La mort paraît certaine, les hommes hésitent, Broussard et son camarade Turcaud seuls s'avancent. La veille et aussi les jours précédents ils avaient été chargés de missions semblables, mais pour les braves, il n'y a pas de tour de service.

Le capitaine les remercie chaleureusement et leur adjoint 3 hommes de la compagnie. Il leur donne comme instruction de pénétrer dans le bois aussi avant qu'ils le pourront, de reconnaître le nombre des ennemis, leurs positions de combat, etc… tous renseignements utiles à la sécurité du régiment. Ils partent, à peine sont-ils entrés dans le bois que les balles allemandes leur sifflent aux oreilles. Ils se jettent par terre, à ce moment ils constatent que leurs trois camarades se sont dérobés. Ils ne sont que deux, que vont-ils faire ? Rentrer dans les lignes ? Non. Leur chef leur a donné une mission, ils la rempliront, dussent-ils y perdre la vie. Ils s'enfoncent donc dans le bois. Après avoir franchi un espace d'environ 600 mètres sous les balles allemandes et sous les balles françaises, ils distinguent à leur gauche des allemands dissimulés dans une tranchée, mais dont les casques à pointe révèlent la présence. En

avant, encore des allemands ; en arrière, toujours, dans le bois, un détachement de uhlans ; enfin à leur droite, les français tirent avec vigueur.

Ils sont dans un cercle de feu et les balles ricochent tout autour d'eux. C'est miracle s'ils échappent. Par bonheur, à 20m devant eux, ils aperçoivent une petite tranchée abandonnée par les allemands. Ils s'y glissent sous la bruyère. Personne ne les a encore éventés. Ils restent là six heures, tapis dans leur repaire, sous le feu croisé des balles. Sortir en ce moment serait faire le sacrifice inutile de leur vie. Mais ils sont aux aguets et observent les mouvements de l'ennemi. Tout à coup, du détachement allemand de face qui se replie décimé, se détache un groupe de cinq hommes, un porte-drapeau et sa garde qui se dirigent vers les uhlans pour mettre en sûreté l'étendard dont ils ont la garde. Ils doivent passer à courte distance de nos deux braves, qui vite ont pris leur résolution. Le drapeau à tout prix ; ils l'auront. Successivement, ils abattent trois allemands. A chaque soldat qui tombe, les autres inquiets, interrogent de tous côtés pour reconnaître d'où partent ces balles meurtrières. Ils ne suspectent pas la petite tranchée et croient fuir le danger en fonçant sur elle. C'est le moment critique.

Lorsqu'ils ne sont plus qu'à un mètre, nos deux héros s'élancent sur leurs ennemis. D'un coup de baïonnette enfoncée jusqu'à la garde, Turcaud abat son homme. Broussard avec la même impétuosité s'élance sur le porte-drapeau. Mais son pied glisse sur le talus de la tranchée, et son arme, au lieu de transpercer son adversaire lui fait une blessure profonde en séton à la hauteur de l'estomac. L'allemand tombe, mais décoche à Broussard un coup de revolver qui le blesse à l'aisselle, Broussard roule dans la tranchée. Mais Turcaud intervient. Il assène à l'officier un coup de crosse qui lui brise le crâne. Déjà Broussard s'est relevé et s'est emparé du drapeau. Cette scène fut rapide comme l'éclair.

Ils le tiennent ce drapeau, emblème de l'honneur du régiment. C'est celui du 68ème d'Infanterie prussienne, décoré de la croix de fer pour la brillante conduite du régiment au siège de Mézières en 1870. Il s'agit maintenant de ruser pour sauver ce glorieux trophée qu'ils défendront, s'il le faut, jusqu'à la mort. Mais ils ont été vus et leur situation devient extrêmement périlleuse. Pour déjouer les allemands, Broussard lance le drapeau du côté des français qui ont fait un mouvement en avant. Ceux-ci ne sont plus qu'à une quarantaine de mètres et tiennent les allemands en respect. Quant à Broussard et Turcaud ; ils se jettent en sens opposé dans la bruyère. Ils y restent blottis pendant deux heures, attendant le moment favorable pour s'échapper. Les français continuant de progresser et les allemands étant contraints de reculer, Broussard et son ami reviennent à leur drapeau et rampent vers les lignes françaises. Mais le danger du côté des français n'est pas moindre que du côté des allemands. Ils ont beau crier : France-France, ne tirez pas ! Leur appel semble exciter les français. Ils ont été tant de fois trompés par les allemands, que soupçonnant une traîtrise, ils s'acharnent sur le point d'où partent les appels. Situation terrible en vérité et qui certainement aurait eu un dénouement tragique sans la présence d'esprit de Broussard de crier : « *Capitaine de la Faille, c'est nous, Broussard et Turcaud que vous avez envoyés* ce matin en reconnaissance ». Cet appel fut une révélation pour le capitaine. « Cessez le feu, ordonne t'il ». Et nos deux braves s'élancent vers leurs camarades.

A la vue du trophée qu'ils brandissent triomphalement, on les entoure ; le capitaine les embrasse. « *Il n'y a que vous, mes enfants, pour faire des coups pareils. Et moi qui vous croyais mort* ». Scène touchante et inoubliable !!! Mais le colonel est prévenu ; il accourt et embrasse avec effusion Broussard et Turcaud. « *Cette étreinte, nobles héros, c'est celle de la Patrie qui rend hommage à votre courage et vous remercie* ». (fin de citation)

Suivent encore deux pages d'hommage au Sergent Broussard et relatant les blessures que les deux hommes reçurent quelques jours plus tard, le 7 septembre à la Fère Champenoise. Turcaud fût blessé au dos, et Broussard après une balle dans la cuisse reçut une balle dans la tête qui pénétra au niveau de la tempe gauche et ressortit derrière l'oreille. Après 26h de coma sur le champ de bataille, mais constamment veillé par son ami Turcaud, lui prodiguant les soins qu'il pouvait avec sa balle dans le dos, il fut évacué vers Val de Grâce. Il resta un an totalement amnésique puis fût versé dans les services auxiliaires de l'armée. Pour lui, la guerre était terminée ! Après la guerre, dans l'impossibilité de reprendre son métier de boulanger, il fût nommé facteur à Genrouët (44).

Le dimanche 25 avril 1954, une prise d'armes eut lieu à Guenrouët pour commémorer ce fait d'armes et une plaque commémorative fût apposée sur la maison où vécut Yves Broussard.

A la suite de ce fait d'arme, Broussard et Turcaud ont reçu la médaille militaire : *"Sont inscrits au tableau spécial pour la médaille militaire, pour prendre rang du 2 septembre 1914, les militaires dont les noms suivent :*
Broussard (Yves Marie), soldat de 2ème classe de la 4ème compagnie du 137ème régiment d'infanterie. Turcaud soldat de 2ème classe de la 5ème compagnie du 137ème régiment d'infanterie. Ont, au cours du combat du 27 août 1914, pris le drapeau du 28ème régiment d'infanterie allemand. Bordeaux, le 5 septembre 1914
Le Ministre de la Guerre, A. MILLERAND

Quelques lignes figurent dans les bulletins de l'amicale des anciens combattants du 19ème RI : *" C'est au cours de la journée du 27 aout qu'un drapeau allemand fut enlevé par le groupe de combat que le hasard de la mêlée avait placé sous le commandement du capitaine L'Helgoualc'h du 19ème RI. Ce groupe était composé de soldats de plusieurs régiments, mais en majorité du 19ème, Le capitaine L'Helgoualc'h ayant été blessé de deux balles à la tête*

et le seul chef resté sur place après l'engagement étant un sergent du 137ème, l'honneur d'avoir capturé ce drapeau ennemi fut attribué au 137ème RI au lieu de l'être au 19ème.

Côté Vannetais, voici ce qu'en a dit le JMO du 116e RI **:** " 27 Août - « ....On bivouaque sur les positions prises à 1 kms de BULSON, après une courte explosion d'enthousiasme à ce semblant de victoire et à la nouvelle de la prise d'un drapeau par le 137ème et à celle d'une victoire française sur tout le front, colportée au milieu des troupes et émanée du Commandement ».

Et ce qu'en a écrit Yves Broussard : "....*Tout à coup un cri jailli de plusieurs milliers de bouches arrive jusqu'à nous. Bientôt la Marseillaise est entonnée sur toute la ligne. C'est vraiment superbe. Au bruit du canon se mêlent mille cris de victoire ; les Allemands reculent laissant sur le terrain plus de 6000 morts, un drapeau et un colonel restés aux mains du 137ème qui ce jour là s'est couvert de gloire...*"

Extrait de l'historique du 19ème Régiment d'infanterie

------ Le 24 août 1914, la 22ème division quitte Bouillon, passe à Corbion, Fleigneux pour se rendre à Sedan. Tandis que l'état major de la 44ème brigade et le 118ème R.I s'installent a Fresnois, le 19ème régiment d'infanterie cantonne dans un quartier de Sedan, Torcy.

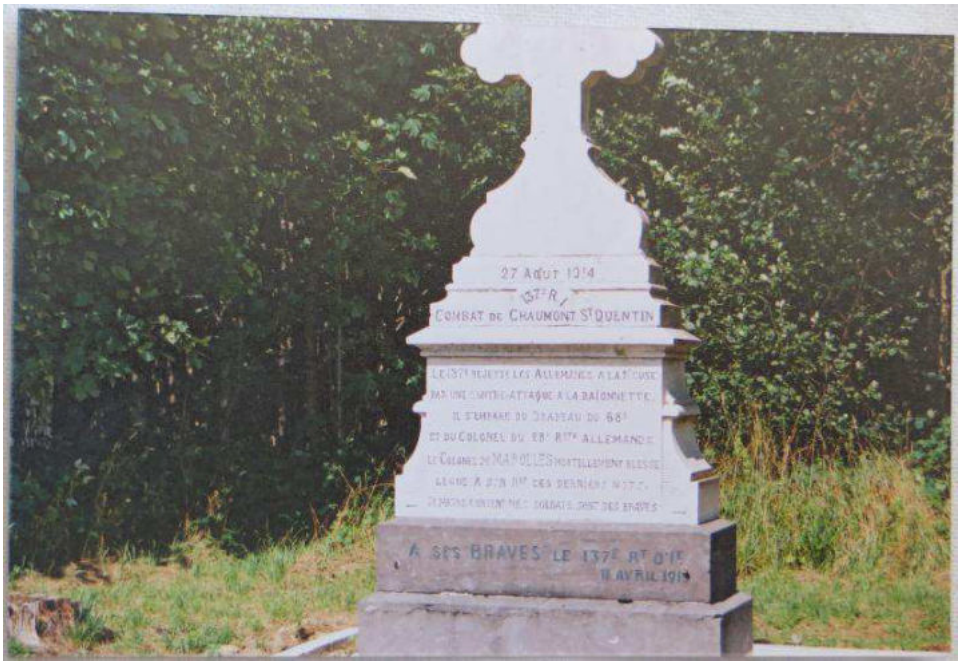
La nouvelle mission du 11ème corps d'armée est d'interdire à l'ennemi les passages de la Meuse de Nouvion inclus à Remilly exclu.

Le 19ème R.I s'organise défensivement à Torcy. Des barricades sont élevées, des tranchées sont creusées, l'accès des ponts est barré. Les hommes sont disséminés dans les tranchées, derrière les haies, les murs, dans les jardins, etc., et surveillent les rues, avenues et ponts. Des patrouilles sont envoyées en reconnaissance dans les rues. Toute la journée du 25 août, les soldats du 19ème RI vont repousser les nombreuses attaques allemandes de conquérir Torcy et les ponts pour franchir la Meuse.

Le 26 août, prévenu par des éclaireurs que les Allemands avaient passés la Meuse à Iges et risquaient de les prendre à revers, le 19ème R.I se replie à La Marfée ou il retrouve le reste de la 22ème division.

Pendant les journées des 27 et 28 août, la 22ème division livre de durs combats à Noyers, Chaumont, la ferme Saint Quentin, dans le bois de La Marfée.

Le Journal de Marche et Opérations concernant le 19ème Régiment d'infanterie manque dans la liste des JMO sur le site « *Mémoire des hommes* » du Ministère de la Défense.



Stèle à Noyers Pont Maugis (Ardennes).

Sur la stèle on peut lire : 27 Août 1914- 137ème RI. Combat de Chaumont St Quentin. Le 137ème rejette les Allemands à la Meuse par une contre-attaque à la baïonnette. Il s'empare du drapeau du 68ème et du colonel du 68ème régiment allemands. Le colonel de Marolles, mortellement blessé, lègue à son régiment ces derniers mots : « *Je meurs content, mes soldats sont des braves* ».

Sur le socle de ce régiment on lit : « *A ses braves le 137ème RI, 11 avril 1919* ».

LA TRANCHÉE DES BAÏONNETTES

La **tranchée des baïonnettes** est un des deux mythes modernes datant de la Première Guerre mondiale, avec le « *Debout les morts* ! » de Péricard. Le monument commémoratif est situé sur le territoire de la commune de Douaumont (Meuse).

Découverte et monument

Entrée du monument

L'histoire est présentée comme suit :

Le 11 juin 1916, 57 hommes du 137ème régiment d'infanterie — en majorité Vendéens — qui se préparaient à un assaut sont enterrés vivants par l'explosion d'un obus.

Entre les 10 et 12 juin 1916, a eu lieu à cet endroit un effroyable bombardement (notamment de canons lourds de 280 mm et obusiers de 305 mm). Les fusils émergeant du sol marquaient l'endroit où certains soldats avaient été enterrés vivants dans leur tranchée, et on baptisa le lieu « *la tranchée des fusils* ». On la renomma par la suite « *tranchée des Baïonnettes* », un nom plus tristement évocateur. Très impressionné par ces images, un banquier américain du nom de Georges T. Rand fit don de 500 000 FRF pour la construction du mémorial qui abrite toujours le site. En juin 1920, le secteur fut fouillé par des équipes de travailleurs immigrés indochinois et italiens, un travail particulièrement pénible, parmi les rats et les moustiques qui infestaient l'ancien champ de bataille. Quarante-sept corps furent mis au jour, dont quatorze purent être identifiés.

Le monument fut construit par l'architecte André Ventre en 1920.

Explication

En fait, il est impossible que la terre soulevée par les obus qui tombent irrégulièrement parvienne à combler une tranchée. De plus, on n'en retrouve nulle trace sous cette forme dans les récits des combattants ; par contre, ces alignements de fusils ou de baïonnettes le long d'une tranchée, ou de corps, sont très fréquents. Il s'agit d'un usage qui s'est établi durant la guerre : après une offensive, il était nécessaire d'enterrer au plus vite les corps, y compris ceux des ennemis. La solution la plus pratique pour ceux-ci était de combler un boyau inutilisé avec leurs corps. La tombe collective était ensuite marquée de fusils baïonnettes en l'air.

Cette explication est fournie dès la fin de la guerre par des soldats anciens combattants (cf. Le témoignage de l'abbé Lucien Polimann).

Le mystère de la tranchée des baïonnettes

Stèle en hommage au 137ème RI

Le mystère de la tranchée des baïonnettes a provoqué des controverses extrêmement violentes, avec deux écoles totalement opposées : la première, dont la figure dominante est Jacques Péricard, pense que des soldats ont été enterrés vivants dans une tranchée située non loin de la côte de Thiaumont (vers le haut du ravin de la Dame), l'autre, avec Jean Norton Cru comme chef de file, n'y voit qu'une invention absurde d'« *embusqués* ».

Norton Cru, ancien combattant lui-même, qui a lu et étudié tous les récits de soldats de la Grande Guerre pour en faire une étude bibliographique conséquente, s'en prend à tous les faiseurs de légendes et notamment au commandant breveté Henri Bouvard qui croit pouvoir parler de Verdun en témoin parce qu'il était à l'état-major de la 2*ème* armée (région de Verdun) et qui donne dans un livre à prétentions historiques un récit de cet événement conforme à la légende qu'il accepte. Mais nous conjurons nos camarades poilus de ne jamais s'écarter des leçons si claires de leur expérience et de démentir tout ce qui la contredit, en particulier les légendes héroïques.

Voici ce qu'écrit Norton Cru dans son fameux livre, *Témoins* , pages 33 à 36 : « *En juin 1916, le 11*ème *corps (Nantes) est amené à Verdun ; la 21ème division, général Dauvin, est engagée le 12 juin vers le bois d'Haudromont et la côte de Froideterre ; les 3ème et 4ème compagnies du 137*ème *de Fontenay-le-Comte subissent une violente attaque qui submerge leurs tranchées situées sur les pentes sud-ouest de Douaumont ; une partie des hommes sont tués, d'autres sont pris, d'autres s'échappent. Les Allemands, maîtres du terrain, rassemblent les morts dispersés sur le sol, les trous d'obus et dans les tranchées, les placent dans un élément de tranchée qui ne peut servir à leur usage, plantent des fusils tout le long de la fosse et la comblent. Et c'est tout. Quant à la légende, elle ne supporte pas l'examen.*

Deux ans après la guerre, des étrangers visitent le champ de bataille de Verdun et remarquent une ligne de fusils dressés, quelques-uns avec leur baïonnette. Ils auraient pu observer de semblables lignes de fusils sur de nombreux points du front, car c'était l'habitude des Français et des Allemands de jalonner ainsi les vieilles tranchées qu'ils avaient comblées après avoir entassé dans le fond des cadavres sans sépulture.

Comme ces étrangers ne connaissent rien à la guerre, ils croient à des hommes enterrés debout à leur poste ; ils ne savent pas que les obus ne peuvent fermer des tranchées, qu'au contraire, ils disloquent, éparpillent les parois des tranchées et les corps des occupants. Leur imagination s'enflamme.

Ils voient des hommes sous un bombardement en pluie, submergés peu à peu par les éboulis et attendant, stoïques, que la terre montante recouvre leurs poitrines, leurs épaules, leurs bouches, leurs yeux… Ils érigent un monument.

Si ces étrangers ne méritent aucun blâme, il n'en est pas de même des Français qui, connaissant la fausseté de la légende, ont essayé de lui donner une consécration historique. La tranchée des Baïonnettes, qui n'était au début qu'une innocente naïveté, est devenue, par suite de certaines complicités, une indigne imposture. »

Henri Bouvard, dans la seconde édition de son livre, *La Gloire de Verdun*, fait amende honorable :

« *Notre récit, dans la première édition de La Gloire de Verdun, a été particulièrement critiqué par Norton Cru. On pourra remarquer que nous avons supprimé dans cette édition le récit de Dubrulle - que nous citions de deuxième main - dont l'auteur de Témoins a contesté la vraisemblance.* »

Dans la deuxième édition, il cite le témoignage du commandant Dreux, qui commandait le bataillon voisin de celui enseveli. Il ne s'agit donc pas à proprement parler d'un témoignage de première main, mais Dreux a combattu à quelques dizaines de mètres de la tranchée des baïonnettes, le même jour, soit le 12 juin 1916.

Dreux n'est pas aussi affirmatif que Dubrulle :

« Le 12, à 4 heures du matin, le bombardement redouble, l'artillerie allemande tire sur nous à toute volée par des feux convergents et d'enfilade, les entonnoirs se recouvrent, la terre elle-même s'est transformée, c'est maintenant une poussière retombée d'en haut lors des éclatements qui forme une couche d'un mètre sur laquelle on peut difficilement se tenir debout et marcher, la fumée nous étouffe. C'est à ce moment que les hommes ont pu être enterrés, leur baïonnette au fusil. »

Dreux n'est pas catégorique. Plus loin, il écrit : « *La tranchée des baïonnettes est longue. Le point où les armes sont plus apparentes était occupé par une demi-section de chacune des 3ème et 4ème compagnies et par les postes de commandement de ces unités. Le lieutenant commandant à l'époque la 4ème prétend que les hommes ont été enterrés par le 155 français qui tirait trop court, l'ennemi ayant moins tiré sur ce point trop rapproché de son infanterie. Le lieutenant Polimann croit qu'ils ont été inhumés plus tard par les Allemands qui auraient laissé émerger des baïonnettes pour signaler la présence de cadavres.* »

Cela fait donc trois versions différentes. Quant à la présence des baïonnettes, elle s'expliquerait dans les deux premiers cas par l'impossibilité de se servir des fusils en raison de la terre et de la poussière qui les enrayent. Dreux aurait ordonné lui-même à ses hommes de mettre baïonnette au canon afin de pouvoir quand même combattre. Encore faut-il que Denef, son homologue au bataillon concerné, en ait fait de même.

Péricard, dans son livre *Verdun* apprécie très peu les remarques de Cru sur les faiseurs de légendes, notamment parce que ce dernier le critique sérieusement comme auteur.

Comme le dit Bouvard, il répond « *vertement* » à Norton Cru dans son *Verdun* : « *Le culte rendu aux soldats qui reposent dans la Tranchée des Baïonnettes, n'a pas rencontré des dévots* ». *Il cite alors le passage de Témoins que nous avons nous-mêmes cité, mais sans en indiquer la provenance et sans mentionner le nom de Cru. Il conclut ensuite : « Telle est une des thèses soutenues par de prétendus historiens français qui, navrés sans doute de la défaite allemande, s'attachent à dépouiller notre victoire de tout idéal, de toute noblesse, de toute simple vertu* ».

C'est excessif, car Norton Cru n'a jamais montré dans ses livres le moindre regret pour la défaite allemande. Péricard, malgré tout, est visiblement ébranlé par l'argumentation de Norton Cru. Il tente de rétablir une vérité objective, sans parti pris.

Péricard élude la question des hommes ensevelis vivants, en écrivant par exemple : « *Que voulait prouver la légende, si légende il y a ? La ténacité indomptable des défenseurs de la tranchée. Par ce que nous avons dit des hauts faits de ces hommes, cette ténacité n'est-elle pas établie sur des bases assez solides ? Que désirer de plus que cette réédition magnifique des Dernières Cartouches ?* »

Et Péricard cite le long témoignage de l'abbé Polimann, lieutenant au 137ème RI et qui s'est battu et a été capturé à la tranchée des baïonnettes. Nous le citons nous aussi *in extenso*, car il dépeint bien la violence inouïe des combats et les sacrifices consentis par les soldats des deux camps.

« Quand l'histoire et la légende se confondent » (Article de <u>*Ouest-France*</u> (probablement novembre 1964)

Mais comment expliquer la mise hors de combat des deux sections de ce douloureux 137ème RI ? Un obus – fût-il toxique – n'aurait jamais réussi ce diabolique tour de force. Le colonel Marchal a retrouvé la tranchée de longs mois après le 12 juin 1916. « *une trentaine de baïonnettes émergeaient du sol. Il est probable que les Allemands se sont contentés de rejeter la terre sur les nombreux cadavres qui remplissaient la tranchée et qu'ils n'ont pas touché aux fusils restés appuyés contre la paroi* ».

L'homme du célèbre : « debout les morts », Jacques Péricard, a manifesté sa sincère honnêteté : « *En janvier 1919 (près de trois ans après) Collet qui avait commandé le 137ème fit faire des démarches aux lieux où s'était battu le régiment. On découvrit une ligne de fusils qui jalonnaient l'ancienne tranchée et émergeaient de l'herbe drue ; les fouilles permirent de reconnaître que les fusils appartenaient bien à des hommes du 137^{èm}* »

Une prise d'arme rendit les honneurs aux vaillants du 137ème et on éleva un petit monument de bois à leur mémoire. Les pèlerins de Verdun savent aujourd'hui que l'humble tertre de 1919 a cédé la place à l'étrange mémorial de ciment élevé depuis par la ferveur généreuse d'un Américain, M. Rand.

« Les fusils découverts par le colonel Collet ne portaient pas de baïonnettes. Y avait-il, sur un autre point de la tranchée, des fusils avec leurs baïonnettes, ou les baïonnettes actuelles ont-elles été ajoutées après coup ? Nous l'ignorons », reconnaissent les historiens. Mais « que la tranchée doive être appelée Tranchée des Fusils – premier nom que lui donnèrent les journaux - plutôt que Tranchée des Baïonnettes, voilà qui laisse intact le fond de la question ». Le chanoine Polimann, alors lieutenant au 137ème, n'a pas davantage éclairci le sujet, mais il accorde : « L'histoire était trop belle pour ne pas devenir légendaire… ».

…L'Histoire est au rendez-vous au bout du chemin de la Vésinière qui court –un peu bancal- dans la campagne d'Avrillé (Vendée). M. Maximilien Joly, classe 1903, moustache à la Clemenceau, est revenu vivre au hameau natal le reste de son âge, avec un peu « *de misère à se baisser* ». Mobilisé au 93ème RI de La Roche-sur-Yon, il a plusieurs raisons de se rappeler la « tranchée » : il garde de la sinistre aventure un éclat de grenade qu'il me fait tâter dans sa joue gauche. « *On était à trente mètres des boches ; ils commencent à grimper mais ils n'en finissent*

pas. Une section se présente à portée de grenade. À ma force je crie : « aux armes ! » pour ceux de mes hommes qui restaient ; j'étais sergent. Nos poilus se sont terrés dans les trous d'obus ; les munitions allaient manquer : « j'ai ajusté sept Allemands de suite qui ne sont pas sortis des trous d'obus » indique notre paisible octogénaire pendant que l'horloge sur la cheminée du logis grignote les secondes… « on allait revenir sept de tout le bataillon ! », et les baïonnettes ? « à un moment on a revu le sergent Victor Denis, un camarade de La Tranche-sur-Mer, que l'on avait retiré de la boue : dans la bataille il a crié : « Ôtez-vous de là, vous allez me faire tuer encore une fois ! »

Et voilà mon Denis parti parmi les trous d'obus et la mitraille. « *Il y avait plein de fusils et de baïonnettes, il les ramassait et les piquait à peu près en ligne, dans la bordure de terre. Mais que fais*-tu là ? » À défaut d'éloquence l'expression spontanée en patois vendéen (sud-Vendée) a situé à jamais l'épisode héroïque : « *te vois ; le croiront qu'y sont bérède ! » (Tu vois, ils croiront que nous sommes beaucoup)*

Le « papa » Joly remontera en ligne avec un 93ème reformé avec un bataillon divisionnaire, et, onze jours avant l'armistice de 1918, sera touché par les gaz : « *tout le monde était aveuglé, plus d'officier : comme plus ancien sergent, j'ai pris le commandement de la compagnie…* »

« Que s'est-il donc passé à la tranchée des baïonnettes ? » Article de Presse-Océan, décembre 1964

En marge de l'arrivée du glorieux drapeau du 137ème RI à La Roche-sur-Yon

Quarante-huit ans après, on voit plus clair dans l'histoire … Ainsi que s'est-il donc passé à la tranchée des baïonnettes ? M. Étienne Roy, des Herbiers (Vendée), approche sans doute de la vérité quand il raconte : « 33 hommes sont restés dans la tranchée, 85 ont été blessés et plusieurs ont disparu. Beaucoup de ces 85 blessés ne purent emporter leurs armes ; ce qui semblerait indiquer qu'il y avait plus d'armes que de morts dans la tranchée des baïonnettes »

D'un autre côté, le capitaine Gustave Pairotteau, 75, rue du Maréchal-Joffre, à La Roche-sur-Yon, nous a déclaré : *« Sous les bombardements, maints soldats furent enterrés dans les boyaux ; quand des camarades passaient et apercevaient une capote ou un corps, ils plantaient au-dessus une de ces nombreuses baïonnettes abandonnées pour permettre ensuite l'exhumation des disparus. »*

C'est M. Léon Martin, ancien secrétaire de Georges Clemenceau, ancien préfet de la Libération, qui, à force de recueillir des témoignages, nous apporte sur cette page d'histoire les récits les plus nets. Du Prieuré à Grues (Vendée), commune dont il fut maire, M. Victor Moizon écrivait à son ami le 25 décembre 1961 : « M. Moizon reprend son souffle. Lorsqu'il avait appris en 16, son affectation au secteur de Verdun, où les gars du 93ème commençaient à relever le 137ème exténué, il avait connu un léger sentiment de plaisir : *« Si l'on peut dire ! Je ne savais rien encore de ce qui se passait là ; mais dans les années 1904-05, j'avais accompli mon service actif au 19ème chasseur à pied ». À Verdun justement.*

Nous avions devant nous le 44ème Bavarois et à nos côtés notre 48ème d'artillerie. La 4ème compagnie du 93ème se trouvait en première ligne. Il n'y avait pas de tranchées, mais une suite de trous d'obus qu'on essayait de relier les uns aux autres. On savait qu'un trou d'obus est un abri à peu près sûr : l'obus ne tombe jamais au même endroit ! Mais dans la boue, des paquets de terre sortaient de ces trous, et, devant ces blocs à peu près articulés, mais indéfinissables, on se demandait : où est l'ennemi ???

Comme il était entendu entre nous, je viens peut-être tardivement vous donner quelques renseignements au sujet de la fameuse Tranchées des Baïonnettes ; Il est peut-être exagéré de parler de « tranchée » ? Il n'existait en effet que des trous en première ligne. Évidemment, les Poilus faisaient l'impossible pour relier les trous, mais la pluie des obus de toutes sortes avait vite fait de niveler le travail, tout en faisant de nouveaux trous. On a beaucoup écrit et parlé depuis qu'un ouvrage mentionne le lieu : j'apporte donc ce que je pense être la vérité.

Le 2ème bataillon du 137ème et quelques éléments du 93ème montaient à la côte du Poivre en juin 1916 : le 9 dans la nuit nous étions en première ligne en liaison sur notre gauche avec le 411. Un violent bombardement avec obus de tous calibres nous obligeait à rester tapis au fond des trous. Le lendemain, même pluie d'obus meurtrière.

Je connaissais Verdun et ses environs pour y avoir fait trois années, au 19ème bataillon de chasseurs à pied, le sous-officier d'instruction au peloton des élèves caporaux… Aussi, à la tombée de la nuit, quand il fallut aller au ravitaillement à un petit carrefour de la route de Bras, je demandai à conduire cette corvée. Bien qu'arrosé copieusement, le trajet s'effectua sans perte (juste un blessé). Comme nous revenions, les obus étaient tellement nombreux qu'il fallait sauter de trou en trou. Soudain le tir de l'artillerie allemande s'allongea. Pas de doute : c'était le signal de l'assaut. Je dis alors aux hommes de rejoindre la première ligne. J'y retrouve l'aspirant Féon, un breton de Cancale ; le sergent Jolly, d'Avrillé ; Bassard, Métais, le caporal Guilguié. Maximin Jolly me fait remarquer à une trentaine de mètres, des formes qui sautaient, elles aussi, de trous en trous. Elles ressemblaient à de véritables paquets de terre. La première vague n'avait pas de fusil, mais commençait à nous envoyer des grenades. Le sergent Jolly, qui avait veillé à l'entretien de son 86, en toucha une demi-douzaine ; de mon côté je vidai une caisse de grenades à cuiller.

On est au matin du 12 juin (1916). Le paysage n'est plus reconnaissable. Le tir des Allemands s'allonge, et c'est l'attaque. Un départ de fifres : « les boches sortent et se débarrassent de leurs grenades. Moi aussi j'ai balancé mes F1 à cuiller » Les fusils pleins de boue ne pouvaient servir. Le sergent de Grues a vu son compatriote Victor Denis, déjà enterré à deux reprises, et l'a tiré de la glaise par la martingale de sa capote : « vite ils vont remettre ça ! », « C'est alors que j'ai vu mon copain se traîner dans la boue, ramasser un fusil puis un autre, se traîner vingt trente mètres et refaire le même geste et enfin planter ces armes récupérées dans le semblant de parapet. » Il a pu en piquer un bon nombre : dans chaque trou d'obus, il y avait au moins un tué, deux parfois… « On s'attendait à être écrasés à notre tour ; on restait vingt sur un effectif de 167 ! »

L'attaque fut stoppée, mais le sergent Jolly, sa cigarette au bec, reçut un éclat d'obus au moment où, après avoir ajusté un Allemand qui s'était beaucoup approché, lâchait son coup. L'aspirant Féon, qui avait vidé son revolver sur les assaillants, n'avait plus de cartouche. C'est à ce moment que le sergent Victor Denis, de La Tranche-sur-Mer, passant devant moi, l'accrocha par sa martingale de capote : « Ote-te donc d'ichi ; l'allant me tuer ine autre foué » (ôte-toi d'ici, ils vont me tuer une autre fois).

Sa figure était ensanglantée : il s'affala sur moi. « le m'avant cassé ma pipe » (ils m'ont cassé ma pipe). Il avait toujours entre les lèvres une sorte de pipe en terre. Revenu de ses émotions il me dit : « tu entends leur musique : ils vont remettre ça ! » Il se mit à ramasser les fusils de ceux qui étaient morts et les plaça de façon à ce que les baïonnettes parussent.

Quelqu'un a crié à Denis : « Tu vas nous faire repérer ! ». Il tombait d'en face un vrai tamisage d'obus ; mais Victor Denis continuait de planter ses armes -fusils avec ou sans baïonnettes- et M. Moizon répète, mot pour mot, la phrase qu'il n'oubliera jamais non plus : « le croiront qu'y son bérède ! » - « Que fais-tu Denis ? » - « et bé alors le crérant qu'i sans bérède ! » (Ils croiront que nous sommes beaucoup)

En effet, il avait raison, nous restions 21 sur 167 montés en ligne, nous étions 21 de reste. Combien avait-il mis de fusils avec la baïonnette ? Je ne l'ai ai pas comptés, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est venu une volée de gros obus qui nous a recouvert de terre, de pierre, de boue et les fusils que Denis avait disposés ont dû, eux aussi, être enfouis…

Nos pertes étaient si sérieuses que nous fûmes relevés le lendemain… »

Victor Denis est mort, longtemps après 1919, sans avoir su s'enorgueillir d'une apostrophe et d'un geste hors série. Il avait pourtant la caution d'un autre Vendéen, le capitaine Jean de Lattre, qui allait passer chef de bataillon en ce printemps 1916. « *Mais nous avons eu des mots ensemble ! » pouvait dire, en riant, notre gars de La Tranche, de son compatriote de Mouilleron-en-Pareds. Denis en oubliait la « tranchée ».*

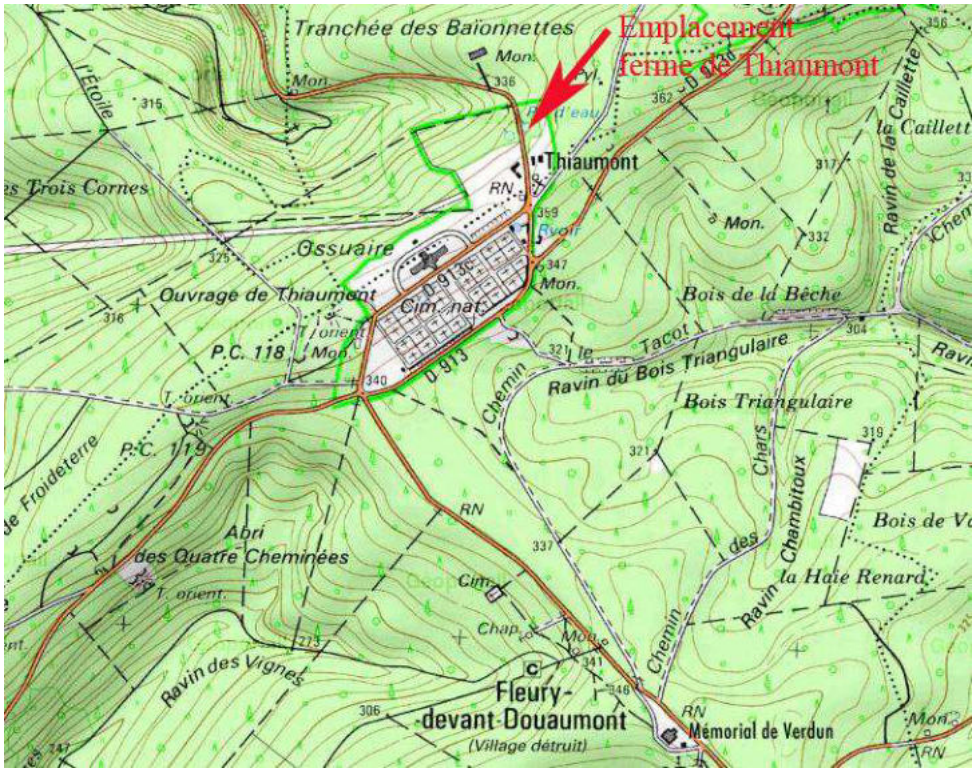
VERDUN 1916 (Extrait d'Internet)

10 juin
Rive droite « Journée calme » selon les communiqués.
Rive gauche R.A.S.

11 juin
Rive droite « Journée calme » selon les communiqués. Dans la nuit, le 21ème D.I. (64ème, 65ème, 93ème et 137ème R.I.) relève la 151ème D.I. sur ses positions.
Rive gauche R.A.S.

12 juin – Pression allemande sur le secteur du bois de Nawé
Rive droite Depuis la veille au soir, le bombardement allemand est très violent sur le ravin de la Mort et Thiaumont, positions que l'ennemi projette d'enlever dans la martinée.
A 6 h, l'ennemi lance une attaque entre le bois de Nawé et les abris 320. Ce front est tenu par les 93ème, 137ème et 410ème R.I.
Les 93ème et 410ème R.I. en position à l'ouest du boyau Le Nan, parviennent à repousser tous les assauts.
Le 137ème qui occupe le boyau Le Nan et ses alentours a été très éprouvé par le bombardement de la nuit. Quand les troupes allemandes s'élancent devant les 2 bataillons du 137ème, elles sont tout d'abord contenues par une âpre résistance à la grenade. Mais très vite, les Français sont encerclés et tués jusqu'au dernier. En 48 h, le 137ème R.I. a perdu 37 officiers et 1500 hommes. C'est durant cette matinée que c'est déroulé l'épisode de *« la Tranchée des Baïonnettes* » décrit plus bas.
L'ennemi s'empresse de combler l'espace laissé vide suite à la disparition du 137ème. Il renforce le boyau Le Nan puis poursuit sa progression vers la tranchée Sapeur, ou il parvient à déborder le 93ème R.I. par la droite. A lui seul, avec un courage et une opiniâtreté magnifique, le 93e parvient non seulement à rester maître de ses positions mais à reprendre toutes les positions que tenait le 137e. Dans cette action, il a tout de même perdu la moitié de son effectif.

Dans la nuit, les positions au sud du boyau Le Nan sont renforcées par 2 compagnies du 348ème R.I. Un bataillon du 239ème R.I. s'est placé à l'ouest du village de Fleury. La 257ème D.I. (106ème et 120ème B.C.P., 359ème R.I.) est mise à la disposition du général Nollet. Témoignage de J. LEFEUVRE, adjudant au 65ème R.I. : « Le 11 juin 1916, nous arrivons à la citadelle de Verdun. Le régiment est littéralement entassé dans des bâtiments dépendant de la citadelle. Les abords sont d'une saleté repoussante : des monticules énormes d'immondices dégagent une odeur épouvantable ; les vers grouillent sur ces débris de viande ; on se demande comment aucune épidémie n'éclate. Triste impression d'arrivée. »



Détail de carte actuelle des champs de Bataille de Verdun.

Renseignements tirés de l'ouvrage de Jacques-Henri Lefèbvre : Verdun : la plus grande bataille de l'Histoire racontée pare les survivants (pages 289 à 293)

C'est le 12 juin, cinq jours après la chute du fort de Vaux, que se situe l'épisode d'où est sortie la légende de « *la Tranchée des Baïonnettes* », à environ 5 kilomètres ouest dudit fort de Vaux et à un kilomètre de celui de Douaumont.

Cette tranchée, parmi tant d'autres, était creusée sur les pentes nord du large mouvement de terrain qui, passant par l'ouvrage de Thiaumont, s'étend entre Douaumont à l'est et Froideterre à l'ouest. Nos positions formaient en cet endroit un saillant soumis à de constants et violents tris d'artillerie.

L'ennemi, en cette matinée du 12 juin, projetait d'enlever la ferme de Thiaumont et le fond du ravin de la Dame.

De cette ligne, il comptait s'élancer ensuite, au jour de la grande offensive prochaine, sur l'ouvrage de Thiaumont et la crête boisée au nord-ouest de celui-ci, d'où il dévalerait sur Verdun.

Citons le récit du colonel Bouvard, extrait de l'opuscule de « *La Gloire de Verdun* » : « *Dans la nuit du 10 au 11 juin, les 1er et 3ème bataillons du 137ème d'infanterie relèvent, sur les pentes nord du ravin de la Dame, aux nord et nord-est de la ferme Thiaumont, des troupes épuisées….. »*

Epuisées, soulignons-le, par le début de la préparation d'artillerie allemande, qui va continuer sur les nouveaux venus, destinés à en supporter la plus lourde partie pendant trente heures, après avoir vu tomber un sur trois de leurs camarades au cours de la montée en ligne.

« *Le bombardement est d'une très grande violence, entravent les reconnaissances et l'arrivée des bataillons. Il dure toute la journée du 11 par obus de gros calibre, sous lequel le sol est remué comme la pâte d'un pétrin.*

Les pertes sont fortes. Le 11 au soir, on ne compte plus que 70 hommes par compagnie, pour un effectif de 164 à l'arrivée en ligne. Il y a du sang partout. Près du poste de secours, des filets rouges courent dans le boyau. On trouve sur le sol remué des têtes et des membres détachés…..

Les survivants sentent que l'heure du sacrifice sonne. Comme les armes, bouchées par la terre, sont hors d'état de fonctionner, les hommes mettent la baïonnette au canon dans le corps à corps imminent

De minuit à quatre heures du matin, les deux bataillons sont soumis à des tirs convergents. Le sol est formé maintenant d'une couche épaisse de poussière fine retombée après les éclatements et sur laquelle on se tient mal debout. La fumée est étouffante….

C'est à ce moment que la plupart des hommes de la Tranchée des Baïonnettes ont dû être enterrés ».

Annexe 1 : la Tranchée des Baïonnettes, dans le livre de Jacques Péricard : Verdun, histoire des combats que se sont livrés de 1914 à 1918 sur les deux rives de la Meuse, pages 272 à 274 :

On a pu lire ci-dessus un court résumé des combats livrés les 11 et 12 juin 1916 par le 137ème. Ces combats étant entrés désormais dans l'Histoire, il y a lieu d'en préciser les physionomies davantage.

Nous avons, pour nous conduire à travers le labyrinthe, deux guides, dont l'un (le lieutenant mitrailleur Gaudry) se battait à l'extrême gauche du secteur tenu par le 1er bataillon du 137ème ; et l'autre (le lieutenant abbé Polimann) se battait à l'extrême droite. Nous aurons ainsi un aperçu complet de ces combats.

Le lieutenant mitrailleur René Gaudy, qui défendait un élément de tranchée sur la gauche du 1er bataillon du 137ème, rapporte une découverte saisissante faite par lui-même, moins de vingt-quatre heures environ après cette fin ce nuit où le colonel Bouvard croit pourvoir situer l'enterrement des martyrs de la « *tranchée* ». Il écrit : *« 10 au 12 juin 1916 : Paul Denef, admirable officier supérieur aussi distingué que brave, commande le 1er bataillon ; son adjoint est le capitaine Blandin, la veille encore dans la coloniale. Lambert, jeune Saint-Cyrien, toujours plein d'entrain, qui n'a pas lâché le bataillon depuis le début de la campagne, déjà capitaine et chevalier de la Légion d'honneur, commande la 1ère compagnie, secondé par les lieutenants Menoret et Caillon. Le capitaine de réserve Blanchet, officier de valeur, commande la 2ème ; avec lui sont les braves lieutenant Gaëtan de Kassin de Kaëulis et Coste. L'abbé Grenier, lieutenant d'une rare autorité, même la 3ème avec les lieutenants Chaigneau et Yver de la Bruchellerie. La 4ème est encadrée par les lieutenants Foucher et Polimann (aujourd'hui chanoine à Bar-le-Duc). Les lieutenants Conte, Debroize et Gaudry commandent la compagnie de mitrailleuses. Le père Pageot, aumônière du bataillon, répand la bonne parole et les encouragements, toujours présent là où sa présence est nécessaire.*

Le 11 au soir, dimanche de la Pentecôte, les 2ème, 3ème et 4ème compagnies sont en première ligne, à la cote 321, entre le village de Bras et la ferme de Thiaumont, à l'ouest de Fleury.

Un peloton de mitrailleurs avec Debroize est incorporé à la 4ème compagnie e, M1, m2, M3, tandis que la 3ème section, avec l'adjudant Alliaume, sous-officier animé du plus grand sang-froid, secondé du brave sergent Prieur et d'excellents soldats, est incorporée à la compagnie Blanchet (M4 et M5) ; ils se feront tuer et disparaîtrons héroïquement avec les 3ème et 4ème compagnies, après que l'admirable abbé Grenier leur aura donné à tous l'absolution, se faisant tous massacrer sur place, attaqués par trois fois au cours de ce lundi de Pentecôte par une vague toujours déferlante d'assaillants dont le mordant n'avait d'idéal que le courage des défenseurs.

Comment rappeler ici ce bombardement du 12 juin, le lieutenant Conte écrivant des ordres sous un abri de terre qui s'effondre au moment même où il l'évacue, mes servants et mes pièces disparaissant sous des avalanches ? Par trois fis, je suis enseveli et la terre remuant autour de moi m'indique des hommes enterrés qui étouffent. De nos mains, nous fouillons le sol, nous exhumant mutuellement. Hélas, nos mitrailleuses, des Saint-Etienne, armes précises de stand, mais bien compliquées sur un champ de bataille bouleversé, étaient dans un état pitoyable, la boue et les poussières en ayant eu raison.

Nous avions conscience que la grenade seule pouvait nous sauver après qu'au cours de la nuit, à tâtons dans des trous d'obus, nous eûmes remis en état nos pièces si fragiles.

Vers minuit, je descendais au P.C. du chef de bataillon avec l'espoir de pouvoir en faire ramener quelques caisses de grenades ; hélas, il m'y fut dit que les barrages coupant tout ravitaillement, rien de ce qui était demandé au P.C. du colonel ne parvenait au bataillon.

C'est en descendant vers ce P.C. que j'empruntai la ligne 1bis, où se tenait en réserve la 1ère compagnie : ses soldats debout étaient tous accoudés au parapet, veillant, le fusil près d'eux, baïonnette au canon ; l'un d'eux, assis au milieu du boyau retint mon attention car je l'avais interpellé et il n'avait pas bronché ; sautant pardessus lui (il me tournait le dos), ma capote resta retenus à son casque. J'eus alors la sensation qu'il était raidi par la mort. Je l'interpellai à nouveau ; il ne répondit pas.

Les autres, debout, ne font aucun geste, ne parlent pas. J'en secoue quelques-uns ; je leur parle. Il sont tous raidis, morts dans l'attitude du combattant, plus de cinquante ainsi. Je crois vivre un cauchemar et, arrivé au P.C. je dis à Lambert ce que j'ai vu. Je le sais, me di-il.

De quoi étaient-ils morts ? Asphyxiés sans doute ou violemment commotionnés par une explosion. En tout cas, ils n'avaient aucune trace d'hémorragie apparente. Le pli de terrain où se trouvait leur tranchée était moins élevée que l'emplacement du P.C. et celui de ma position. Il faut admettre que la mort avait été instantanée et foudroyante.

A 4 heures, je reçois un renfort du 410ème R.I. autant qu'il m'en souvienne : six mitrailleuses, que je dispose en direction di ravin de la Dame afin de le prendre d'enfilade, flanquant ainsi notre ligne ainsi que M6 et M7 puisque nous sommes en flèche. Des renforts sont venus remplacer la compagnie Lambert dont j'ai constaté l'anéantissement.

La première attaque allemande ne tarde pas à se déclencher. Le champ de bataille semble un désert où one voit homme qui vive et il faut observer avec beaucoup d'attention, car c'est de trou en trou que les assaillants avancent.

Les mitrailleuses crépitent, les grenades éclatent, l'attaque paraît générale sur le front et les barrages, déclenchés de part et d'autres, labourent le sol déjà trop meuble. Tourbillons de fumée, tourbillons de poussière…. Pieux, pierres, membres humains, lambeaux de cadavres voltigent dans l'espace. C'est un spectacle apocalyptique que donne la fièvre, qui rend la gorge sèche. L'odorat s'emplit d'odeurs nauséabondes, la peau brûle.

Les Allemands sont refoulés ; ils reviennent bientôt ainsi qu'une troisième fois, ramenés à leur bas de départ.

La 3ème compagnie (abbé Grenier, lieutenant) a eu à subir le maximum d'efforts ; elle a perdu tous ses officiers, tous ces sous-officiers et probablement tous ces hommes, de même que la compagnie Lambert ; je ne crois pas qu'à l'appel des noms, il y en ait un seul qui, aujourd'hui, répondrait présent.

La 4ème compagnie n'a pas cédé et a été un îlot de résistance pendant au moins deux jours. Polimann et Debroize sont encore vivants ; ils n'ont été pris qu'après avoir équipé toutes leurs ressources. Cette compagnie était en flèche, sans liaison à droite. La 2ème compagnie (Blanchet) à l'ouest était étayée à gauche par le 93ème et en liaison immédiate avec lui ; elle a résisté sur place, ne perdant pas de terrain ; de Kaëulis s'est élancé pour une contre-attaque au cours de laquelle il a trouvé une mort héroïque. Il a sauvé ainsi la position en surprenant l'ennemi.

Ne descendirent des lignes, après ces tragiques journées, que quelques éclopés couverts ce boue, dans un état si pitoyable que l'on eut dit des cadavres ambulants.

Parmi les morts : le commandant Denef, le capitaine Blandin, les lieutenants Grenier et Yver, Gaëtan de Kassin de Kaëulis.

Parmi les disparus : Lambert, Blanchet, Fouchet, Conte, Menoret, Caillon, Costes, Chaigneau, Debroize et le père Pageot.

(Lieutenant René Gaudry, 137ème R.I.)

Ce récit, d'une parfaite sincérité nul n'en peut douter, laisse inexpliqué l'enfouissement ultérieur des hommes avec leurs armes laissées debout ; enfouissement d'où procède uniquement, nous y insistons, la légende pathétique de la Tranchée des Baïonnettes!

Car même en acceptant cette thèse d'une compagnie d'infanterie (ou ce qu'il en reste) tout entière pétrifiée debout, « *tous accoudés au parapet, veillant….. dans l'attitude du combattant* », on ne peut concevoir, et le récit du lieutenant Gaudry le dément formellement lui-même que le phénomène responsable de cette mort collective et instantanée, sans blessures apparentes, ait déterminé l'enfouissement simultané des hommes avec leurs fusils laissés soigneusement debout !

Au surplus nous hésitons, en nous excusant, à admettre ce chiffre de « *plus de cinquante* » morts ainsi trouvés, intacts en somme, par le coureur hagard qu'était alors le lieutenant Gaudry. Nous savons en effet qu'un seul gros obus, éclatant à très courte distance, peut tuer un petit groupe d'hommes, sans leur infliger de lésions apparentes, par le seul mécanisme chimique ou physique de l'empoisonnement par l'oxyde de carbone ou de la rupture de la moelle épinière et des vaisseaux du cœur. Mais nous ne parvenons pas à croire à la possibilité d'un tel « *accident* » à l'échelle de deux sections d'infanterie établies en éventail sur une position, - le lieutenant Gaudry le dit bien,- de « *réserve* ». Quant à l'hypothèse dernière d'un empoisonnement-éclair et collectif par obus toxiques, nous ne pouvons la retenir davantage, parce que d'une part nul compte rendu laissé par les survivants du 137ème n'a mentionné une concentration massive d'obus à gaz au cours des combats de Thiaumont les 11, 12 et 13 juin, et que d'autre part l'effet de ces obus, si diabolique que fut la nature de leur charge, n'était pas foudroyant…. Ils n'eussent pas laissés tous ces morts debout!

Nous pensons donc que le lieutenant Gaudry, témoin probe et hautement respectable, mais combattant enfiévré, a laissé son imagination nocturne grossir inconsciemment le chiffre des morts ainsi pétrifiés dans leur attitude veille…….

Quant au fond de l'histoire, nous voulons dire l'alignement des fusils debout contre le parapet, le colonel Marcal, annaliste toujours impassible, en suggère cette prudente explication : « *Que s'est-il passé après le départ des survivants ? Le fait est que, de longs mois après, on a retrouvé la tranchée comblée et une trentaine de baïonnettes qui émargeaient du sol. Il est probable que les Allemands se sont contentés de rejeter de la terre sur les nombreux cadavres français qui remplissaient la tranchée et qu'ils n'ont pas touché aux fusils restés appuyés contre la paroi de la tranchée* ».

Jacques Péricard, qui semblerait disposé de son coté, dans sa foi profonde de croyant, à envisager ont ne sait quelle touchante explication mythique, n'en porte pas moins, avec l'honnêteté qui ne le quitte jamais : « *Contrairement à certaines hypothèses, de bonne foi celle-là, la Tranchée des Baïonnettes est bien celle qu'occupaient les soldats du 137ème en juin 1916 et les cadavres qu'elle renferme sont bien les cadavres de soldats de ce régiment, non des cadavres quelconques ramassés aux alentours. En janvier 1919, le 137ème se trouvant dans le secteur de Verdun, le colonel Collet, qui commandait alors ce régiment, fit faire des recherches aux lieux où s'était battu le régiment. On découvrir une ligne de fusils qui jalonnaient l'ancienne tranchée et émergeaient de l'herbe drue ; les fouilles permirent de reconnaitre que les fusils appartenait bien à des hommes du 137ème. Le colonel ordonna une prise d'armes pour rendre les honneurs aux anciens du régiment, et par ses soins, on éleva à leur mémoire un petit monument en bois. C'est ce monument en bois qui devait bientôt céder la place au monument actuel*

Les fusils découverts par le colonel Collet ne portaient pas de baïonnettes. Y avait-il, sur un autre point de la tranchée des fusils avec leur baïonnette, où les baïonnettes actuelles ont-elles été ajoutées après coup? Nous l'ignorons. Mais que la tranchée en question doive être appelée Tranchée des fusils, premier nom que lui donnèrent les journaux et l'Illustration notamment, plutôt que Tranchée des Baïonnettes, voilà qui laisse intact le fond de la question.

La fin de la 3ème Compagnie :

Ces respectables rêveries ne font au demeurant qu'exalter le sacrifice du poilu, dont on ne soulignera jamais assez l'abnégation. Un beau récit nous a été laissé du calvaire vécu par les martyrs de la Tranchée des Baïonnettes avant leur crucifixion par les obus, les bales et les grenades ; il est du chanoine Polimann, alors lieutenant au 137ème, et qui commandait précisément la compagnie où combattaient ces héros anonymes…. Dans les allées et venues d'un combat prolongé, et qui se déroula en partie, on le verra, au sein d'un nuage de poussière, d'obus fumigènes et à gaz dont le jour était obscurci, le lieutenant n'assista pas directement au trépas des soldats de l'immortelle tranchée, il ne mentionne celui-ci que de façon en quelque sorte discontinue et indirecte ; et ne prend pas la peine de s'arrêter aux arguties qu'on a développés depuis. Mais le mystère que ce récit laisse planer sur les circonstances mêmes de la mort des pauvres gars, est bien conforme aux nécessités en quelque sorte morales de la légende. La disparition sanglante des héros de la Tranchée des Baïonnettes évoque celle d'Empédocle, dévoré par l'Etna, et dont on ne retrouvera qu'une sandale de bronze au bord du cratère….

Pour l'intelligence du récit, précisons que l'attaque de l'infanterie allemande sur le front tenu par le 1er bataillons du 137ème R.I., se trouva dépasser, dans le désordre du combat, la « *tranchée* » par sa gauche et par sa droite. Les Allemands auraient littéralement « *sauté* » au dessus, « *sans s'occuper des défenseurs* ». La fumée et les explosions pouvaient justifier une confusion de cette sorte. Notons que le colonel Marchal est en désaccord sur ce point avec son collègue Bouvard et avec le lieutenant Polimann, car il date l'attaque allemande du 10 juin au matin et non plus du 121. Comme il est difficile d'écrire l'Histoire !

De toute façon les Allemands comprenant qu'ils avaient laissé derrière leur vague d'assaut un îlot de résistance, en entamèrent aussitôt le siège, lequel dura vingt-quatre heures au cours desquelles Polimann et ses hommes consommèrent leurs dernières munitions. Ils ne furent pris que mourant de soif et les mains vides de grenades…

La 3ème compagnie quitta les lignes prisonnière, en laissant sur place ses nombreux morts, parmi lesquels les héros de « *la Tranchée des Baïonnettes* ».

Témoignage de l'abbé Lucien Polimann

« Le 137ème d'infanterie (recrutement de Vendéens et de Bretons, dont la garnison est à Fontenay-le-Comte) occupait le 11 juin, le bord sud du ravin de la Dame (surnommé le Ravin de la Mort), entre la ferme de Thiaumont et le bois de Nawé. Un bombardement de Verdun particulièrement violent fait subir aux deux bataillons de ligne des pertes énormes.

Installés dans des trous d'obus vaguement organisés, nous avions tous la même consigne très simple et très nette : « Résister sur place ». Plusieurs Allemands s'étaient déjà rendus, annonçant l'attaque prochaine.

Ce jour de la Pentecôte, 11 juin 1916, le 137ème avait en première ligne deux bataillons soutenus par deux compagnies de mitrailleuses ; j'étais avec ma section, à quelques mètres seulement de la ferme de Thiaumont, à droite du régiment et en pointe avancée : poste d'honneur, m'avait dit mon commandant. Installés dans des trous d'obus vaguement organisés, nous avions tous la même consigne très simple et très nette : « Résister sur place ».

Dès le point du jour, le bombardement commença, précis et terrible : la terre tremblait, s'entrouvrait comme un volcan, car chaque obus creusait son entonnoir et projetait dans le ciel de grosses pierres qui retombaient en une grêle meurtrière.

A la 3ème Compagnie :

Vers 5 heures du soir, tandis que le bombardement se poursuivait sans arrêt, j'appris que mon confrère et ami, le lieutenant Grenier, vicaire à Bernay, venait d'être enterré avec un de ses sous-lieutenants et une partie de ses agents de liaison. C'était le commencement de l'enlisement ; la tranchée se refermait, mais les hommes restaient debout, dans l'attitude du soldat qui veille, défendant dans la mort la portion du sol qu'ils avaient mission de garder.

Pressentant sa mort prochaine, ce pauvre abbé en avait fait part à ses subordonnés quelques minutes auparavant : « Mes amis, leur avait-il dit, il est impossible désormais que nous sortions d'ici, faites tous votre acte de contrition, je vous donne l'absolution ».

Ils étaient purs, ils étaient prêts et u, une fois encore, pris le sang du juste qui devait être la rançon de la France. C'est alors que je fus désigné par mon colonel pour prendre le commandement de la 3ème compagnie qui possédait encore comme gradés un sous-lieutenant, un adjudant et un aspirant, lequel d'ailleurs, avec sa section, venait d'être détaché à la compagnie qui se trouvait à ma gauche.

Quitter mes hommes à ce moment critique et prendre le commandement de soldats sur je connaissais à peine me fut extrêmement pénible, mais l'ordre étant formel ne n'avais qu'à obéir.

Avec la nuit qui allait bientôt tomber, le bombardement devint alors moins intense. Je mis aussitôt à profit ce moment d'accalmie relative pour réorganiser ma compagnie.

L'ennemi voulant chercher les brèches ébauchées dans nos lignes par son bombardement, déclencha plusieurs petites attaques.

Le bombardement, atténué vers minuit, reprit vers 3 heures du matin avec une violence inouïe. Un prisonnier que je fis à ce moment me certifia que nous étions en présence de forces considérables, prêtes à l'attaque, mais il ne pouvait nous renseigner sur l'heure de cette attaque qui, cependant, ne devait pas tarder, car des troupes ne restent jamais longtemps massées dans les tranchées de départ, en raison des pertes qu'elles peuvent subir.

Vers 5 heures du matin, l'artillerie ennemie, en des feux concentrés, joignit à sa mitraille la fumée et les gaz au point d'obscurcir la lumière du jour naissant. C'est à peine si nous voyons à dix pas, tellement la fumée était épaisse, mais tous les hommes étaient aux créneaux et j'avais près de moi trois mitrailleuses prêtes à fonctionner.

L'attaque :

À cinq heures et demie, un de mes hommes cria : « Mon lieutenant, v'là les Fritz ! » Je regarde sans rien voir; néanmoins, je commande aux mitrailleuses d'ouvrir le feu et à toute ma compagnie, je donne l'absolution ; lentement, je fais mettre les baïonnettes au canon, préparer les grenades et recommande à chacun de mes hommes d'ouvrir l'œil. Mais impossible de percer ce rideau opaque de fumée et de brume et cependant, malgré la fumée, nos mitrailleuses font du bon travail. La première vague d'assaut est fauchée, et c'est à peine si quelques Bavarois peuvent approcher de nos tranchées d'ailleurs pour ne plus repartir, car mes grenadiers qui firent merveille leur prouvèrent qu'il était très imprudent de se promener en ces parages.

Pendant ce premier combat décisif pour nous, je ne perdis que quelques hommes.

Je croyais à l'échec général de l'attaque ennemie, mais bientôt, la fumée étant dissipée, il me semble voir, asse loin derrière moi, des lignes de tirailleurs qu'il était difficile d'identifier. La pensée horrible que nous pouvions être tournés me vint aussitôt à l'esprit et je fus confirmé dans cette opinion, car un de mes sergents blessé, parti pour se faire panser au poste de secours, venait de rencontrer près du poste de commandement un Boche qu'il avait abattu. Un obus enterra une de nos mitrailleuses, des vagues ennemies se dirigèrent vers nous.

L'artillerie française qui, longtemps, nous avait paru muette, commença à se montrer active et les obus pleuvaient dru autour de nous. Ce tir, tout d'abord accueilli avec enthousiasme, car il faisait merveille, allait cependant nous causer de lourds pertes, car un obus de 155, tombé à quelques mètres de moi, ensevelissait mon dernier lieutenant avec une dizaine d'hommes de sa section.

Pour la deuxième fois, la tranchée s'était refermée.

A ce moment critique, personne ne perdit son sang-froid ; la mitrailleuse déterrée, démontée, nettoyée, était, en quelques minutes après, en état de fonctionner à nouveau ; deux tireurs d'occasion s'en chargèrent… Tut ceci n'était que l début de l'attaque, pour nous du moins, car les survivants des huit compagnies placées à ma gauche venaient d'être faits prisonniers. Pendant ce dur combat, de nombreux officiers avaient trouvé la mort.

Vers 7 heures du matin, une deuxième attaque se déclencha afin de briser notre résistance désespérée car la 4ème compagnie tenait toujours à ma droite et je restais en étroite liaison avec elle. Cette fois, la fumée était dissipée. La ligne grise des tirailleurs ennemis descendait du fort de Douaumont, débordant notre droite non protégée ; c'était la même manœuvre que deux heures plus tôt ; mes braves allaient manœuvrer tout aussi bien. A peine quelques ennemis purent-ils aborder notre ligne ce qui donna une nouvelle occasion à nos grenadiers de monter leur adresse ; c'en était fait de la deuxième vague d'assaut. Quelques fuyards purent avec peine rejoindre leur tranchée de départ.

Environ trois heures plus tard, nous allions encore subir une nouvelle attaque, celle-là devait être plus acharnée que les deux précédentes et nous coûta plus de pertes.

Avec un ordre admirable et avec le calme que peut avoir une troupe à la manœuvre, la troisième vague déferlait des mêmes crêtes que les précédentes. Paraissant insensibles à la mort qui frappait au milieu d'eux, les Bavarois progressaient méthodiquement de trou d'obus en trou d'obus. Arrivés à une centaine de mètres de nous, ils se regroupèrent et usèrent de leurs fusils pour continuer leur progression – ce tir, d'ailleurs bien ajusté, me tua encore plusieurs hommes – ils purent ainsi gagner une soixantaine de mètres et se trouvaient de la sorte à bonne distance pour nous attaquer à la grenade. La lutte devint des plus dures, mais se termina à notre avantage, nos grenadiers se trouvant en pleine possession de leurs forces pour lancer leurs grenades. La panique se mit alors dans les rangs ennemis, mais nos hommes à genoux sur le terrain purent encore admirer la justesse de leur tir, chaque coup faisait faire la pirouette à son homme et l'artillerie française poursuivait les quelques derniers mal abrités dans leurs tranchée de départ.

Ces trois vagues venaient du nord : une quatrième surgit venant de l'ouest; mais à peine sortie de sa tranchée, qui se trouvait à environ quatre-vingts mètres, elle fut prise de flanc par une de nos mitrailleuses qui fit des prouesses à elle seule.

Nous restâmes donc maîtres du terrain, nous étions vainqueurs, et cependant malgré notre succès, nous restions isolés, emprisonnés dans un cercle de fer qui, d'heure en heure, allait se resserrer. L'ennemi, d'autre part, avait pris nos premières positions et il était loin sur le chemin de Verdun. Nous le voyions au loin s'organiser et s'installer par petits groupes ; il était par conséquent désormais impossible de nous ravitailler en munitions ; or, nous n'avions plus que quelques grenades (seize, je crois) ramassées un peu partout; les cartouches des morts avaient déjà été rassemblées et les mitrailleuses disposaient à peine de deux ou trois cents coups, chacune.

Vers midi, survint une accalmie, j'en profitai pour faire nettoyer les armes maintes fois graissées dans la matinée; nous partageâmes ensuite les quelques vivres qui nous restaient. Boire, il n'en était plus question, car les rares bidons encore garnis avaient été vidés durant la matinée. Je voulus à de moment me rendre compte de mes pertes, elles étaient accablantes. Sur trois sections, il me restait vingt-cinq hommes ; mon adjudant, dernier chef de section survivant, venait d'être tué près de moi tandis qu'ensemble nous dirigions le feu sur la dernière attaque: une balle l'avait frappé en pleine tête et sa cervelle avait jailli sur moi.

L'isolement :

Pendant ce court répit, nos yeux et nos cœurs se tournaient vers les lignes françaises, car on nous avait dit de tenir coûte que coûte et attendre la contre-attaque. Nous tenions. La contre-attaque allait-elle venir ? J'essayais de faire des signaux avec le seul fanion de signalisation qui me restait et mon petit fanion du Sacré-Cœur que j'avais attaché à une baguette de lance-fusées. Ces signaux, renouvelés très souvent, durent être aperçus par un biplan qui survolait nos lignes et qui lança une fusée signifiant : « Compris ». Je fis également des signaux à l'aide d'une lanterne de signalisation, mais le faisceau lumineux était trop faible pendant la journée.

De mon poste d'observation sommairement installé, j'interrogeais l'horizon, cherchant dans le lointain les sauveurs que nous attendions toujours. Vers deux heures, autre histoire, voilà que quelques individus avec des appareils à liquide enflammés sur le dos, sortirent de leurs tranchées à environ 80 mètres de moi. Ils étaient vus, cela suffisait, un sergent et quelques grenadiers se chargèrent de régler leur compte et ce ne fut pas long.

La situation, malgré tout, devenait de plus en plus critique : des mitrailleuses ennemies balayaient nos tranchées, tout mouvement étant aperçu ; je recommandai donc à mes hommes les plus grandes précautions, chaque

vie étant précieuse ; j'eus cependant encore près de moi un mitrailleur frappé mortellement car le coin que j'occupais était particulièrement visé, les Allemands apercevant mes signaux optiques ; mais je devais à tout prix m'efforcer d'établir la liaison avec l'arrière.

Nous eûmes à subir, vers 6 heures, l'attaque d'une forte patrouille ennemie, mais elle fit demi-tour avant d'arriver jusqu'à nous, et ce fut tout ; cependant, ces quelques heures nous parurent beaucoup plus longues que les heures du combat du matin.

La nuit tombée, je recommençai mes signaux lumineux dans plusieurs directions pour demander du secours. Chaque faisceau de lumière était invariablement salué d'une balle qui s'efforçait, mais en vain, d'atteindre la lanterne et l'opérateur. Vers 10 heures du soir la pluie se mit à tomber. Fatigués, le vendre creux, mas hommes veillaient cependant ; j'avais permis à quelques-uns de dormir ; les moins grièvement blessés étaient blottis dans un coin de tranchée et poussaient parfois des gémissements à fendre l'âme. Nous envisageâmes la possibilité de regagner les lignes françaises, mais n'était-ce pas contre les ordres reçus qui nous demandaient de tenir sur place ? Nous n'eûmes d'ailleurs pas le loisir de discuter longuement ce projet que nos camarades jugeaient chimérique car l'ennemi, sans sa lasser, multiplia à partir de ce moment ses petites attaques.

Aucune ne réussit, et, un par un, nous arrivâmes même à faire une douzaine de prisonniers ; j'aurais pu peut-être en faire davantage, mais j'avais donné à mes hommes des ordres extrêmement sévères, un trop grand nombre de prisonniers pouvant devenir dangereux. J'interrogeai tous ces Allemands successivement et je les gardai assez près de moi, surveillés par deux poilus. Le reste de la nuit se passa sans incident d'aucun genre.

Mais à la pointe du jour, nous aperçûmes de minces colonnes ennemies venant des premières lignes et regagnant le fort de Douaumont ; nos mitrailleuses, malheureusement, à ce moment, ne pouvaient plus que bégayer faute de munitions ; je demandai alors, par signaux le tir de l'artillerie. Long à venir, ce tir dut cependant être efficace et atteindre une colonne de Bavarois non encore rentrés dans le fort

Plus de munitions !

Pendant ce temps, mes hommes et moi, nous faisions le coup de feu sur des isolés, mais bientôt j'eus conscience que notre perte était imminente. « Mon lieutenant, me dirent mes hommes, plus que huit cartouches, plus que cinq, plus qu'une », me dit mon ordonnance. Et surtout, plus de grenades, de ces grenades qui, jusque-là, avaient été notre sauvegarde et la contre-attaque que nous attendions n'arrivait toujours pas. Nos frères allaient-ils donc nous abandonner ?

Je me rendais compte, d'autre part, que je touchais à la limite de la résistance de mes hommes malgré leur héroïsme. Avec mes camarades de la 4ème compagnie, j'envisageai la gravité de la situation et ; en commun, nous décidions de ne nous débarrasser tout d'abords des mitrailleuses, désormais inutiles vu le manque de munition ; démontées aussitôt, les différentes parties furent dispersées dans les trous d'obus environnants.

Après cette opération qui me fut pénible, j'exhortai mes hommes à persévérer dans le courage et la patience, nos camarades pouvant encore tenter de nous sauver. Mais malgré tout, combien furent pénibles pour nous, ces heures d'attente ! La faim, la soif qui se faisaient pressantes ne comptaient plus ; les plaintes de nos blessés, la vue de tous nos camarades tombés (et il étaient nombreux, j'en avais trois pour compagnons) ne faisaient qu'augmenter en nous, le désir d'une résistance acharnée afin de chasser ce spectre hideux de la captivité, spectre qui se dressait menaçant et qui allait se pencher sur nous, car nos armes muettes indiquaient suffisamment aux Allemands qu'ils allaient pouvoir se préparer des lauriers très faciles, en capturant des hommes sans munitions et privés de toute nourriture.

L'heure de l'humiliation et de la souffrance sonna dans la matinée du 13 juin 1916 pour les quelques survivants de la 3ème et de la 4ème compagnie du 137ème, heure néfaste que je voudrais à jamais chasser de mon souvenir, mais heure de gloire quand même, car passant une dernière fois devant ceux qui restaient l''arme à la main, glorieusement alignés dans la mort, je pouvais dire en regardant la France : « Mère, tout est perdu, fors l'honneur ! ».

Prisonniers, nous laissions dans la tranchée nos morts et nos armes ; nos morts, l'arme à la main comme à l'heure de l'attaque continuaient à monter la garde, leurs armes appuyées contre le parapet jalonnaient la ligne. Et le silence se fit jusqu'en 1918.

La Providence ne permit cependant pas qu'un tel sacrifice demeurât inconnu. Après l'Armistice, des exhumations furent faites dans ce secteur, d'où émergeaient des baïonnettes et des fusils, et on put retrouver les vaillants du 137ème couchés, leur fusil dans la main. L'histoire était trop belle pour ne pas devenir légendaire et cette tranchée qui avait vu le magnanime sacrifié de nos vaillants camarades s'appelé désormais « la Tranchée des Baïonnettes ».

(Lucien Polimann (ou le chanoine Polimann) est un clerc et un homme politique meusien de droite, puis d'extrême droite, né le 19 novembre 1890 à Dainville-Bertheléville et mort le 8 février 1963 à Bar-le-Duc)

Un autre problème se pose : les hommes de la tranchée des Baïonnettes sont-ils enterrés de bout, comme le veut la légende, ou couchés comme le réclame la vraisemblance ?

La vraisemblance ? Elle n'a rien à voir ici. Rien ne fut impossible, rien n'est invraisemblable dans une guerre comme celle qui vient de sévir, où des millions d'hommes agissaient et étaient agis, ou, des milliards de possibilités mêlées, jaillissaient des faits devant lesquels l'imagination demeure confondue.

Plus près du sujet qui nous occupe, voici le témoignage du capitaine Raymond Hamelin du 70ème R.I. : *« Juin 1917 nous ramène à Verdun. Le 18, comme lieutenant commandant la 6ème compagnie, j'occupe le secteur d'Eix-Moulainville, puis, le 14 juillet, le secteur de Damloup (ouvrage de la Laufée). A mes risques et périls, j'ai la curiosité de visiter la plaine du côté du fort de Vaux. C'est une vision effrayante ; le terrain est complètement retourné, on ne rencontre que matériel, éclats d'obus, cadavres, là une chaussure avec un pied resté dedans, ailleurs un crâne, plus loin un tibia, une tranchée entière pleine de cadavres où les pointes des baïonnettes émergent seules, tranchée semblable à celle que l'on nous montre actuellement sur le terrain de Douaumont ».*

Aux deux thèses exposées ci-dessus, nous permette d'en ajouter une troisième.

L'imagination populaire a été frappée en se représentant des hommes debout, face à l'ennemi, en continuant, même morts, à monter la garde. Dépouillée de tout ornement, la simple vérité est plus belle encore. La résistance de ses soldats, entièrement encerclés dans les lignes allemandes, sans vivres, sans eau, qui repoussent vingt attaques, arrêtent plusieurs régiments, luttent jusqu'à la dernière grenade, jusqu'à la dernière balle, voilà ce qui doit enflammer l'imagination plus qu'un ensevelissement dû à un hasard aveugle.

Si l'on me demandait quels titres spéciaux possède la tranchée des Baïonnettes pour symboliser la ténacité française, je répondrais : pas plus de titres que n'importe quelle autre tranchée de Verdun, mais pas moins non plus. Si le monument n'existait pas, s'il était question, aujourd'hui seulement, de choisir l'emplacement où il dut d'élever un jour, on pourrait discuter des titres de telle ou telle partie du champ de bataille à cette gloire insigne. Mais le monument existe, il a déjà reçu les hommages, il a déjà vu les prières et les larmes des foules pèlerines ; nous pouvons l'honorer en toute tranquillité.

Des hommes sont enterrés debout, au cours d'un bombardement terrible, mais sans combattre ? La légende est respectée : ils ont droit à un monument.

Présentée de cette façon, la question comporte-t'elle encore quelque incertitude ?

Plusieurs hypothèses ont été écrites sur la "Tranchée des Baïonnettes", des plus exaltés aux plus réalistes.

Il y a la version officielle, que l'on a conservé dans nos mémoires, que l'on raconte dans nos écoles et aux "touristes". Des soldats attendant debout aux créneaux, prêts à partir à l'assaut sous un bombardement incroyable. Soudain, un gros obus tombe tout proche, une immense vague de terre se soulève et recouvre instantanément les pauvres soldats. Cette hypothèse est la plus séduisante, car elle cadre parfaitement avec les horreurs et la violence que l'on imagine des combats de Verdun. On sait de plus qu'il y a eu de nombreux enterrés vivant, et certains témoignages dignes de fois nous le prouvent.

Témoignage d'Emile HUET : "*En montant à l'attaque, j'ai vu des choses horribles ; des hommes d'un régiment qui était sur notre gauche, au nombre d'une compagnie environ, se trouvaient dans un bout de tranchée qui avait été épargné. Au moment où nous passions, le bombardement était épouvantable. Le tir de barrage est tombé juste sur cette tranchée et a recouvert tous les hommes qui étaient dedans. On pouvait voir la terre se soulever par l'effort de tous ces malheureux. J'ai toujours cette vision devant les yeux. "*

Témoignage de G. MARYBRASSE : "*Nous sommes dans une longue tranchée, pleine de morts ; une odeur affreuse monte de l'immense charnier. Soudain, le barrage boche se déclenche. Je vois des camarades, les yeux agrandis par l'épouvante, regarder vers le ciel, frappés de stupeur : Je regarde à mon tour, et je vois, retombant d'au moins 20 mètres, une pauvre chose inerte, bras et jambes ballantes, comme un pantin sans articulations qu'on aurait jeté d'un avion, d'un ballon. C'est un camarade qui a été soulevé comme une plume par le déplacement d'air d'un obus. Quelques minutes plus tard, un obus éclate si près de moi (1,50 m à peine) que je vois très nettement une boule de feu. Par miracle, je ne suis que légèrement blessé, et je vais dans un petit gourbi, à flanc de ravin pour y attendre la relève. Je partage l'étroit abri avec un autre blessé. Avec quelle joie je savoure la possibilité de pouvoir m'étendre enfin, chose inespérée depuis onze jours ! Mon camarade sur le dos, moi sur le côté, nous nous endormons. Tout à coup, un tir de barrage éclate tout près et un obus tombe juste au-dessus de nous, nous ensevelissant. Alors pour nous, le bombardement devient lointain, lointain… je me rends compte du tragique de la situation ; si personne ne vient à notre secours, nous sommes perdus. Le malheureux qui partage ma tombe est étouffé par la terre ; trois fois de suite, je l'entends faire rronn, rronn, rronn, puis c'est tout ; je devine qu'il est mort ; il n'a pas souffert longtemps.*

De tous mes efforts, j'essaie de me soulever, mais trois mètres de terre nous retiennent prisonniers ; par une habitude heureuse que j'avais toujours au front, j'ai toujours sur la tête mon casque avec jugulaire au menton ; la visière avant retient la terre et l'empêche de m'obstruer la bouche.

La tête rabattue sur la poitrine, respirant à peine, je garde néanmoins toute ma lucidité. Je me rends parfaitement compte que tout sera bientôt fini ; alors, comme un film de cinéma, toutes sortes de souvenirs se présentent à ma mémoire, mais surtout, je pense à ma mère, à la peine qui sera la sienne lorsqu'elle saura tout ; puis j'entrevois mon père et mon frère décédés que je vais revoir, mes frères et ma sœur qui pleureront aussi à cause de moi ; alors, avec calme, avec toute ma connaissance, du plus profond de mon cœur, je fais mon acte de contrition, demandant à Dieu d'abréger au plus tôt mon martyre ; puis, des minutes s'écoulent, qui n'étaient peut-être que des secondes, mais qui m'ont paru des heures interminables. Je sens que ma tête bourdonne ; des bruits de cloches semblent sonner très fort, puis plus rien. De nouveau, je reprends connaissance, et à ce moment, je me souviens m'être fait cette réflexion :

« Ce n'est pas si dur de mourir ».Combien de temps suis-je resté ici ? C'est flou, mais assez longtemps, au moins 25 minutes, je l'ai su après. Au déclenchement du barrage, tous les camarades se sont sauvés ; quand cela s'est calmé, ils reviennent. C'est alors que le sergent Sèle s'inquiète de moi. Sèle est un camarade qui a fait notre admiration pendant les journées de Verdun par son courage et son sang-froid. « Où est Marybrasse ? » demande-t-il. C'est alors qu'il s'aperçoit de l'éboulement ; il m'appelle : « Marybrasse, Marybrasse, es-tu là ? » Comme dans un rêve, je l'entends vaguement et ne puis répondre. Persuadé que je suis dessous, il ordonne à quelques hommes de piocher rapidement. J'entends des coups lointains qui se rapprochent ; je me dis : « Ils n'arriveront pas jusqu'à moi… » Enfin, j'entends plus distinctement les coups, j'entends même que l'on parle. Sèle dit à ses hommes : « Attention maintenant. » Je sens une main sur mon casque : « J'en tiens un ! » s'écrie Sèle, et alors, de ses mains, il me dégage vivement ma tête. Comment dire ce que j'ai ressenti à ce moment ?

Retrouver la vie au moment où je croyais bien la perdre, sentir l'air pur de la nuit… Tout cela m'a ranimé, je me sens sauvé, je pleure de joie. Je remercie mon sauveur, nous nous embrassons."

Mais il y a aussi d'autres versions qui ont été émises par des personnes connaissant parfaitement les conditions de combats de cette époque, pour les avoir vécues et s'y être intéressé après la guerre. Leurs versions s'écartent quelque peu de la version officielle, elles sont moins sensationnelles et tragiques mais méritent toutes fois que l'on s'y arrête.

La tranchée aurait été comblée volontairement plus tard, par des Français ou des Allemands, afin de recouvrir des cadavres en décomposition. Partant de cette idée, la suite n'est que formalité… le numéro du régiment... les circonstances exactes…

Jacques Péricard, après une étude sérieuse, pense pouvoir affirmé que se sont des hommes du 137ème R.I. qui sont enterrés dans la tranchée. Son témoignage est l'un des plus reconnu : " Contrairement à certaines hypothèses, de bonne foi celle-là, la Tranchée des Baïonnettes est bien celle qu'occupaient les soldats du 137ème en juin 1916 et les cadavres qu'elle renferme sont bien les cadavres de soldats de ce régiment, non des cadavres quelconques ramassés aux alentours. En janvier 1919, le 137ème se trouvant dans le secteur de Verdun, le colonel Collet, qui commandait alors ce régiment, fit faire des recherches aux lieux où s'était battu le régiment. On découvrit une ligne de fusils qui jalonnait l'ancienne tranchée et émergeaient de l'herbe drue ; les fouilles permirent de reconnaître que les fusils appartenaient bien à des hommes au 137ème RI.

Le colonel ordonna une prise d'armes pour rendre honneurs aux anciens du régiment, et par ses soins, on éleva à leur mémoire un petit monument en bois. C'est ce monument en bois qui devait bientôt céder la place au monument actuel.

Ensuite, que la tranchée est été marquée volontairement à l'aide de vielles baïonnettes trouvées sur le champ de bataille, afin de permettre une inhumation futur des corps. Où tout simplement, que les baïonnettes n'aient jamais existées ? La encore, plusieurs versions existent. Reprenons la suite du témoignage de Jacques Péricard : "Les fusils découverts par le colonel Collet ne portaient pas de baïonnettes. Y avait-il, sur un autre point de la tranchée, des fusils avec des baïonnettes, ou les baïonnettes actuelles ont-elles été ajoutées après coup ? Nous l'ignorons. Mais que la tranchée en question doive être appelée Tranchée des Fusils, premier nom que lui donnèrent les journaux et l'Illustration notamment, plutôt que Tranchée des Baïonnettes, voilà qui laisse intact le fond de la question."

Voici la version du colonel Marchal : "*Que s'est-il passé après le départ des survivants ? Le fait est que, de longs mois après, on a retrouvé la tranchée comblée et une trentaine de baïonnettes qui émergeaient du sol. Il est probable que les Allemands se sont contentés de rejeter de la terre sur les nombreux cadavres français qui remplissaient la tranchée et qu'ils n'ont pas touché aux fusils restés appuyés contre la paroi de la tranchée."*

Néanmoins, si l'on me demandait quels titres spéciaux possède la Tranchée des Baïonnettes, je répondrais : pas plus de titres que n'importe quelle autre tranchée de Verdun, mais pas moins non plus. Si ce monument, qui symbolise la ténacité française, n'existait pas, s'il était question, aujourd'hui seulement, de choisir l'emplacement où il dût s'élever un jour, on pourrait discuter des titres de telle ou telle partie du champ de bataille à cette gloire insigne. Car c'est tout le champ de bataille de Verdun qui a été le théâtre d'héroïsme inouï, de Vauquois à Calonne qu'il conviendrait de recouvrir d'un vaste monument, car tout ce champ de bataille n'est qu'une vaste Tranchée des

Baïonnettes. Mais le monument existe, il a déjà reçu les hommages, il a déjà vu les prières et les larmes des foules pèlerines ; nous pouvons l'honorer en toute tranquillité."

Voilà ce que Serge Barcellini écrivait à ce sujet dans la Revue « *Guerres Mondiales et Conflits Contemporains n° 182 de 1996, pages 79 à 80) : « Située au centre du champ de bataille, sur la commune de Douaumont, la Tranchée des baïonnettes est le premier monument structurant inauguré. Il est encore aujourd'hui le plus célèbre. Avec lui, histoire et légende se confondent dans une veste héroïque. A l'origine, un fait exact : la résistance, sous un terrible bombardement, du 10 au 12 juin 1916, de deux sections du 137ème régiment d'Infanterie dont la plupart des hommes périrent. Un fait, hélas, banal comme il s'en produit dans bien d'autres secteurs du champ de bataille. Cette tranchée fut d'abord connue sous le nom de Tranchée des fusils, soit que des fusils posés au bord de la tranchée, soient restés apparents malgré la terre remuée par le bombardement, soit qu'ils aient été placés là par des soldats pour signaler une sépulture collective faite à la hâte, comme on le vit dans d'autres secteurs. Sur ce fait incontestable, va se greffer une légende. En janvier 1919, le Colonel Collet du 137° RI vint visiter les lieux où avait combattu son unité en juin 1916.*

Il constata avec surprise que des fusils émergeaient du sol. Il décide de faire ériger un petit monument commémoratif. La presse s'empare de l'affaire et lui donne une dimension patriotique telle qu'elle émeut l'opinion et les pouvoirs publics. L'idée que des défenseurs de Verdun puissent reposer là, debout, l'arme à la main, face à l'ennemi, ensevelis vivants par le bombardement, enflamme les esprits impatients et satisfaits de trouver là matière à créer une mythologie de la Grande Guerre.

La Tranchée des fusils devient la Tranchée des baïonnettes. La différence est symboliquement essentielle : les soldats morts, alors qu'ils s'apprêtaient à attaquer la baïonnette au canon. En fait, la légende de la Tranchée des baïonnettes est un pieux mensonge. La baïonnette ne servait que très rarement et pour la seule attaque. Le 12 juin 19616, le 137ème RI était attaqué », il n'avait pas à mettre baïonnette au canon ».

"En janvier 1919, le colonel Collet, chef du 137ème R.I., un régiment vendéen de Fontenay-le-Comte, vint visiter les lieux où avait combattu l'unité en juin 1916, au sud du Bois Morchée. Il constata avec surprise que des fusils émergeaient du sol. Plus tard, à cet endroit, il fit ériger un petit monument commémoratif. La presse s'empara de cette affaire et elle lui donna une dimension patriotique telle qu'elle émut l'opinion et les Pouvoirs publics. L'idée que des défenseurs de Verdun pussent reposer là, debout, l'arme à la main, face à l'ennemi, ensevelis vivants par le bombardement, enflamma les esprits impatients et satisfaits de trouver là matière à créer une mythologie de la Grande Guerre. Dès que l'on passa à la réalisation sur le terrain du projet des Beaux-arts, donc avant le commencement des travaux, l'État-civil de la 6" région militaire fouilla systématiquement l'endroit, ôta les fusils, exhuma les corps découverts. Les morts identifiés furent enterrés dans le cimetière militaire de Fleury ou restitués à leur famille. Sept inconnus furent ré inhumés, couchés dans la « tranchée » et les fusils replacés en guise de décor mais il ne s'agissait plus des armes originales.

Le mot tranchée est entre guillemets car elle n'existait pas en tant que telle en juin 1916. C'était un sillon, tout au plus un boyau peu profond (sans parapet. sans abri, rien à voir avec une tranchée de 1915). Reliant des trous d'obus où il était hors de question que des combattants y aient attendu le choc ennemi debout mais plutôt recroquevillés ou allongés ! Ce sillon n'avait pas de nom puisqu'il s'agissait d'une position de défense improvisée au hasard du combat. Les journalistes d'après-guerre baptisèrent l'endroit « tranchée des fusils» puis « tranchée des baïonnettes». Le vocable baïonnette avait quelque chose de plus héroïque et de plus traditionnel. Cela supposait le corps à corps, évoquait l'arme blanche, si chers à Paul Déroulède ou à Botrel. Le chantre de rosalie, et coïncidait mieux avec le but recherché: faire du lieu un symbole patriotique, même au prix de l'invraisemblance et de la surenchère. Mais les opérations d'exhumation sur le site donnèrent lieu à des rapports du Service des sépultures militaires qui constata de visu à la faveur des fouilles que, nulle part dans la surface délimitée, on ne trouva de cadavres debout l'arme à la main. On les découvrait tous dans la position classique du cadavre couché. Constatations qui n'empêchèrent point les réalisateurs d'inscrire dans le béton, au fronton de l'entrée du monument "A la mémoire des soldats français qui dorment debout le fusil en main dans cette tranchée ..."

L'hypothèse admise la plus volontiers est que les Allemands jetèrent là des corps de Français, en plus de ceux des quelques défenseurs, les recouvrirent de terre, les enterrant avec des fusils dépassant du sol pour repérer ainsi cette sorte de fosse commune. C'était une pratique pas si rare que cela. Au Bois Sabot, en Champagne, il existait une fosse commune ainsi indiquée par des fusils sortant de terre, qui n'eut pas la notoriété de celle de Verdun. Une « Tranchée des baïonnettes » suffisait amplement pour alimenter la légende.

Extrait du dossier documentaire réalisé par le secrétariat d'Etat aux Anciens Combattants. Direction des Statuts et de l'information Historique 1985 : Responsable de la publication : Serge Barcellini.

Dans sa sécheresse, le rapport du général Bataille, chef supérieur de l'état-civil de la 6ème région militaire, le 3 août 1920, fixe définitivement la vérité : « *J'ai l'honneur de rendre compte que les exhumations sur le terrain sont terminées. Elles sont donné les résultats suivants* :

1° *Autour de la clôture et jusqu'à 50 mètres en moyenne de cette dernière : 14 corps dont 10 identifiés.*

2° Dans la tranchée même, ou plus exactement dans les trous d'obus : 7 hommes dont 4 identifiés. Les corps identifiés ont été ré-inhumés dans une rangée spéciale de Fleury. Les non-identifiés ont été ré inhumés sur place. Aucun des sept corps n'était debout ».

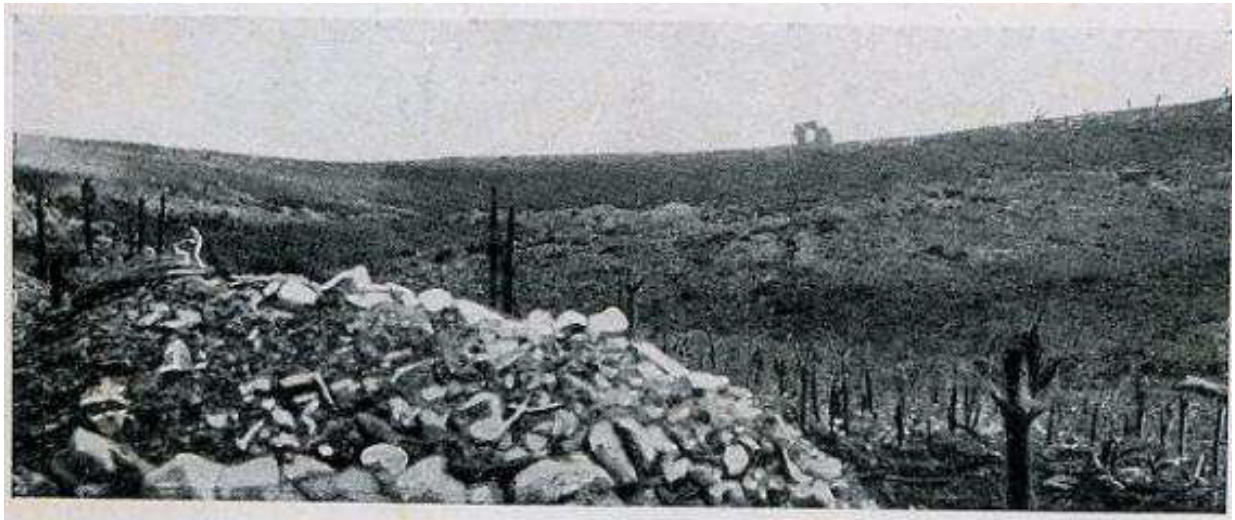
L'opinion publique n'était pas en capacité d'accepter cette trop banale vérité. La création d'un monument faut menée tambour battant. Un architecte des Beaux-arts, M. Ventre, le dessine ; un ferronnier E. Brandt, en réalise la porte ; un mécène américain, M.G.T. Rand, le finance. Le président de la République, Alexandre Millerand, préside la cérémonie d'inauguration le 8 décembre 1920.

Voici la version allemande de la fameuse tranchée. Cette position fut débordée et ensuite prise par des troupes bavaroises le 12 juin. Les survivants qui ont été fait prisonniers ont laissé leurs fusils debout dans la tranchée comme cela se faisait beaucoup lors de la capture de soldats. Ensuite les différents tirs d'artillerie ont dans les jours et semaines qui ont suivi, comblé petit à petit cette tranchée ou plutôt ces trous d'obus qui servaient de tranchées. Des recherches sont en cours dans les historiques allemands afin de savoir si on trouve des écrits relatant l'enterrement de soldats à cet endroit.

Face aux valeureux soldats des 93*ème* et 137*ème* régiments d'infanterie, les Allemands, outre leur artillerie, ont lancé les unités suivantes dans ce combat :

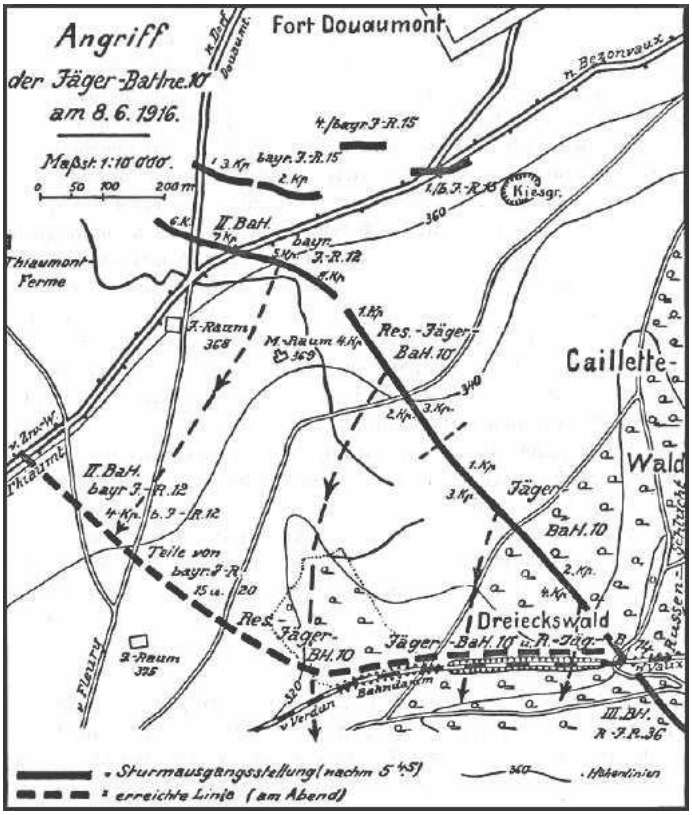
- La 1ère division Bavaroise d'infanterie avec les 1er et 2ème régiments d'infanterie Bavarois ;
- La 2ème division Bavaroise d'infanterie avec les 12ème et 20ème régiments d'infanterie ;
- Des éléments du bataillon d'assaut Rohr (3ème compagnie);
- La 19ème RD : division de réserve ;
- Deux bataillons de chasseurs bavarois font partie du 1er régiment de chasseurs bavarois (Corps alpin) ;
- Juste à l'est de la ferme de Thiaumont, il y a aussi des éléments du 2ème régiment de chasseurs (pas bavarois), également du Corps alpin ;
- 10ème compagnie du IIIe bataillon de pionniers de la garde prussienne (bataillon spécialisé dans l'emploi des lance-flammes) ;
- 270ème compagnie de lance-mines de montagne;
- 1ère compagnie de pionniers bavarois.

Voila les données que nous possédons aujourd'hui, je vous laisse vous faire votre propre opinion.

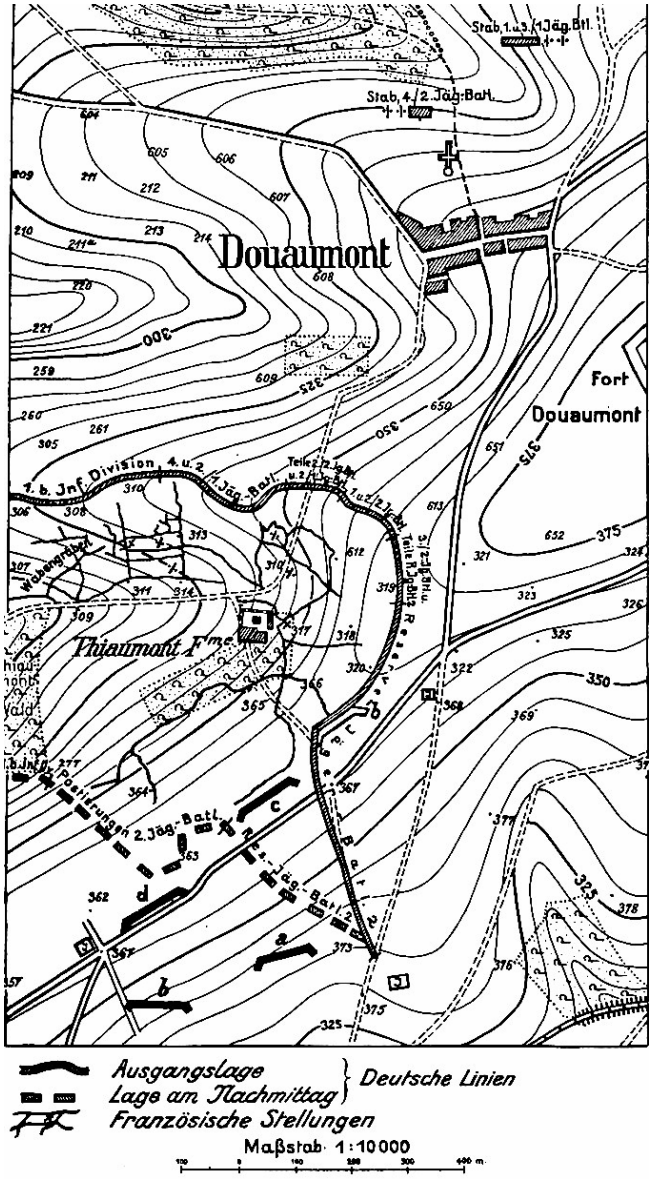


LES RUINES DE LA FERME DE THIAUMONT EN MAI 1916.

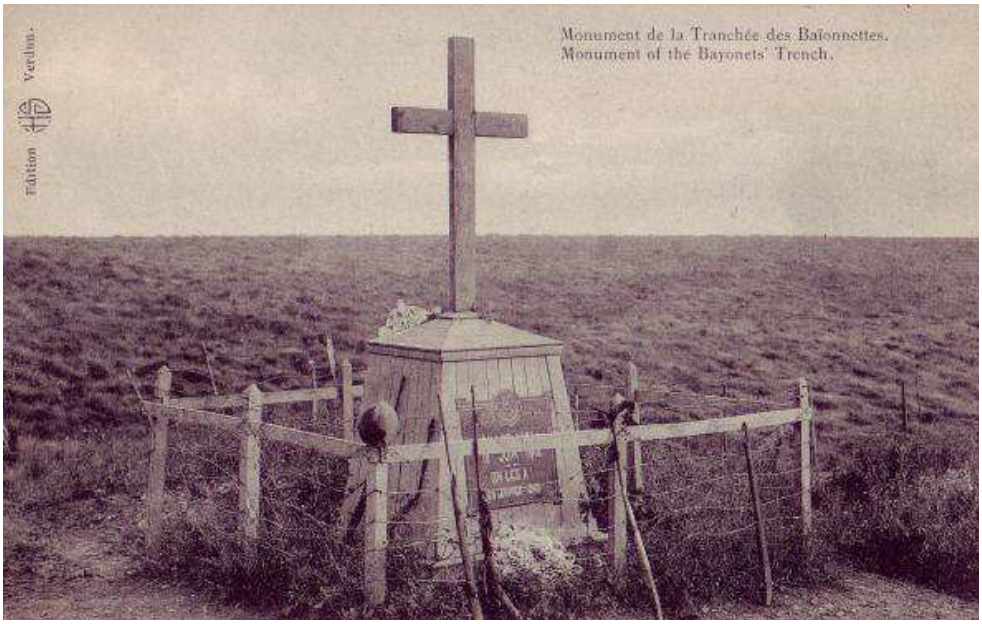
La ferme de Thiaumont, avant 1914 était un écart de la commune de Douaumont, village qui comptait 288 habitants. Entièrement rasé suite aux combats de 1916, il ne fut jamais reconstruit et fait partie de l'ensemble de la Zone Rouge de Verdun (zone non constructible et protégée).

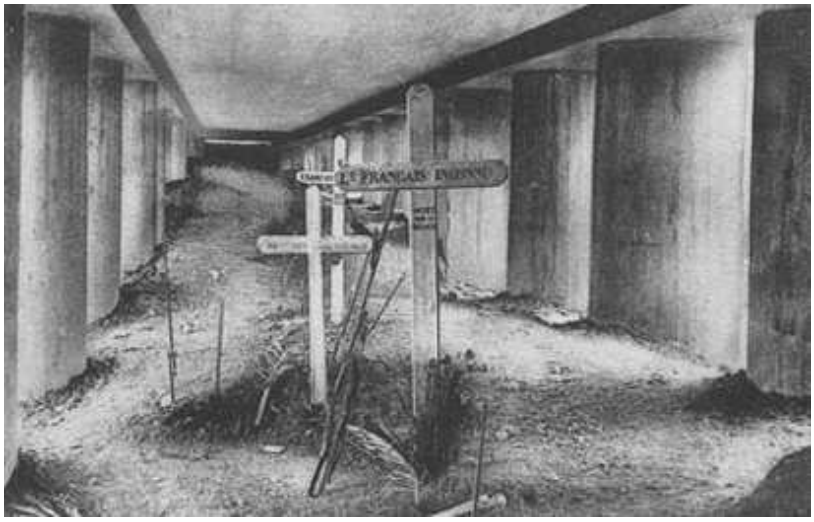


Attaque des bataillons de chasseurs du Corps Alpin allemand du 08 juin 1916



Ausganslage : position/disposition de départ
Lage am Machmittag: situation l'après-midi
Französische Stellungen : positions française





La Tranchée des Baïonnettes en 1920.

La Tranchée des Baïonnettes aujourd'hui.

Guide du champ de bataille : La tranchée des Baïonnettes (site Internet actuel)

Construit en 1919, grâce à un américain, **Monsieur Rand**, et inauguré en 1920, ce monument symbolise le sacrifice de tous les hommes morts, attendant un ordre et qui **n'ont pas de sépulture propre**. Il s'agit du plus ancien monument du champ de bataille.

JMO (Journal de Marche et Opérations du 137ème RI extraits 9 au 13juin 1916 à Verdun

9 juin

- La tête du Bataillon Gaugeat arrive au Bois des Vignes le 9 Juin, à 1h.30'
- Le Btn y est rassemblé à 2h.15'
- A 2h…, le Btn Mallet quitte la Citadelle pour aller occuper les Ouvrages du Bois Fleury Le Cdt Gaugeat reçoit du Gal cdt la 302e bde cet ordre : « *contre-attaque sur la ferme de Thiaumont, axe de direction : N.E.* »
- Le Cdt Gaugeat se met en liaison avec le Cdt Manceron cdt le Régt de première ligne qu'il doit dépasser sur la ligne : Ouvrage de Thiaumont – Abri 320, soit disant occupée et aux Btns de 1ère ligne, duquel il doit se relier aux abords de la ferme de Thiaumont.
- Le Cdt Manceron lui signale l'extrême difficulté de faire son opération en plein sur un terrain bouleversé par l'art. ennemie, très surveillé, et où tout mouvement aussitôt repéré déclenche le bombardement.
- Le Cdt Gaugeat détache une reconnaissance de grenadiers dans la direction de la ferme sous le commandement su s/Lt Bernardeau (blessé par balle au cours de cette opération)
- Cette reconnaissance orientée d'abord trop au N. est redressée sur la direction du N.E. par le chef de Btn et parvient jusqu'aux abords S. de la cote 360 où elle est reçue à coups de fusils.
- Elle rend compte que les abords S. de la ferme de Thiaumont et la cote 360 sont tenus par des éléments d'Infie ennemie. (6h.30 du matin)
- La 5e Cie reçoit l'ordre de se diriger du Bois des Vignes par le Ravin des Vignes sur la cote 360.
- Elle trouve la ligne : abri 320 – ouvrage de Thiaumont occupée seulement par quelques éléments du 347ème (abri 117) et du 403ème (abords de l'ouvrage de Thiaumont)
- Elle se porte à 80 m environ en avant de l'abri 117
- Les feux de l'Infie et de Mses ennemies l'empêchent de progresser plus loin.
- Ses 3 sections de 1ère ligne sont fixées en demi-cercle autour de l'abri 117 une section en soutien derrière sa droite vers 320
- A 10h.30', au moment où la 6ème Cie recevait l'ordre d'appuyer la 5ème Cie en s'engageant à sa gauche, face à la ferme de Thiaumont, l'ordre parvient au Cdt Gaugeat de « ne pas pousser plus loin sa contre-attaque ».

- Jusqu'à 15h. la situation du Btn Gaugeat reste la suivante :
La 5e Cie arrêtée sur l'emplacement indiqué couverte par les équipes de grenadiers.
- Les trois autres Cies et la C.M. en rassemblement articulé dans le Ravin des Vignes, à hauteur de l'abri 119
- La Cm2 détache la section de Mses Rivasseau pour couvrir ce rassemblement, en surveillance au N. de l'abri 119, face au N. et aux pentes descendant vers le Ravin de la Dame.
- Le Chef de Btn est à l'abri 118.
- A 15h. le Cdt Gaugeat est appelé à l'abri 119 pour y recevoir le Cdt Manceron communication d'un ordre téléphoné de la 151e D.I. lui prescrivant de tenir son Btn abrité au S. de la crête Fleury – Ouvrage de Thiaumont, la gauche à cet ouvrage, à la disposition du gal. Cdt. La 103e Bde.
- Revenu à son poste, abri 118, le Cdt Gaugeat reçoit les instructions d'un officier d'E.M.de cette Bde qui lui est adressé et qui le met au courant de la situation du Régt voisin.
- P.C. du capitaine cdt. Le Régt aux abris 320.- de petites fractions entre 117 et ces abris.
- P.C. du Cdt. De la Bde dans le Ravin de Fleury.
- Cet officier lui donne comme ordre : « de maintenir la 5e Cie où elle est en la prolongeant à gauche par une autre Cie et de diriger seulement deux Cies en réserve en arrière de la crête : Ouvrage de Thiaumont – Fleury aux abords du Dépôt qui est à la naissance du Ravin des Vignes. – (17 heures).
- La 6e Cie exécute ce mouvement par petites factions et vient prolonger à gauche face au N. la 5e Cie sur les pentes N.O. du Ravin de la Dame.
- Elle est accueillie par une canonnade assez violente et des feux de Mses, mais ses pertes sont néanmoins légères (placée à 18h.15).
- Elle cherche vainement une liaison avec les éléments du 293e dans la direction du Ravin de la Dame.
- Le Btn Denef et la C. H.R alertés à 19h, quittent la Citadelle à 20h pour se porter au Bois des Vignes.

10 juin

Le colonel arrive à minuit dans la nuit du 9 au 10 au P.C.119, rend compte que la situation des Btns à relever sur la contre-pente du Ravin de la Dame à l'O. de la ferme de Thiaumont lui semble des plus critiques, dominée de tous les côtés et le flanc droit découvert sur une distance d'environ 700m ; que les liaisons sont très défectueuses – lignes téléphoniques très mal installées – que l'observation et la liaison d'Art. sont très insuffisantes – celle-ci consiste essentiellement dans les fusées et d'un poste optique à 119
- La relève qui devait se faire dans la nuit du 9 au 10 ne peut avoir lieu par suite de retards.
- Le colonel prescrit le redressement face au N.E. des 5e et 6e Cies pour boucher en partie la trouée au S. de la ferme de Thiaumont
- Les Cies redressées doivent s'organiser et se dissimuler dans les trous d'obus afin de pouvoir tenir pendant le jour sur leurs positions.- Ce mouvement est exécuté par la 6e Cie avant le jour.- La liaison est obtenue vaguement avec de petits éléments du 293e dans le Ravin de la Dame (1ère Cie)
- Pendant la journée du 10, les Cies se tiennent dissimulées et la journée est assez calme.
- A 0h.30 le Btn Denef relève à gauche le Btn Robert du 293e (5e Btn)
- A 1h.30 le Btn Dreux relève à droite le Btn Barbotte du 337e (5e Btn)
11 juin
- Le Btn du 403e (Lorillot) dont les éléments les plus avancés sont aux abords de l'Ouvrage de Thiaumont est mis à la disposition du colonel qui prescrit qu'au cours de la nuit, les Btns Gaugeat et Lorillot s'établiront face au N.E. à cheval sur la crête 360, accolés et articulés en profondeur :
- 2 Cies en 1ère ligne, 2 Cies en renfort, les Mses sur la 1ère ligne en flanquement
- Les Cies se retrancheront sans tracé régulier de façon à pouvoir maintenir leurs positions pendant le jour sans être repéré par l'Art.
- Le Btn Gaugeat doit se mettre en liaison à droite avec la 103ème Bde.
- Le Btn Lorillot cherchera à relier sa gauche avec les éléments de 2ème ligne du Btn Denef au S.O. de la ferme de Thiaumont.
- Le mouvement doit commencer par la droite qui se portera au N. de l'Abri 320.
- 2 sections de Mses, installées sous la protection de ces premiers éléments de droite doivent tenir les pentes jusqu'à la crête 360, sous leurs feux, pour protéger le mouvement et le travail de la nuit.
- 1 section de Mses du 403e fait le même office à l'aile gauche.
- Au cours de la nuit, des renseignements provenant de prisonniers font savoir qu'une attaque va être déclenchée dans la nuit même, ou au petit jour.
- Les Btns en sont avertis et reçoivent l'ordre de se tenir en état d'alerte, quitte à moins avancer leur organisation.
- La liaison du 403ème avec le Btn Denef est réalisée par de faibles postes qui ne peuvent se retrancher, et se replient au petit jour.

- Les Cies (7ème et 8ème) ne dépassent pas la crête : Ouvrage de Thiaumont – Fleury.
- Le mouvement et l'installation sont terminés au petit jour.
- À partir de 10h et jusqu'à 19h : violent bombardement ; d'abord sur les Btns Gaugeat,
- Lorillot, et la région plus au S., puis à partir de midi sur les Btns Denef et Dreux.
- Les Btns Gaugeat et Lorillot perdent environ 20% de leur effectif, les Btns Denef et Dreux 50% et 30% (rapport d'un officier envoyé en liaison la nuit du 11 au 12)

11 juin

Le Btn du 403ème (Lorillot) dont les éléments les plus avancés sont aux abords de l'Ouvrage de Thiaumont est mis à la disposition du colonel qui prescrit qu'au cours de la nuit, les Btns Gaugeat et Lorillot s'établiront face au N.E. à cheval sur la crête 360, accolés et articulés en profondeur :
- 2 Cies en 1ère ligne, 2 Cies en renfort, les Mses sur la 1ère ligne en flanquement
- Les Cies se retrancheront sans tracé régulier de façon à pouvoir maintenir leurs positions pendant le jour sans être repéré par l'Art.
- Le Btn Gaugeat doit se mettre en liaison à droite avec la 103ème Bde.
- Le Btn Lorillot cherchera à relier sa gauche avec les éléments de 2ème ligne du Btn Denef au S.O. de la ferme de Thiaumont.
- Le mouvement doit commencer par la droite qui se portera au N. de l'Abri 320.
- 2 sections de Mses, installées sous la protection de ces premiers éléments de droite doivent tenir les pentes jusqu'à la crête 360, sous leurs feux, pour protéger le mouvement et le travail de la nuit.
- 1 section de Mses du 403e fait le même office à l'aile gauche.
- Au cours de la nuit, des renseignements provenant de prisonniers font savoir qu'une attaque va être déclenchée dans la nuit même, ou au petit jour.
- Les Btns en sont avertis et reçoivent l'ordre de se tenir en état d'alerte, quitte à moins avancer leur organisation.
- La liaison du 403e avec le Btn Denef est réalisée par de faibles postes qui ne peuvent se retrancher, et se replient au petit jour.
- Les Cies (7 et 8e) ne dépassent pas la crête : Ouvrage de Thiaumont – Fleury.
- Le mouvement et l'installation sont terminés au petit jour.
- À partir de 10h. et jusqu'à 19h. : violent bombardement ; d'abord sur les Btns Gaugeat,
- Lorillot, et la région plus au S., puis à partir de midi sur les Btns Denef et Dreux.
- Les Btns Gaugeat et Lorillot perdent environ 20% de leur effectif, les Btns Denef et Dreux 50% et 30% (rapport d'un officier envoyé en liaison la nuit du 11 au 12)

12 juin

Le bombardement qui s'est arrêté le 11 vers 20h… reprend vers 2h30'
- Une première attaque venant du N. est aussitôt arrêtée par les Mses encore en bon état de fonctionnement des 2 Btns de 1ère ligne.
- Un mouvement débouchant par petites factions de la ferme de Thiaumont est également arrêté à ce moment par 5 Mses établies face au S.E. et au ravin pour couvrir le flanc droit du Btn Denef.
- Un officier de liaison (S/Lt Lamarque) envoyé au Cdt Denef quitte son P.C. un peu avant 5h. sous un nouveau bombardement commençant, extrêmement violent sur toute la région.
- Le Cdt Denef rend compte que la situation est critique, mais qu'il tiendra.
- Il a renvoyé la veille au soir tous ses papiers et plans au P.C. du colonel.
- L'attaque allemande se produit vers 7 heures, d'abord par le N., puis débouchant de la ferme de Thiaumont, des forces importantes dévalent les pentes du Ravin de la Dame et tombent sur les Cies de renfort vers le centre des 2 Btns de 1ère ligne qui sont encerclés.
- En même temps vers 7h, les Btns Gaugeat et Lorillot sont attaqués de part et d'autre de la crête 360 ; l'ennemi est arrêté par les feux combinés d'Infie et Mses et les barrages d'art.
- A 8h, la situation devient calme sur le front des 2 Btns, le bombardement continu très violent sur toute la région arrière.
- Aucune nouvelle à partir de ce moment des 1er et 3e Btns.
- Le bombardement est repris avec des arrêts et des variations d'intensité au cours de la journée sur la 1ère et la 2ème ligne et aux abords de l'ouvrage de Thiaumont.
- bombardement particulièrement intense entre 10h30 et 11h30.
- La 7ème Cie renforce le Btn Gaugeat : à 10h avec un peloton porté à l'extrême droite, à droite de la 5ème Cie.
- Des rassemblements ennemis sont signalés dans le Ravin de la Dame.

- Les barrages de l'Art. lourde et de l'Art. de campagne sont déclenchés à 11h.25' contre cette attaque imminente.
- Un peu avant midi, le tir cesse sur le front du 137ème et le bombardement ennemi est reporté sur le 93ème.
- A midi 20', nouveau tir de barrage par notre Art.
- A 13h. la 7ème Cie avec son 2ème peloton renforce toujours à l'extrême droite le Btn Gaugeat.
- Le Btn s'est resserré sur son centre ; la 7e Cie à sa droite à la route de Crête, en liaison à droite avec le 49ème Btn. de chasseurs.
- La 8ème Cie reçoit l'ordre de se rapprocher de la crête dans la direction de l'Abri 320 et de se mettre en liaison à vue avec son Btn ; prête à intervenir.
- Le Btn Lorillot emploie ses Cies de renfort.
- A 11h40 : tir de l'Art. lourde sur tranchée Tardy et un peu à l'O.
- Le 12 au soir, vers 20h le Btn Lorillot reçoit l'ordre de prolonger sa gauche vers le Ravin de la Dame pour chercher la liaison avec le 93ème dont 2 Btns entrent en ligne.
- Les Btns de Blois et de Tinguy prolongent la ligne Gaugeat-Lorillot qui fait face à la ferme de Thiaumont.
- Un Btn du 39ème (Cdt Ditscharry) qui a reçu l'ordre de contre attaquer dans la direction de la ferme de Thiaumont se présente vers minuit, il fait une légère avance, environ 50m sur la crête 360 où sa gauche arrive en avant des éléments de droite des 5ème et 7ème Cies et ne dépasse pas un petit poste d'écoute en avant de ces Cies.

13 juin

- La situation est sans changement dans la journée du 13.
- Dans la nuit du 13 au 14 : relève du 49ème Btn de chasseurs, des éléments de la 103ème Bde et du Btn Lorillot.
- La 8ème Cie se porte en renfort derrière la gauche de son Btn.

13 juin

- La situation est sans changement dans la journée du 13.
- Dans la nuit du 13 au 14 : relève du 49ème Btn de chasseurs, des éléments de la 103ème Bde et du Btn Lorillot.
- La 8ème Cie se porte en renfort derrière la gauche de son Btn.

Abréviations citées dans le texte ci-dessus :
- **Bde (s)** = brigade (s)
- **Btn (s)** = bataillon (s)
- **Cie ou Cies =** compagnie (s**)**
- **Cdt =** commandant
- **C.H.R=** compagne hors rang (c'est la compagnie assurant les divers services du régiment)
- **Gl cdt =** Général commandant
- **Infie =** infanterie
- **Mses =** mitrailleuses.
- **Rgt**= régiment
- **S/Lt**= sous-lieutenant

Durant la période du 9 au 14 juin 1916 dans les combats de Verdun – Thiaumont, le régiment perdu :

- Officiers : 7 tués, 28 blessés, et 16 prisonniers rentrés de captivité ;
- Sous-officiers : 20 tués, 28 blessés, 61 disparus ;
- caporaux : 14 tués, 45 blessés et 123 disparus ;
- Soldats : 64 tués, 729 blessés et 817 disparus.

A Fontenay le Compte outre le 137ème régiment d'infanterie il existait le dépôt numéro 5 de remonte qui occupait la caserne Belliard, ainsi que le 84ème régiment d'infanterie territorial constitué en 1914 et dissous à la fin de la guerre.

Extrait de l'historique du 337ème Régiment d'infanterie

Le 337ème Régiment d'infanterie, formé en majorité avec les réservistes de la région de Fontenay-le-Comte est réuni avec le 293ème pour former la réserve d'infanterie du 11ème Corps. Aussi se trouve-t-il, au même titre que les régiments actifs, mêlé, dès le début de la campagne et pendant toute son existence, aux grandes batailles qui ont décidé du sort cde la France.

VERDUN (3 mai - 11 juin 1918.)

Le 20 mai, le régiment arrive dans le secteur de Verdun ; du 31 mai au 11 juin il a mission de défendre Thiaumont. Historique du 337ème RI (Anonyme, Charles-Lavauzelle, 1920) Numérisé par Daniel Aubret

Jusqu'au 7 juin ses deux bataillons en première ligne subissent un tir écrasant d'obus de gros calibre qui détruit les tranchées.

Le 8 juin, le tir redouble de violence et l'attaque ennemie se déclenche; une lutte acharnée s'engage sur tout le front du régiment ; les mitrailleuses restées intactes font subir à l'ennemi de très fortes pertes ; il prend pied dans les tranchées mais une contre-attaque immédiate le repousse à la baïonnette. De nombreuses actions d'éclat attestent l'intrépidité de tous. Le sergent Beranger, tué Parmi tant d'autres, obtient la citation suivante :

Véritable exemple de courage et d'abnégation; a montré pendant les journées du 7 au 8 juin 1916 de très belles qualités militaires. Chargé de défendre une position fortement attaquée par l'ennemi s'est maintenu pendant quarante-huit heures sous un bombardement des plus violents, et est tombé glorieusement à son poste alors que l'ennemi était définitivement repoussé.

Dans l'après-midi, l'ennemi exécute un bombardement effroyable et le 337ème subit des pertes cruelles.

Au cour de la nuit, l'ennemi tente encore d'aborder les lignes à la grenade, mais il est partout repoussé et dispersé.

Le 337ème qui a conservé Thiaumont, a, pendant ces onze jours de lutte héroïque, perdu la moitié de son effectif.

A la suite de cette bataille, les survivants sont versés dans le 93ème où ils contribuent à former un nouveau bataillon.

Le 337ème, partout où l'a appelé le service de la patrie, des champs de bataille de Belgique à celui de Verdun, a su toujours combattre sans défaillance et tenir très haut l'honneur de son drapeau.

Il est à noter qu'outre le 137ème régiment d'infanterie, le plus ancien implanté en Vendée, il a existé le 93ème RI formé à la Roche sur Yon en 1914 et implanté dans les casernes Mirville, devenue caserne Haxo et actuellement collège Haxo, ainsi que dans la caserne Travot. En fait ce régiment était réparti sur deux sites.

Les soldats vendéens et bretons:

Arrières petits fils des insurgés de 1793, catholiques et parfois royalistes, les soldats vendéens et bretons faisaient l'objet de craintes. Pourtant leur ardeur patriotique fut sans faille et ils se comportèrent vaillamment jusqu'à la fin de la guerre. Très bonnes troupes, le haut commandement les envoya dans les plus mauvais coups de cette guerre qui n'en comportait pas de bons. Il est avéré que la Bretagne et la Vendée, et l'ouest en général, ont payé un plus lourd tribut que la moyenne nationale.

Ceci est à l'origine de la rumeur selon laquelle les autorités militaires auraient fait des vendéens et des bretons de la chair à canon privilégiée, notamment à cause de leurs sentiments royalistes. Même si ce n'est pas à exclure, Il est plus vraisemblable que le haut commandement, reconnaissant leur valeur, s'en soit servi comme de régiments d'élite.

On doit signaler ici un signe typiquement vendéen. De nombreux soldats de ce département arborent en effet un sacré cœur sur la poitrine, voire sur le képi à la place de l'écusson. Ci-dessous un sacré cœur issu de broderies mécaniques et diffusé à des milliers d'exemplaires :

Georges Clémenceau, républicain vendéen, dira après la guerre dans sa retraite de Mouilleron-en-Pareds : *"Les paysans de 93 ont pris les armes parce qu'ils ne voulaient pas être soldats! C'est à dire qu'il faut voir les gens comme ils sont et les replacer dans leur temps. Qu'est-ce que ça pouvait bien être le Rhin, pour un paysan de Mouchamps ou d'ailleurs, en 1793? Qu'est-ce que ça pouvait être même que la France? Qui leur avait parlé de ça? Ils avaient leur crucifix et leur chapelet qui répondait à tout. Un beau jour on vient leur dire: c'est pas tout ça, on va aller apprendre la liberté à nos frères de Prusse et d'Italie. Merci bien, ont ils répondu, allez y vous mêmes, si cela vous fait plaisir. Quand ces gens là ont compris ce qu'était la patrie, on a vu ce qu'ils étaient capable de faire. Il n'y a pas eu de meilleurs soldats".*

Extrait de l'historique du 93ème Régiment d'Infanterie

VERDUN

Le Lieutenant-Colonel Lafouge a résumé en ces termes les opérations du 93ème Régiment d'Infanterie, en Juin 1916, devant Verdun.

Le 9 Juin, à 19 heures 30, le 1er Bataillon (Commandant Maunoury) quitte la citadelle de Verdun pour se rendre au bois des Vignes où il passe la journée du 10.

Le 10, dans la soirée, ce bataillon reçoit l'ordre d'aller relever un bataillon du 410ème Régiment d'infanterie, à 200 mètres au Nord-Est de la cote 321, dans le ravin de La Dame (tranchée des Sapeurs) jusqu'au boyau Le Nan exclu (où s'appuyait la gauche du 137ème Régiment d'Infanterie). La relève s'effectue sans incident malgré un bombardement assez violent. Vers minuit, une patrouille allemande qui s'approche de la ligne, est dispersée à coups de grenades.

Pendant toute la journée du 11, tout le bataillon est soumis à un violent bombardement (notamment de 14 à 18 heures) qui se continue le 12, de 2 heures à 6 heures 30. Les pertes commencent à être sérieuses.

A 6 heures 30, une violente attaque ennemie se déclenche sur la droite du bataillon (1ère Compagnie) et sur le 137ème Régiment d'Infanterie qui est à sa droite. A trois reprises différentes ces attaques sont repoussées, mais en raison de la réussite de l'attaque sur le 137ème Régiment d'Infanterie, l'aile droite se trouve débordée. C'est à ce moment que le Capitaine Gillory (commandant la 1ère Compagnie) enlève d'un geste magnifique les hommes encore valides de sa compagnie et se porte à l'assaut du boyau Le Nan que le 137ème n'occupe plus et qui est envahi par l'ennemi. En même temps, à gauche, le Sous-Lieutenant De Beyssac, de la 2ème Compagnie, défend avec un héroïsme superbe un barrage de la tranchée des Sapeurs, que les Allemands commencent à envahir.

Cette contre-attaque arrête le mouvement de l'ennemi et le débordement de la droite du bataillon découvert par le 137ème Régiment d'Infanterie. Le 1er Bataillon reste dans cette position, toujours soumis à un violent bombardement, jusqu'à l'arrivée, le 13 au soir, du 3ème Bataillon qui s'établit en échelons en arrière, et à droite.
Une compagnie du 2ème Bataillon avait en outre été envoyée en renfort du 1er Bataillon dans l'après-midi du 12.

Au cours de cette attaque et des bombardements qu'il a subis, le 1er Bataillon a perdu 6 officiers, 5 adjudants, 42 caporaux, 263 hommes.

Malgré le vide qui s'est fait à sa droite, ce bataillon n'a pas perdu une parcelle du terrain qu'il avait mission de garder, il ne s'est pas laissé faire un prisonnier, il a même repris le boyau Le Nan jusqu'à la cote 316. La conduite et l'attitude de ce bataillon ont été au-dessus de tout éloge. Le Général commandant la 21ème Division a d'ailleurs adressé le 14 juin au Colonel commandant la 42e Brigade, la note suivante :

« Il a été rendu compte au Général commandant le groupement; que nous avions repris le boyau Le Nan jusqu'au point 316 inclus. Si ce renseignement est confirmé, des félicitations seront adressées aux exécutants et ceux-ci seront proposés pour des récompenses. »

Les propositions faites par le Lieutenant-Colonel commandant le 93ème Régiment d'infanterie, si nombreuses qu'elles aient été, ne seront jamais suffisantes pour récompenser tous les actes d'héroïsme et de bravoure accomplis dans ces journées.

Le 2ème Bataillon (Commandant De Tinguy) est arrivé dans la nuit du 10 au 11 dans le bois des Vignes. Une compagnie (la 8ème) est détachée dans l'ouvrage Licoin.

Le 12, le bataillon reçoit l'ordre de se porter dans la tête Nord du ravin des Vignes, prêt à contre-attaquer dans la direction de la cote 320.

A 10 heures 25, ce bataillon est relevé sur cette position par deux compagnies du 410ème Régiment d'Infanterie et reçoit l'ordre de se porter dans la direction de l'ouvrage Thiaumont, pour rechercher les 1er, et 3ème Bataillons du 137ème Régiment d'Infanterie, dont on est sans nouvelles et établir la liaison avec la droite du 1er Bataillon du 93ème Régiment d'Infanterie qui est toujours sur ses emplacements.

Pour exécuter ce mouvement, il faut franchir la crête de Froideterre, qui est soumise à un véritable tir de barrage d'obus de tous calibres. L'ordre est néanmoins exécuté avec un entrain admirable; mais malgré les précautions prises, les pertes sont nombreuses. Le Capitaine De Baissé commandant la compagnie de mitrailleuses et ses deux officiers, les Lieutenants Lannou et Guibert sont blessés ; la moitié des hommes est hors de combat. Malgré des pertes sensibles, un peloton de la 7ème Compagnie peut arriver jusqu'à la crête Nord du bois des Trois Cornes pour renforcer le 1er Bataillon. La 5ème Compagnie arrive à hauteur de l'abri 117. La 6ème Compagnie s'installe entre la 5ème et la 7ème. La compagnie de mitrailleuses a ses pièces enterrées. Le Lieutenant Guibert, quoique blessé arrive à se reconstituer une section et est de nouveau blessé en voulant continuer sa marche en avant.

A 18 heures, le Chef de Bataillon reçoit l'ordre de désigner une compagnie pour flanquer la gauche du Bataillon Dicharry du 39ème Régiment d'infanterie, chargé de dégager l'ouvrage de Thiaumont. La 6ème Compagnie est désignée pour cette mission, puis remplacée par le 3e Bataillon qui arrive de la Citadelle, où il était en réserve de groupement.

Le 13 Juin, la situation du 2ème Bataillon est la suivante :

La 7ème Compagnie tout entière a renforcé le 1er Bataillon.

La 5ème Compagnie prolonge à gauche le bataillon du 137ème Régiment d'infanterie établi à l'ouvrage Thiaumont.

La 6ème Compagnie, en réserve au bois des Trois-Cornes, à la disposition du 1er Bataillon.

La 8ème Compagnie est répartie de l'ouvrage Licoin à la tranchée des Retranchements.

Les pertes de ce bataillon ont été très sensibles : 11 officiers, 263 hommes. Pour avoir joué un rôle plus ingrat que le 1er Bataillon, sa conduite sous le feu n'en a pas été moins admirable et les propositions de récompenses faites en faveur de ce bataillon ne seront jamais assez nombreuses.

Le 3ème Bataillon (Commandant De Blois) en réserve de groupement à la Citadelle reçoit l'ordre, le 12 Juin dans l'après-midi, de se porter au bois des Vignes.

A peine arrivé à cet emplacement, il reçoit l'ordre de couvrir la gauche du Bataillon Dicharry du 39ème Régiment d'Infanterie qui a l'ordre de se porter à l'attaque de l'ennemi dans direction de la ferme Thiaumont. Cette marche dans un pays inconnu, sans reconnaissance préalable est particulièrement difficile, il faut marcher à la boussole.

Le bataillon du 39ème étant arrêté au bout de peu de temps, le 3ème Bataillon reçoit l'ordre d'assurer la liaison avec la droite du 1er Bataillon qui est toujours découverte. Il arrive à assurer cette liaison en pleine nuit, sans guides et sur un terrain complètement inconnu.

Les pertes de ce bataillon ont été relativement peu élevées, malgré un bombardement presque continu de la grosse artillerie allemande, grâce aux dispositions judicieuses prises par le Commandant du bataillon.

En résumé, la conduite des trois bataillons du 93ème, pendant les cinq jours, a été au-dessus de tout éloge. Pas une défaillance n'a été constatée et les actes de dévouement, de bravoure, de stoïcisme ont été innombrables.

Le Lieutenant-Colonel, serait heureux de voir récompenser ceux qu'il a jugés dignes d'être proposés.

Signé : Lafouge.

La 2ème Compagnie de mitrailleuses qui avait été particulièrement éprouvée fut l'objet, à l'ordre de l'armée, de la citation suivante : *« Sous les ordres du Capitaine De Baissé, du Lieutenant Guibert a et du Sous-Lieutenant Lannou, ayant reçu mission d'aller prendre a position sur le versant opposé d'une crête battue par l'artillerie ennemie, des les premiers pas, eut ses trois officiers blessés, ses 8 pièces enterrées et 45 hommes atteints sur 90. Loin de perdre a courage, les survivants n'ont eu d'autre souci que de déterrer leurs pièces et de se reformer. A la tombée de la nuit, 4 pièces étaient retrouvées, deux complètement nettoyées et remises en état de tirer, une section complète était organisée sous le commandement du Lieutenant Guibert qui fortement contusionné, était resté à son poste. »*

Le 14 Juin, le régiment, relevé, redescend vers Nixeville d'où il est transporté par camions dans la région de Bar-le-Duc. Les pertes subies exigent une reconstitution qui s'effectue pendant la période de repos.

Vers la fin de Juillet, le 93e quitte les cantonnements des environs de Bar-le-Duc pour reprendre la direction de Verdun. Cette fois le régiment est avantagé et prend un des secteurs des " Côtes de Meuse ", allant du bois du Chena jusqu'au delà de Watronville. Les trois bataillons sont en ligne : le 1er au Nord de Chena, le 3e, au milieu, à Châtillon-sous-les-Côtes, le 2ème, à Watronville, au Sud. Nos lignes sont établies au bas des pentes que nous occupons solidement. Les positions allemandes, complètement dominées, sont tracées dans la plaine de La Woëvre et se dissimulent dans les bois, sans être composées de lignes continues. Entre les tranchées, distantes de 600 à 1.200 mètres, terrain couvert de blé ou d'avoine, circulent chaque nuit des patrouilles.

L'artillerie ennemie se montre peu active; chaque jour : elle exécute quelques bombardements sur les mêmes points, assez anodins parce que prévus. Châtillon-sous-les-Côtes, le Camp Romain, reçoivent chaque jour leur ration d'obus de 150, après quoi le calme renaît.

Si l'ennemi était tranquille, le travail restant à faire pour l'aménagement du secteur, était en Juillet considérable. La nature marécageuse du bas des pentes n'avait guère permis jusqu'à présent l'achèvement des tranchées et boyaux projetés. Le secteur étant par lui-même de défense facile, permettait un long séjour en tranchées, ce qui permit un avancement rapide des travaux. En Août, le 93ème, relevé par le 137ème, s'en allait pour quelques jours au repos dans les bois du Camp-des-Réunis et du Tremblais, puis revenant en ligne, y passait le mois de Septembre.

Après un court repos, il était dirigé sur le secteur de La Laufée. S'appuyant au Sud à la route Verdun-Etain, la ligne longeait les Côtes-de-Meuse, remontait vers le Nord, puis, peu après avoir dépassé la ferme Dicourt, elle tournait brusquement vers l'Ouest, escaladant le ravin de Beaupré et montait sur les Côtes passant au Sud du Fort de Vaux secteur précédent. Sur le plateau, le terrain bouleversé rappelait Thiaumont.

Le 3ème Bataillon occupait la partie Sud, le 1er la partie Nord.

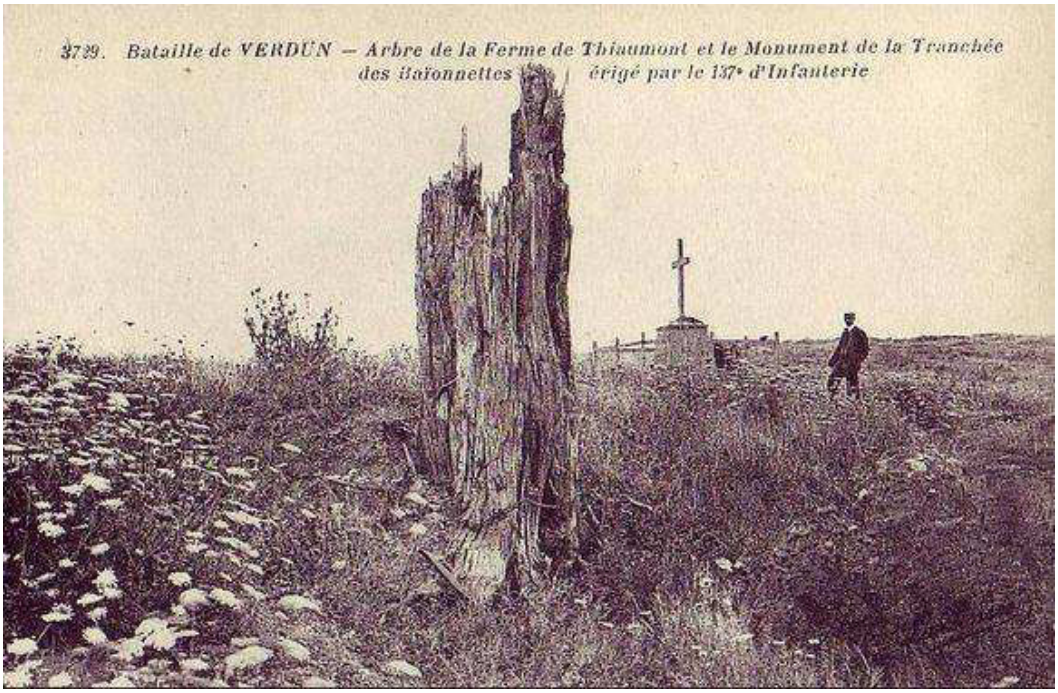
Là encore, les plans n'avaient été qu'incomplètement exécutés. Les difficultés de transport du matériel, les relèves fréquentes, l'action destructrice de l'artillerie ennemie n'avaient permis qu"un avancement lent des travaux. Pourtant, se préparait l'opération qui devait aboutir à la prise du Fort de Vaux et dont le pivot était le secteur du 1er Bataillon, aussi fallut-il pousser, coûte que coûte les travaux. Nuit et jour, les équipes de travailleurs se relevaient et purent ainsi remettre au 30ème Régiment d'infanterie, un secteur prêt pour l'attaque.

Aussitôt après l'attaque, les 1er et 3ème Bataillons reprenaient leurs emplacements et le 2ème venait se placer à la gauche du 1er sur le terrain nouvellement conquis, que l'artillerie accablait de ses obus pour en empêcher l'organisation. Les pertes du 2ème Bataillon furent d'ailleurs élevées. Le 1er, peu après son arrivée, rectifiait son front et se plaçait face au Nord-Est, devant le village de Damloup. Dans la nuit du 3 Novembre, le Lieutenant Pesché, à la tête d'une section de 40 hommes, quittait nos lignes du secteur de La Laufée et se dirigeait vers les ruines du village que l'on savait occupées par les Allemands.

Par surprise, une patrouille s'empare du groupe ennemi placé sous le commandement d'un sous-officier et installé dans une cave. Interrogeant les prisonniers, le Lieutenant Pesché apprend d'eux qu'ils doivent être relevés quelques instants plus tard. On décide d'attendre la relève. Elle se présente à l'heure dite, et, avant d'avoir pu opposer la moindre résistance, est capturée. Ainsi fut pris, grâce à la hardiesse d'une patrouille, le village de Damloup. Dans la nuit du 4 au 5 Novembre, nous l'occupions définitivement, portant ainsi nos lignes à 400 mètres plus au Nord, sur un front d'un kilomètre.

Peu après, le régiment relevé, redescendait dans la vallée de la Meuse, vers Dieue et Ancemont, d'où, transporté par camions, il gagnait de nouveau la région de Bar-le-Duc.

Vers la fin de Novembre, après sa période de repos, le 93ème était dirigé par camions sur les bivouacs de Nixeville, et le 3o Novembre, montait en ligne aux Carrières Nord de Douaumont.



Il y a sept inconnus actuellement dans la Tranchée des baïonnettes, dont "un lieutenant français" (peut-être le lieutenant Grenier ou le sous-lieutenant Chaigneau, de la 3ème Cie, cités par Polimann parmi les victimes du bombardement ?). Lors de leur découverte, les corps identifiés ont été restitués à leurs familles ou réinhumés dans la nécropole de Douaumont pour cinq d'entre eux : Jean Granjouan, Jean-Baptiste Lietard, Eugène Auguin, Louis Tessier, Maurice Maillet (renseignements fournis par les Sépultures militaires de la Meuse en 1992).

JMO (journal de Marche et Opérations) du 93ème Régiment d'infanterie
Extraits du 09 au 16 juin 1916

9 Juin (1916) : 4 heures – Le 1er Bataillon quitte le Bois de Nixéville, se rend à la citadelle de Verdun, où il cantonne.
18 heures : L'Etat-major, la C.H.R. du régiment, les 2ème et 3ème Bataillons quittent Nixéville, se rendent à la citadelle de Verdun où ils arrivent à 22 heures. Ils s'y cantonnent.
19 heures 30 : Le 1er Bataillon quitte la citadelle et se porte au bois des Vignes en réserve de la 151ème D.I.

10 Juin : Le 1er Bataillon entre en lignes, dans le ravin de la Dame. Le 2ème Bataillon quitte la citadelle et se porte au bois des Vignes en remplacement du 1er Bataillon.

11 Juin : De 12 heures à 21 heures : violent bombardement du **B**ataillon (Maunoury).

12 Juin : 2 heures 30 : Le Colonel et l'Etat-major quittent la citadelle et se rendent au P.C. (4 cheminées).
4 heures : le bombardement reprend.
6 heures : attaque sur 320.
6 heures 30 : Le Bataillon (de Tinguy) est alerté.
6 heures 45 : Les Allemands cherchent à s'emparer de l'ouvrage de Thiaumont et abri 320.
7 heures 10 : L'aber 320 serait pris.
7 heures 15 : Les 54ème, 6ème et 7ème compagnies (Bataillon de Tinguy) reçoivent l'ordre de se porter à la tête du ravin des Vignes.
9 heures 5 : La 5ème compagnie est mise à la disposition du Colonel Gauthier.
9 heures 35 : Les 6ème, 7ème et la 2ème compagnies de mitrailleuses occupent la crête de ma route de l'ouvrage Thiaumont – Fleury.
9 heures 45 : L'ordre est donné à la 5ème compagnie (capitaine Belaud) de chercher la liaison à droite du Bataillon Maunoury en réserve d'une contre-attaque faite par 2compagnies du 403ème.

10 heures 20 : Les 6-me, 7ème et 2ème compagnies de mitrailleuses reçoivent l'ordre d'occuper les retranchements à l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont lorsqu'elles seront relevées par des unités du Bataillon de réserve de la Division (410ème).
11 heures 10 : Le Bataillon Maunoury ayant subi de très grosses pertes demande de toute urgence renfort.
14 heures 45 : 2 compagnies du 410ème et la 2ème section de mitrailleuses sont engagées en soutien du Bataillon Maunoury dans le bois des 3 Cornes.
15 heures : l'Artillerie reçoit l'ordre de tirer sur le point 316 trente nord du ravin de la Dame (tranchée Tardy)
Le 3ème Bataillon (de Blois) et la 3ème compagnie de mitrailleuses sont réclamés pour occuper le bois des Vignes.
22 heures : Le Bataillon de Blois arrive au bois des Vignes. Il reçoit l'ordre de couvrir la gauche d'un Bataillon du 39ème chargé d'une mission offensive sur la ferme de Thiaumont et abri au nord de la tranchée Huger.
1 heure 30 : Le Bataillon de Blois couvrant la gauche d'un Bataillon du 39ème marche en échelon : la droite en avant, sur l'ouest de la ferme de Thiaumont.
4 heures : Le Bataillon de Blois s'établit à la droite du Bataillon Maunoury.
0 heure 15 : Les 3 Bataillons du 93ème sont relevés par un Bataillon et 65ème et un du 64ème. Après la relève le 1er Bataillon se rend au centre D, ouvrage du Bois à Fleury, le 2ème Bataillon au Bois de la Ville et le 3ème au Bois des Vignes.

16 Juin :
13 heures : le régiment se rend en entier à Nixéville où il cantonne.

Extrait de l'historique du 39° RI

VERDUN 1916 :
- *10 Juin :* Le Régiment arrive en camions près de Verdun pour prendre part à la grande bataille qui dure depuis lé 21 février.
- *12 Juin :* Le 39e est engagé dans la bataille de Verdun. Il tient les positions qui lui sont assignées dans la région de l'ouvrage de Thiaumont, entre le fort de Douaumont et Fleury. Les tranchées n'existent plus. Les unités sont blotties au fond des trous d'obus et soumises à des bombardements incessants. Pas de communications ni de ravitaillement possibles pendant le jour.
- *19 Juin :* Le 39e est toujours dans les mêmes positions que celles qu'il a occupées le 12. Le pilonnage de l'artillerie par obus de gros calibre (210 et 380) est très intense. Commencé au petit jour, il ne se ralentit qu'à la tombée de la nuit. On manque d'eau, la chaleur est torride. Les pertes sont sévères.
- *20 Juin :* Le pilonnage par l'artillerie ennemie continue comme la veille.
- *21 Juin:* Le 39e, toujours dans la même situation, continue à subir stoïquement le bombardement, indice d'une attaque prochaine.
- *22 Juin* : Le bombardement est encore plus intense que jamais. Vers 20 h 30 commence une émission de gaz asphyxiants excessivement dense. Le 2ème Bataillon, qui est en première ligne depuis le 18, est coupé de toute communication, de tout ravitaillement. L'ordre de relève avait été donné; mais seule une compagnie, la 6ème peut être relevée complètement par la 3ème Compagnie et se porter vers l'arrière, à la position qui lui est assignée ; aucune liaison téléphonique ou optique n'existe plus. Exception faite de la première ligne, tout le monde doit conserver le masque durant toute la nuit. Une partie notable de l'effectif souffre vivement de l'action des gaz.
- *23 Juin* : Le Régiment est toujours en ligne. Au petit jour, l'émission de gaz commencée la veille au soir, est remplacée par un bombardement d'une extrême intensité qui dure jusqu'à 8 heures. La fumée des explosions et la poussière qu'elles soulèvent aveuglent les défenseurs. On n'y voit pas à trente ou quarante mètres. Brusquement, les occupants encore valides des trous d'obus, ceux de Fleury et du voisinage, sont soumis à une violente attaque.
La crête de Fleury est occupée et tenue par des éléments du 39e disponibles qui se battent magnifiquement. L'ennemi, surpris et fatigué par les résistances qu'il a rencontrées, s'arrête et ne peut pousser plus avant.
C'en est fini. L'Allemand n'ira pas plus loin. Il n'aura pas Verdun !
Le 39e avait eu affaire à des troupes d'élite : le corps alpin à quatre régiments, troupes bavaroises d'assaut amenées la veille.
- *25 Juin :* Le 39e est relevé et quitte Verdun.
Son séjour dans le secteur si fameusement connu lui coûtait : 48 officiers et 1.633 hommes.
A l'emplacement de la Chapelle Sainte-Fine s'élève maintenant un monument édifié à la mémoire de la 130e Division qui arrêta définitivement l'ennemi le 23 juin 1916. Les numéros des Régiments qui la composaient, dont le 39e sont gravés dans la pierre. Le Régiment peut être fier d'avoir appartenu à cette Division, dont le nom passera à l'Histoire.

1917. - *14 Septembre :* Le 39e est cité à l'Ordre de la 10e Armée, comme suit :

« Régiment dont la solidité s'est affirmée dès le début » de la campagne, en août et septembre 1914, puis en Artois, en juin, septembre et octobre 1915. En juin 1916, sous les ordres du Colonel Gibon-Guilhem, devant Verdun, sous un bombardement d'une violence extrême, accompagné d'émission de gaz et malgré des pertes sévères, s'est accroché au plateau de Fleury, a contenu pendant trois jours les furieuses attaques de l'ennemi, sans perdre un pouce de terrain.

S'est à nouveau signalé en octobre 1916 sur le même terrain de lutte par son acharnement au travail et sa belle tenue au feu. »

JMO (journal de Marche et Opérations) du 39ème Régiment d'infanterie Extraits du 10 au 13 juin 1916

10 Juin : A deux heures du matin, le Régiment embarque en auto et va cantonner : Etat-major, 1er et 2ème Bataillons caserne de Bevaux : Verdun ; 3ème Bataillon à Belleray.
11 Juin : sans changement
12 Juin : A 17 heures 30, le 1er Bataillon monte aux tranchées pour exécuter au point du jour une attaque au sud-est de la ferme de Thiaumont. A 21 heures le 2ème Bataillon va occuper les emplacements suivants : 2 compagnies à Fleury-Devant-Douaumont ; 2 compagnies dans le bois de Fleury relevant des éléments du 347ème d'Infanterie.
A 21 heures, le 3ème Bataillon part de Belleray et vient cantonner Casernes Bevaux à la place du 1er.
13 Juin : A 0 heure, le 1er Bataillon s'installe dans des trous d'obus à quelques mètres en avant des tranchées de la 1ère ligne entre l'ouvrage de Thiaumont et la redoute 320 ; les 1ère et 2ème compagnies en tête, les 3ème et 4ème compagnies 100 mètres en arrière.
A 1 heure 30, après le pilonnage malheureusement peu violent de notre artillerie sur les tranchées ennemies, le 1er Bataillon attaque. Par suite de l'absence d'un Bataillon du 93ème qui devait couvrir la gauche de notre attaque, la 2èmecompagnie n'avance que difficilement prise souvent de flanc par un fort parti ennemi.
A droite, la 1ère compagnie, malgré la résistance de l'ennemi gagne du terrain et porte la 1ère ligne à plus de 175 mètres en avant de l'ancienne position.
A 2 heures 30, le feu de mitrailleuse et de mousqueterie devenant très violent, et le grand jour se levant, la progression est arrêtée et la position consolidée tandis que la 2ème ligne qui avait suivi organise aussi sa position.
Dans la journée, activité continuelle de l'artillerie ennemie avec des obus de gros calibre, mais sans aucune attaque d'infanterie pour reprendre le terrain perdu.
Dans la nuit, le 1er Bataillon, relevé en 1ère ligne par un Bataillon du 93ème va se placer en position d'attente dans le bois Fleury. La nuit même activité de l'artillerie.

Extrait du Carnet de René Morin du 39ème d'Infanterie, 2ème compagnie

Juin 1916 :
Le 10 (juin) à 2 heures du matin, départ en auto. 8 heures, débarquement près de Dugny.
Cantonnement Casernes Bévaux.
Le 11 et **le 12**, Casernes Bévaux.
Le 12 à 18 heures : Départ pour premières lignes devant Thiaumont (Redoute 320).
Le 13 à une heure du matin, attaque par le bataillon. Avance de 200 mètres (sans perte). Redoute 320 Thiaumont à 19 heures. Relève pour aller en réserve dans le petit Bois Fleury.
Le 14 juin : Réserve petit Bois Fleury.--------

Extrait de l'historique du 19ème Régiment d'infanterie

------Le 24 août 1914, la 22ème division quitte Bouillon, passe à Corbion, Fleigneux pour se rendre à Sedan. Tandis que l'état major de la 44ème brigade et le 118ème R.I s'installent à Fresnois, le 19ème régiment d'infanterie cantonne dans un quartier de Sedan, Torcy.

La nouvelle mission du 11ème corps d'armée est d'interdire à l'ennemi les passages de la Meuse de Nouvion inclus à Remilly exclu.

Le 19ème R.I s'organise défensivement à Torcy. Des barricades sont élevées, des tranchées sont creusées, l'accès des ponts est barré. Les hommes sont disséminés dans les tranchées, derrière les haies, les murs, dans les jardins, etc., et surveillent les rues, avenues et ponts. Des patrouilles sont envoyées en reconnaissance dans les rues.

Toute la journée du 25 août, les soldats du 19ème R.I vont repousser les nombreuses tentatives Allemandes de conquérir Torcy et les ponts pour franchir la Meuse.

Le 26 août, prévenu par des éclaireurs que les Allemands avaient passés la Meuse à Iges et risquaient de les prendre à revers, le 19ème R.I se replie à La Marfée ou il retrouve le reste de la 22ème division.

Pendant les journées des 27 et 28 août, la 22ème division livre de durs combats à Noyers, Chaumont, la ferme Saint Quentin, dans le bois de La Marfée.----------

Le Journal de Marche et Opérations concernant le 19ème Régiment d'infanterie manque dans la liste des JMO sur le site « *Mémoire des hommes* » du Ministère de la Défense.

Extrait du J.M.O. du 337ème Régiment d'infanterie

- 29 Mai (1916). Le régiment quitte le camp D et D' à 18 h sous le commandement du Commandant Manceron et se rend à la Citadelle de Verdun. Le 5ème Bataillon y arrivé à 11 h 30

- 30 mai le 6ème Bataillon arrivé à la Citadelle de Verdun à minuit 45. Le train de combat rejoint le régiment à 5 heures et cantonne à la caserne Radet. Les compagnies de mitrailleuses sont cantonnées à la Citadelle.
Le 5ème Bataillon et la 1ère compagnie de mitrailleuses quittent la Citadelle à 18 h 30, le 5ème Bataillon et la 2ème compagnie de mitrailleuses à 19h 15, pour gagner le secteur affecté au régiment à l'ouest de la ferme de Thiaumont . Le P.C. du Colonel se tient à l'abri 119.
Le 5ème Bataillon relève le 1er Bataillon du 126ème d'Infanterie et le 6ème Bataillon un Bataillon du 300ème. Le relève est terminée n à 22h30 sans incident.

- 31 Mai : Mr Flatin, médecin aide-major de 2ème classe, est fortement contusionné par un éclat d'obus, n'est pas évacué. 2 tués et 9 blessés.

- 1er Juin : Mr Corbineau sous-lieutenant à la 1ère compagnie de mitrailleuses est blessé par un éclat d'obus, il est évacué. 6 tués, 20 blessés, 1 disparu.

- 2 Juin : Par application de la dépêche nouvelle du 24 mai 1916, le médecin auxiliaire Baillet est nommé médecin aide-major de 2ème classe et affecté au 6ème Bataillon. 3 tués - 12 blessés.
Le Commandant Manceron passe au 293ème et prend le commandement du régiment, en remplacement du colonel Armandeau grièvement blessé, le Capitaine. Le Commandant Barbotte prend le commandant du 5ème Bataillon.

- 3 Juin : 2 tués - 7 blessés
- 4 Juin : 2 tués - 8 blessés
- 5 Juin : 6 tués - 22 blessés
- 6 Juin : 7 tués - 13 blessés
- 7 Juin : 14 tués - 96 blessés - 1 disparu.

- 8 Juin : Au cours d'un violent bombardement de nos tranchées, le Capitaine Ancelin (18ème Compagnie) et le Lieutenant Ravon (17ème) sont tués. Le sous-lieutenant Gouin disparaît et plusieurs officiers sont blessés : Combes, sous-lieutenant ; Plaire, sous-lieutenant ; Guiganton, lieutenant ; Péaud, sous-lieutenant ; Preschez, capitaine ; Flatrès, médecin aide-major 2ème classe ; Richard, sous-lieutenant ; Armand, sous-lieutenant ; blessés légèrement ne sont pas évacués. 115 tués, 149 blessés, 71 disparus

- 9 Juin : 15 tués, 47 blessés.
- 10 Juin : 6 tués, 7 blessés
- 11 Juin : 1 tué, 1 blessé, 1 disparu.
Le sous-lieutenant Normand est blessé grièvement par un obus (2ème compagnie de mitrailleuses), mort de ses blessures le 14 juin 1916.

Le 6ème Bataillon relevé par un Bataillon du 137ème dans la nuit du 10 au 11 Juin, rejoint avec la C.H.R. le camp d'où il bivouaqua dans la nuit.
Le Bataillon d'embarque en auto à 11 h 30 et gagne Chardogne où il arrive à 14 h 30 avec la C.H.R. et l'Etat-major.
Le 5ème Bataillon relevé par un Bataillon du 137ème dans la nuit du 11 au 12 Juin, rejoint le camp où il bivouaqua dans la nuit.

- 12 Juin : Le 5ème Bataillon s'embarque en auto et gagne Chardogne où il arrive à 16 heures avec la 1ère compagnie de mitrailleuses.

- Le 25 Juin 1916 le 298ème R.I. est réorganisé à 3 Bataillons par prélèvement sur le 337ème R.I. est supprimé.

HEBUTERNE 1915

Le village d'Hébuterne donna son nom à une bataille menée par les troupes françaises les 7-13 juin 1915 durant la seconde bataille de l'Artois. Mais de nombreux combats se déroulèrent dans cette région durant tout 14/18

Le 7 juin 1915 au matin, nos troupes (64ème, 65ème, 75ème, 118ème, 137ème régiments d'infanterie ; 35ème RAC), se sont élancées sur Hébuterne, ont pris deux lignes de tranchées sur un front de 1.200 mètres, en faisant de nombreux prisonniers.

La ferme de Touvent (140e, 162e, 361e régiments d'infanterie) fut ensuite enlevée, malgré une violente résistance de l'ennemi ; elle lui a coûté plusieurs centaines de morts et 400 prisonniers.

Une contre-attaque allemande (10-13 juin), quatre fois renouvelée, n'a abouti qu'à l'échec les assaillants qui furent repoussés par les 233ème, 243ème et 327ème régiments d'infanterie sur le chemin reliant Hébuterne au hameau de Serre, voisin de ce Puisieux où l'on s'est jadis chaudement battu.

Le 93ème régiment d'infanterie y gagnera la croix de guerre avec palme pour ses combats héroïque à la ferme du Toutvent le 12 juin.

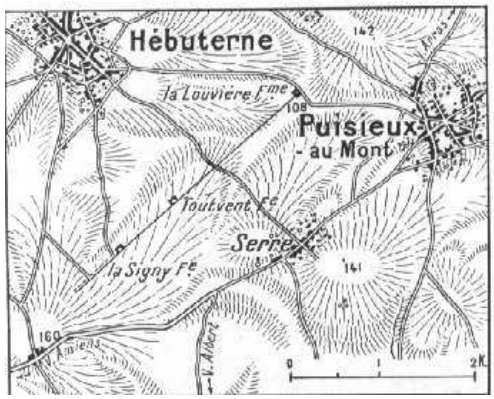


Photo prise le 10 mai 2008, lors d'une visite dans les carrières de Rouge Maison, commune de Vailly-sur-Aisne (Aisne) et plus précisément dans la chapelle.

Cette inscription a été gravée vraisemblablement en octobre 1917 quand le régiment occupait ces carrières. (Document personnel)

Le monument du 137ème RI à Noyers Pont Maugis (08)

Thèmes : Le combat de Chaumont St Quentin des 27 et 28 Août 1914
Localisation : A droite d'un chemin au Nord Ouest de Noyers Pont Maugis après les cimetières allemands et français

Sur la stèle, on peut lire :
27 Août 1914 137e R.I. Combat de Chaumont St Quentin. Le 137 rejette les Allemands à la Meuse par une contre attaque à la baïonnette. Il s'empare du drapeau du 68ème et du colonel du 28ème Rts allemands. Le colonel de Marolles, mortellement blessé, lègue à son rgt ces derniers mots : « *Je meurs content, mes soldats sont des braves* »

Sur le socle de la stèle, on lit :
« A ses braves le 137ème Rt d'If, 11 avril 1919 »

Sur la signification du char "FT" : (Jeudy, *Chars de France*, page 27) :

Tordons aussi le cou à un autre canard, FT n'a jamais voulu dire "Faible Tonnage" mais ces lettres sont simplement celles attribuées chronologiquement à ce projet par le bureau d'études de Renault, comme il le fait pour chaque travail qui lui est demandé. Ainsi le FU qui suit le FT est-il un camion de 7 tonnes de charge, d'ailleurs en grande partie destiné à porter le char léger. Enfin il n'y a que des chars légers "modèle 17", et aucun FT 18 (....)

L'autre canard étant : *Une simple lecture de dates permet de constater que le petit Renault est demandé à la suite des cuirassés et dans la foulée. C'est donc la continuation du programme tactique imaginé par Estienne et non comme on l'a dit un char conçu pour pallier les insuffisances et les déboires des Schneider et Saint-Chamond.*)

- 1939 : Le "Gräberkommando" Robardet ou groupe des morts.

- Début octobre 1939, au moment du repli, le 137ème RI exhume ses morts enterrés hâtivement en Sarre pendant les combats et les rapatrie sur le territoire national. C'est la tâche des brancardiers, issus de la formation de la musique militaire. A la déclaration de la guerre en 1939, la musique militaire du 137ème RI est scindée ; une partie du personnel rejoint le corps des transmissions, tandis que l'autre partie devient brancardiers.
- Fin octobre 1939, les corps de la plupart des militaires tués pendant l'opération Sarre reposent dans différents cimetières situés dans les localités françaises en bordure de la frontière. Ainsi 44 bretons des 65ème, 48ème RI reposent à Frauenberg, 13 sont enterrés à Sarralbe. 23 parmi les 39 de Weidesheim font partie de la division bretonne. Dix-neuf corps de soldats appartenant au 65ème RI sont enterrés à Bebelsheim et à Wittersheim-Löchfeld en Allemagne, d'autres sont enterrés à Bliesbruck, Philippsbourg, Sarrebourg, Saint-Jean-de-Bassel. Cela donne un total de 115 tués pour la 21ème Division fin octobre :
  - 31 tués au 137ème RI.
  - 55 tués au 65ème RI.
  - 20 tués au 48ème RI
  - 6 tués au 35ème RAD.
  - 2 tués au 235ème RALD.
  - 1 tué au 27ème GRDI.

  Au 15 septembre, le nombre des pertes était de 76 tués, 4 disparus, 249 blessés. Le petit cimetière de Weidesheim, adjacent à la chapelle, est exigu et très vite saturé. Le cimetière mennonite le jouxtant, est mis à contribution. Finalement, faute de place, un carré de tombes sera établi sur l'esplanade, à l'avant du château.

- C'est la période appelée "Drôle de guerre" jusque mai 1940, puis l'orage éclate. Le 14 juin, les Allemands sont à Paris, le 17 juin Metz est investi. La France est défaite. Le 25 juin, les derniers ouvrages de la ligne Maginot résistent encore, alors que la convention d'armistice a été signée le 22 juin 1940.
-

Voilà retracé l'histoire et les faits d'armes du glorieux 137ème Régiment d'infanterie.

Que de souvenirs ont laissé aux anciens leur passage dans la vie militaire au sein de cette caserne et leur participation aux évènements de la Grande Guerre.

C'est à eux et aux glorieux soldats morts pour la France que je dédie cet article, avec une pensée pour les soldats vendéens qui ont combattu au sein de ce Régiment.

Richard-Maupillier Daniel
Branche M.V.M.